

Axelle «Psychée» Bouet

Les **Chants de Loss**



Livre 3  
Les Forêts D'Arcis



Éditions  
Stellamaris

Axelle "Psychée" Bouet

# **Les Chants de Loss**

## **Livre Trois**

### **Les Forêts d'Arcis**

#### **Chapitres 1 à 9**

## *1- L'Astrolabe*

---

Il regardait son père gisant au sol, le corps encore secoué de spasmes mous comme une marionnette ridicule qu'on eut secouée par ses fils. Le large poignard était fiché en travers de sa nuque et la lame avait percé la boîte crânienne jusqu'à ressortir par le palais. Le sang coulait en flot de la bouche grande ouverte de l'Hégémonien, dans un bruit de pompe sifflant au rythme des battements de son cœur. L'homme était déjà mort. Son corps n'en avait simplement pas encore réellement pris conscience.

Au-dessus de lui, le garçon de treize ans qui venait d'assassiner froidement son père fixait le corps ridiculement affalé dans son sang, que l'épais tapis de la salle à manger buvait avidement. Il sembla n'exprimer aucun émoi à son geste fatal. Il fixait juste la paume de sa main, souillée elle aussi quand avait giclé le liquide céphalo-rachidien de la tête de son géniteur. Il leva simplement un sourcil pour toute expression.

\*\*\*

- Ne le frappe pas !

Arisha s'interposa, recevant sur la cuisse le coup cinglant qui allait toucher son fils. Malgré l'épaisseur cumulée de sa robe de lin et de son pantalon de soie, l'impact du fouet lui lacéra la peau à l'en faire bleuir pour des jours. Mais elle attrapa le garçon déjà assommé par la gifle portée par son père, en le serrant contre elle, faisant rempart de son corps :

- Arrête, il n'a rien fait !

- Tu oses discuter mes décisions, femme ?!

Garrus était ivre. Ce n'était pas exceptionnel. En fait, depuis des années, avec la sournoiserie caractéristique de cette addiction, il n'avait eu cesse que de boire toujours plus, chaque soir et où qu'il soit ou quoi qu'il fasse. Arisha eut aimé se soulager en disant que tout avait commencé par un drame

ou un revers douloureux qui aurait pu alors excuser cette lente dépravation, mais il n'y en avait aucune. Rien d'autre que d'avoir cédé à un vice devenu une drogue qui ravageait inexorablement l'homme qu'elle avait aimé et qui, désormais, la battait lui et son fils à chacun de ses retours de voyages commerciaux.

Le plus souvent, Arisha pouvait éviter les pires conséquences de l'ivrognerie de son époux. Ayant la confiance des esclaves et serviteurs du domaine du maître-marchand, dans les hauteurs de Samarkin, ceux-ci s'arrangeaient pour faire diversion quand il était fin saoul et devenait violent. Ce n'était pas si compliqué de le distraire, même si cela avait coûté quelques moments cuisants à des serviteurs et d'autres plus douloureux à une ou deux esclaves des plaisirs. Au final, les stratagèmes pour éviter les colères du sévère Hégémonien avaient toujours fonctionné ; toute la maisonnée prenait fait et cause pour Arisha et son fils et regrettait que rien de mieux ne puisse être fait pour les protéger que ces pis-aller. Mais avec le temps, les ruses ne tenaient plus, d'autant plus que Garrus était de plus en plus fréquemment ivre ; parfois désormais du matin au soir.

Il y avait bien eu des hommes de la maisonnée pour proposer, en désespoir de cause, une solution radicale. Depuis un an, les affaires de Garrus ne tenaient encore à peu près correctement que par les efforts effrénés de Thaïedès, son secrétaire particulier, devenu de facto l'administrateur des entreprises maritimes du maître-marchand... et de plus en plus de tout le reste de son empire commercial. Il était aussi, très souvent, le premier paravent aux colères d'ivrogne du maître des lieux au point qu'il avait fini par engager un solide gaillard sans trop de scrupules comme garde-du-corps pour calmer un peu son patron dans ces moments de démente. Et, forcément, il avait assez songé à la seule manière de régler le problème pour en parler à Arisha, un soir de larmes où elle n'avait pas pu échapper aux coups.

Mais elle avait refusé. C'eût pourtant été simple : tout le monde en ville savait maintenant que cet homme était un buveur violent et brutal ; un peu de poison, une histoire d'accident domestique et il n'y aurait eu aucune accusation sérieuse. La plupart des gens auraient simplement fermé les yeux ; on assassinait pour bien moins que cela parmi les maîtres-marchands de la puissante cité. Thaïedès songeait sérieusement à régler ce problème définitivement ; mais il s'y refusait sans l'accord de son épouse.

Il ne l'eut jamais. Arisha aimait le père de son unique enfant survivant ou, tout du moins, elle aimait trop le père et époux qu'il avait été pour accepter de sacrifier ce qu'il pouvait être devenu.

L'espoir est une lame pernicieuse et qui s'enfonce dans les chairs pour y semer une mort lente. Elle ne pouvait se résoudre à arracher cette lame de son cœur. Cela lui coûta son meilleur allié : Thaïedès avait fini, il y avait quelques semaines, par rendre son poste brutalement. Il était resté en contact avec Arisha, bien entendu, mais, désormais, elle était de plus en plus isolée et à la merci de son mari au fur à mesure que se vidait le personnel de la maison du maître-marchand.

Garrus plongea le bras vers Arisha, pour la soulever si violemment qu'il lui démit l'épaule :

- Ce satané gosse n'écoute rien de ce que je dis ! Foutu merdeux comme sa mère ! Tu veux prendre à sa place ?! Tu vas voir si tu veux encore !

Tenant toujours le bras de sa femme, Garrus la projeta à travers le salon où elle fracassa au passage une partie du mobilier de rotin tressé qui arrêta durement sa chute, deux mètres plus loin. Rendu fou par le mélange ravageur de l'alcool et de la colère, il donna un coup de pied en plein visage du garçon qui tentait, paniqué, de se porter au secours de sa mère. Arisha hurla en voyant son fils voler dans la pièce, laissant un sillon de sang dans l'air, le nez cassé. Il n'en fallut pas plus pour que son cri mue, faisant soudain vibrer le réel et surligner de bleu électrique tout ce qui était métallique autour d'elle. Comme sa mère et sa grand-mère avec elle, dans une lignée ininterrompue, elle était Chanteuse de Loss, un secret mortel qu'elle avait toujours caché. Seul Jawaad, son fils, le savait, lui qu'elle émerveillait depuis sa petite enfance par ses tours de lévitations d'objets et de féeries holographiques.

Garrus n'eut pas le temps de comprendre qu'il quittait le sol en perdant tout poids, avant l'instant où une impulsion de force le frappa de plein fouet, allant le projeter contre le mur le plus proche pour enfin s'écraser au sol, sonné. Ashira glapit d'effroi à son geste, mais elle ne se préoccupait que de son fils, se relevant déjà en faisant fi de la douleur pour courir vers lui. Le garçon était inconscient, le visage ensanglanté et terni ; il pouvait bien être mort ou mourant.

- Non ! Mon fils ! Mon fils ! Mon bébé ! je t'en prie, ne meurs pas ! Je vous en supplie, Haut-seigneurs, ne me le prenez pas ! Jawaad, je t'en prie, ouvre les yeux !

Il les ouvrit, croisant ceux de sa mère en larme, brillants de peur et de soulagement. Ce fut le dernier regard que Jawaad put recevoir de sa mère. Soixante centimètres de lame vinrent lui traverser la poitrine, lui arrachant la vie le temps d'un souffle. Garrus grimaçait au-dessus d'elle, le visage ravagé de haine et de terreur mêlée, tenant fermement le glaive qui venait de transpercer sa femme. Mais pour

lui, il ne venait qu'accomplir un acte salutaire : tuer un démon Chanteur de Loss, une créature maudite qui ne méritait que deux sorts, l'asservissement ou la mort. Il venait de lui octroyer le second. Il n'en avoua jamais aucun remords pas plus que de l'avoir fait sous les yeux de son fils.

Mais dans les semaines suivantes, il parvint à l'exploit de réduire la boisson, comme si l'épreuve lui avait laissé en héritage quelque prise de conscience du drame qui s'était joué ce soir-là. Beaucoup de gens conclurent à voix basse que Garrus avait peut-être su revenir à la raison après ce soir fatidique, conscient qu'il avait un fils à élever et qu'il devait en devenir le modèle. Ce qu'il fit en effet, si ce n'est pas véritablement, du moins assez aux yeux de ses proches et voisins pour regagner une aura de respectabilité que d'aucuns préféraient considérer crédible.

Trois années passèrent pour un père et son fils qui ne voyait son géniteur qu'assez peu, entouré de précepteurs et professeurs en nombre et de qualité. Garrus avait repris ses affaires en main et ses voyages commerciaux l'entraînaient dans toutes les Mers de la Séparation. Curieusement, il ne prit pas de nouvelle épouse et autant délaissa-t-il la bouteille, bien qu'il continua parfois à en abuser, qu'il sembla se désintéresser des plaisirs de la chair, ne conservant de ses esclaves des plaisirs qu'une maison du Haut-Art qu'il ne visita pour ainsi dire jamais. Beaucoup y virent une forme de contrition pour son crime ; bien que le mot ici ne soit à considérer que moralement. Si son acte avait entaché ses vertus, nul n'aurait, à cette époque, discuté du droit de vie et de mort d'un homme sur sa famille, épouse comprise ; si l'acte lui avait valu bien des soucis sociaux, il ne fut jamais inquiété par la justice.

Trois années pendant lesquelles Jawaad attendit patiemment, mué le plus souvent dans un mutisme contemplatif et dénué d'émotions, le moment de tuer son père et accomplir la vengeance qu'il avait promis à sa mère, ce soir-là, tenant son corps sans vie en hurlant de douleur.

\*\*\*

Ersham déboula dans la salle à manger, après un moment à hésiter quand il avait entendu un bruit sourd, puis plus rien. Le vieil esclave, jamais affranchi malgré son âge, poussa un hoquet devant la scène :

- Petit-maître ? Par les Hauts-Seigneurs, qu'est-il arrivé ?!

Jawaad se tourna vers lui. Son visage était pratiquement impassible et il aurait fallu être fin observateur pour apercevoir les deux larmes qui brillaient à ses yeux noirs.

- Rappelle-moi l'âge que j'ai demain, Ersham ?

- Mais ?... Mais vous avez... tué votre père ?!

- Mon âge, demain ! Dis-le !

- Treize ans, petit-maitre, mais pourquoi ?!

- Demain, au premier rayon du soleil, tout ce qui appartenait à mon père reviendra à son fils adulte. Toi compris.

Le vieil homme comprit immédiatement. Il n'était pas nécessaire de plus d'explications. Il avait connu Arisha, il l'avait aimée avec dévotion et l'avait souvent consolée quand elle pleurait en pleine nuit, sur la terrasse de ses appartements privés. Il avait eu la même dévotion pour son fils à qui il avait appris à lire et écrire, à jouer au katawa, à connaître les plus fines stratégies du meteretron et même lui enseigner la philosophie des grands maitres de ce jeu qui avaient conçu à travers lui les plus complexes doctrines de guerre connues. Il savait, sans que jamais Jawaad n'ai même abordé le sujet, que ce dernier n'avait ni oublié ni pardonné le crime de son père.

Demain à l'aube en effet, il hériterait de l'empire commercial de Garrus et de toutes ses possessions ; personne d'autre ne pourrait y prétendre et Jawaad serait en effet considéré adulte comme le voulaient les coutumes athémaïs. Il avait attendu tout ce temps, pour sa vengeance, que ce jour vienne. Ersham en conçut une admiration effrayée pour une si froide et patiente résolution.

- Mais si on découvre que vous avez assassiné votre père... Petit-maitre, laissez-moi endosser ce crime !

Jawaad fixait à nouveau le cadavre de son père, sans une émotion autre qu'un regard noir et presque insondable :

- Su tu fais cela, tu sais comment tu vas mourir. Livré vivant aux toshs, le ventre ouvert pour qu'ils te dévorent les entrailles.

Le vieil homme ricana, comme une manière de couvrir l'effroi du sort dont il n'ignorait rien.

- Le parricide vous mènera à une mort à peine moins atroce. Je ne suis qu'un vieil esclave, ma flamme s'éteint, pourquoi craindre de la souffler un peu plus tôt.

- Je ne t'ai pas demandé un tel sacrifice.

- Mais je vous l'offre. Ho... ce n'est pas de gaité de cœur, mais... Ersham renifla, ravalant des larmes qui coulaient de ses yeux fatigués aux cernes ravinés par l'âge. Mais je ne le fais pas pour vous, mais pour votre mère, petit-maître. J'ai eu le triste honneur de préparer sa dépouille pour le bûcher, impuissant à rien faire pour votre peine comme je n'ai rien pu faire pour elle. Demain matin, vous serez seul maître en cette demeure ; vous pouvez décider de quelle manière mettre fin à la vie d'un esclave meurtrier et nul ne pourra s'élever contre votre décision...

Jawaad se retourna sur son esclave, précepteur et souvent celui qui avait été son véritable père à bien des égards. S'il pleurait, son visage n'exprimait aucun autre signe de la douleur qu'il pouvait ressentir. Mais les propos d'Ersham étaient si logiques, d'une implacable sagesse. Il vint en quelques pas le serrer dans ses bras, plus petit que le vieil homme d'une demi-tête ; il ne prononça pas un mot tandis que le vieil homme pleurait tout en souriant.

Jawaad n'ajouta rien, en le lâchant enfin. Il en serait ainsi et, à l'aube, il ferait tuer prestement et sans cruauté son esclave qui serait accusé du crime d'assassinat de son maître. Il retourna vers le cadavre de son père, le poussant du pied avec tout le mépris qu'il avait pu retenir pour lui durant toutes ces années, puis se pencha à son cou et lui arracha le bijou qui y trônait.

C'était un médaillon, de la taille d'un andri, semblable à un astrolabe d'argent serti dans un cercle d'or rose. Sa mère l'avait porté toute sa vie, c'était sans doute une des premières choses qu'il avait pu voir de ses yeux de bébé et il savait qu'elle le tenait elle-même de sa propre mère et la sienne avant elle. Garrus l'avait porté presque comme on conserve un trophée, sans jamais avoir cédé aux demandes de son fils de pouvoir conserver l'héritage de sa mère. Jawaad ne s'abaissa pas à cracher sur le corps de son géniteur. Il se contenta de fixer le médaillon, considérant que l'avoir arraché au corps froid de cet homme suffisait à lui adresser le dernier des mépris.



\*\*\*

Jawaad ouvrit brutalement les yeux dans la pénombre, pris d'une nausée qui lui souleva le cœur, mais il n'avait plus rien à vomir que de la bile depuis longtemps. Il maudit son esprit qui se perdait dans l'immensité de ses souvenirs qui venaient le hanter et prenaient tant de réalité qu'il ne douta pas qu'il avait dû en hurler, en proie à la fièvre et à l'épuisement d'une faim dévorante. L'instant d'après, il serra les dents à la sensation d'avoir les poignets et les chevilles sciées par l'abrasion des entraves qui les enserraient cruellement et lui déchiraient la peau. Mais le pire était sans doute d'étouffer enfin dans la puanteur de ses propres miasmes macérant dans cette boîte à peine aérée depuis...

... il réalisa qu'il était incapable de dire depuis combien de temps. La seule chose qui pouvait lui fournir un quelconque rythme était l'ouverture régulière d'une petite trappe par laquelle son geôlier, dont il ignorait tout, déposait un bol d'eau, le seul soin qu'on daignât lui accorder.

Il était nu, livré à son emprisonnement dans le plus total avilissement, piégé dans un quasi-silence et une presque totale obscurité. Il se souvint s'être déjà fait la réflexion qui lui traversa l'esprit ; il se rappela même clairement qu'elle lui était revenue plusieurs fois, tandis qu'il perdait toute notion du temps : on l'avait enfermé ici pour le briser par la patience d'une lente torture qui éroderait sa volonté aussi efficacement que l'eau dévore la pierre. Quel que soit l'individu qui avait décidé de le placer ici, celui-ci savait que le temps serait son meilleur allié.

Et Jawaad ne se faisait aucune illusion, tandis que les fantômes de ses crimes passés et de ses regrets jamais avoués revenaient flotter aux franges de son champ visuel ; pas plus lui que le plus solide des hommes ne sortait intact d'un tel traitement. Sa seule échappatoire serait de ne pas l'oublier, à quelque prix que ce soit. Il ne réalisa même pas que dans sa fièvre, il ne se contentait pas de le penser : il le répétait encore et encore, à voix basse, dans le silence de cette boîte où il était enfermé.

## *2- La canonnade*

---

Lisa ne put s'empêcher de comparer le son des boulets de canon déchirant le ciel au sifflement d'une cohorte de trains filant à toute vitesse sur des centaines de rails de fer. C'était comme une onde ininterrompue de destruction, si puissante qu'elle faisait résonner les cages thoraciques et les boîtes crâniennes et elle se demanda si, sur Terre, les hommes qui avaient été témoins des pilonnages des plages du Débarquement par la flotte alliée avaient ressenti la même sidération à tant de vacarme. Juste après tonnèrent les impacts, dans l'eau et contre la pierre et le bois, là où les boulets de métal avaient trouvé à frapper en libérant dans une furie explosive toute leur masse et leur vitesse combinée.

Tout le monde, sur le pont de la Callianis et sur les quais où elle était amarrée, criait en courant de toute part pour chercher un abri. Lisa se sentit brutalement soulevée de terre. C'était Sianos, le colosse au visage poupin de l'équipage, qui venait de l'attraper. La retenant d'un bras, il fonçait vers l'écouille s'ouvrant sur le pont inférieur et dévala les marches de l'escalier quatre à quatre, pour descendre jusqu'à la cale, sans lâcher son fardeau vivant. Lisa avait à peine eu le temps de comprendre ce qui se passait et seulement le réflexe de s'agripper au mieux. Comparée à Sianos, elle ne devait pas dépasser le tiers de son poids.

L'instant d'après, il la posa sur le parquet de bois humide, entouré d'une bonne partie des hommes du bord de la Callianis ; Damas compris. Elle ne voyait pas Azur, pas plus que Sonia, mais ce n'était pas le moment de demander. Tous les visages étaient tournés vers le plafond, anxieux tandis que grondaient furieusement le sifflement d'une autre bordée massive. Dehors, plus d'une dizaine de galions de Nashera faisait vomir leurs trois rangées de canons à impulsion pour cracher une vague de destruction aveugle, tandis que les défenses du port de Mélisaren, en partie prises du dépourvu par l'envergure de l'assaut, ripostaient de leur mieux. L'angoisse, palpable, contamina Lisa qui commença à trembler, les yeux noyés par des larmes de peur : à tout instant, la Callianis et ses occupants pouvaient très bien être atteints et déchirés par un des boulets et il n'y avait rien à faire dans l'immédiat.

Aucun impact ne signala que le quai ou la Callianis avaient été atteints. Sianos serra la petite terrienne contre son large côté, lâchant un soupir de soulagement. Damas sembla lui aussi se détendre un peu et commenta pour ceux des marins qui paniquaient pratiquement autant que Lisa :

— Des tirs de semonce. Ils ne parviennent qu'à atteindre la jetée et les murailles du port, ils ont ouvert le feu de trop loin et ils le savent. Ils doivent laisser leurs canons refroidir ; il faudra remonter sur le pont et manœuvrer pour abriter la Callianis avant que leurs artilleurs n'ajustent leurs tirs pour les bordées suivantes.

Ghellam, un vétéran de la marine marchande de l'Athémaïs, la peau couleur de café presque noir et taché par la décoloration de cicatrices de brûlure, héla le maitre d'équipage :

— Tu es sûr de toi, Damas ? Ça ne tombait vraiment pas loin.

— C'est une illusion sonore, il leur manque aisément une centaine de bras avant d'arriver à atteindre les quais et pour y parvenir, ils vont devoir composer avec la manœuvre de la flotte de Mélisaren. On va faire comme eux : se dégager des quais et présenter notre flanc, mais en remontant le courant vers le fleuve. La Callianis n'est pas faite pour la guerre.

— Et nous non plus ; on n'est pas payés pour ça.

L'Athémaïs était un homme fidèle, mais qui ne gardait jamais son avis dans sa poche. Il avait sept enfants et Damas se doutait bien qu'il avait envie de les revoir. Il ne lui aurait pas jeté la pierre, même si lui-même était célibataire :

— Mais vous y êtes, on y est tous. Écoutez, lança-t-il en haussant la voix pour tous les marins dont une bonne partie était morte de trouille : nous ne sommes pas seuls et nous n'allons pas affronter l'ennemi, juste faire tout le nécessaire pour protéger la Callianis et nos vies. Oui, cela veut dire que nous sommes dans la bataille, mais ce n'est pas ma première. Alors, écoutez-moi, ayez confiance et maintenant, tout le monde sur le pont !

Tandis que les marins obtempéraient, rassurés par les propos du Jemmaï, même si la peur se lisait dans nombre de regards, Lisa, qui était parvenue à se dégager de la poigne de Sianos qui suivait le mouvement, attira l'attention de Damas en tirant sur la manche de sa chemise. Il se tourna vers elle, baissant son regard sur la petite rousse et à sa moue interrogative, n'eut pas besoin qu'elle exprime sa question :

— Jawaad était sur le quai avec Erzebeth ; Azur est avec Sonia au comptoir, je l'avais envoyé faire des courses. Tu devrais rester ici, c'est sûrement l'endroit le plus sûr. Mais moi, je ne suis pas ton maître et tu es assez grande pour décider des risques que tu prends, petite.

— Je... je peux aller essayer de les chercher ?

— Je te l'ai dit, tu es libre. Mais fais attention à toi ; Jawaad ne me raterait pas s'il t'arrivait malheur. Allez, files ! Et soit prudente, surtout !

Lisa acquiesça et remonta en courant les marches derrière le flot des marins qui rejoignaient le pont. Derrière elle Damas suivait le mouvement. Le Jemmaï fut surpris en voyant la détermination de la petite terrienne. S'il ne voyait guère à redire de l'esclavage, bien que son peuple ne le pratique que très peu, considérant en général ce principe comme discutable et souvent criminel, il n'aimait pas particulièrement voir ce qui restait de l'esprit et de l'indépendance des femmes brisées et refaçonées par le Haut-Art. L'état de docilité et de timidité timorée de Lisa, quand Jawaad l'avait amené à bord pour ce voyage, n'était en rien unique et il l'avait trop souvent vu. Constaté que la terrienne osait désormais faire preuve de courage et d'initiative, surtout vu les circonstances, lui arracha un autre sourire sur son visage basané.

\*\*\*

— Ce n'est pas raisonnable mon maître, vous ne croyez pas ?

Alterma cessa de suçoter la tige de sa plume en ivoire, pour acquiescer aux propos de Joran :

— Votre petite rousse a raison, Abba. Mais elle n'osera pas dire clairement qu'il est même stupide de vouloir vous déplacer dans votre état ; cela ne vous vaudra sans doute que des douleurs supplémentaires.

Abba allait répondre, mais depuis le perron du bureau, Airain, l'éducatrice de Jawaad, qui devait accompagner le géant en rajouta :

— Elles ont raison, maître ; la bonne tenue de tes affaires est peut-être moins impérative que de veiller sur ta santé, non ?

— Non, mais ce n'est pas fini ? lâcha en râlant l'esclavagiste noir, qui tenait debout avant tout avec l'aide d'une solide canne doublée d'un clair entêtement. Je peux marcher, je ne vais pas rester à pourrir sur un divan pendant dix jours alors que j'ai mon affaire à faire tourner ! Sans compter qu'après ce que nous a ramené Raego, y'a des explications à avoir sur l'attaque de la villa ! Ça non plus, ça ne va pas se régler par la magie des Hauts-Seigneurs tandis que je reste à rien foutre !

Alterma leva les yeux au ciel et fit, d'un signe de tête, taire les deux esclaves qui tentaient de raisonner Abba, avant de reprendre :

— Pour votre seconde préoccupation, Abba, je vois mal où nous diriger. Nous savons désormais que Franello voulait mettre la main sur le pendentif de Jawaad, qu'il en existe quatre autres modèles dessinés et que ceux-ci sont de toute évidence considérés par l'Église comme des clefs. Nous savons aussi par déduction que Franello ne pouvait ignorer que jamais Jawaad ne retire l'astrolabe de son cou, donc, qu'ils ont attaqué et tenté de fouiller la maison pour une autre raison, qui de toute évidence était de trouver tous les secrets que Jawaad aurait réunis sur son bijou. Avec les derniers événements qui sont arrivés, nous pouvons déduire que cette attaque a été menée par une initiative d'une tierce personne, Albinus, désormais mort, après avoir été accusé de trahison par l'Église qu'elle rend responsable de l'assaut sur notre maisonnée... Il y a encore beaucoup de questions, comme la volonté réelle que servaient les tentatives d'assassinat de Jawaad, Abba. Mais à qui voulez-vous donc poser des questions ? Les hommes à avoir les réponses sont tous de l'Église ! Ce ne sont ni la richesse ni l'influence qui pourront faire plier ces hommes-là. Vous n'avez personne à qui aller demander une explication, et fussiez-vous en pleine possession de vos moyens et aussi effrayant que vous pouvez l'être quand vous êtes en colère, à qui allez-vous mettre des claques pour avoir des réponses ? À un Ordinatori intouchable et inapprochable ?

— J'ai un plan, Alterma... et pour mettre ce plan à exécution, je dois aller bosser, parce qu'il me faut une rousse.

Joran, qui ne passait pas inaperçu avec ses cheveux mi-longs couleur de feu, fit une moue soudainement angoissée en regardant son géant de maître. Abba tira un sourire sur son faciès bestial :

— Pas toi, mienne. Mais je compte aller en acheter une pour appât.

Airain fronça les sourcils et céda à la curiosité avant Alterma, qui commençait à entrevoir l'idée d'Abba :

— Heu... mais pourquoi faire au juste, maitre ?

— Un cadeau qui ne se refuse pas, Airain. Il me faut une rousse asservie depuis peu et que personne ne connaît. On peut alors plus aisément prétendre qu'elle est soupçonnée, voir certifiée être une Chanteuse de Loss qui sera alors un parfait tribut à offrir à l'Église.

— Il verra le piège, commenta Alterma. Il faudra vraiment s'assurer qu'il ne puisse refuser de recevoir en personne ce cadeau, vous comptez vous y prendre comment ?

— Ça, je ne sais pas encore ; ma ruse prévoit l'appât et le résultat, mais je comptais envoyer un de mes confrères obligés prévenir du cadeau, avec un portrait et une mèche de cheveux roux, pour proposer un rendez-vous public afin de remettre le don à Franello. On ne refuse pas un cadeau, j'imagine bien qu'il prendrait ses dispositions, mais s'il ne vient pas lui-même, eh bien, on repartira, non sans faire remarquer qu'il a mis son Honneur aux oubliettes.

La comptable se remit à suçoter le manche de sa plume, pensive :

— Cela peut marcher, mais il faut que l'annonce du cadeau soit connue publiquement en grande pompe. Ce serait le moment d'en parler à un écrivain public pour que cela apparaisse en gros titres sur les journaux de la semaine prochaine : « la Maisonnée de Jawaad offre un tribut somptueux pour honorer l'Église » ou quelque chose comme cela. Ce n'est pas assuré de fonctionner, mais quitte à chatouiller l'honneur et l'orgueil d'un homme que nous savons rusé et qui saura qu'il y a un piège derrière, il faudra y mettre les moyens pour qu'il ne puisse admettre de se défilé. Votre rousse a intérêt à valoir un sacré prix, Abba...

— C'est bien pour ça que je ne vais pas rester à moisir ici. Je dois aller faire le tour des trafiquants les mieux achalandés et trouver le produit parfait. Et ça, femme, tu ne risques pas de le faire à ma place.

— Je sais bien, Abba. Les femmes esclavagistes sont rares, celles qui négocient l'achat et la sélection des esclaves encore plus rares, vous répétez bien assez que c'est un métier d'homme et qu'il n'y a rien qu'à Armanth que vous avez vu des femmes permises de pratiquer le Haut-Art.

— Et elles ne pourront jamais y être talentueuses. Mais c'est pas le sujet. Alterma, tu m'accompagnes ?

La jeune femme leva un sourcil, surpris par la proposition. S'il y avait un domaine dans lequel Abba ne voulait pas de femme libre dans les pattes, c'était quand il était à son affaire de commerce d'esclaves. Quant au Jardin des Esclaves qu'il gérait, celui-ci était strictement et totalement interdit aux femmes libres. Alterma fixa Abba qui souriait, de toute évidence satisfait de son petit effet :

— Cela ne vous ressemble guère de proposer une telle chose ?

— Tu ne veux pas ? Je comprendrais, hein. Visiter des trafiquants, des cages et des enclos n'est pas forcément un spectacle agréable.

Alterma s'exclama en riant :

— Ha, mais si ! Je vais me préparer et je vous accompagne !

\*\*\*

Dire des quais de Mélisaren qu'ils étaient vastes ne faisait qu'effleurer le sujet de leur étendue. Bâties autour de l'arête de pierre sur laquelle était sise la cité fortifiée, ils s'ouvraient sur l'embouchure du puissant fleuve Etéocle et faisaient face au golfe où celui-ci se jetait. Le port avait lui-même une enceinte en forme de cercle, dont la partie attenante aux terres abritait l'immense bâtiment des arsenaux et le mouillage de sa flotte de guerre, qui pouvait accueillir jusqu'à trente galions. De part et d'autre de l'arsenal se trouvaient les quais civils et les pontons où s'amarrèrent les bâtiments de commerce et les bateaux de pêche, qui se prolongeaient par la Ville-basse, le cœur industriel et commercial de Mélisaren. Lisa se souvint que le port d'Armanth était plus grand encore, si étendu qu'elle n'en avait jamais vraiment vu la fin, avec ses îlots fortifiés et ses chantiers navals semblant occuper tout l'horizon. Elle

s'étonna elle-même que son esprit se perde dans la comparaison. Car l'heure n'était pas à la contemplation. La flotte de Nashera ne faisait qu'une brève pause avant de reprendre son pilonnage des défenses de la ville et elle avait peu de temps pour courir le long du quai à la recherche de Jawaad, Azur ou Sonia.

Depuis leurs mouillages, les plus gros galions de Mélisaren avaient commencé leur manœuvre dès l'apparition de la quarantaine de puissants vaisseaux de guerre de Nashera au large du port. Lisa n'y connaissait rien, mais elle pouvait assister au ballet frénétique des marins sur les ponts et les matures, tandis que les vaisseaux de la cité-État s'avançaient à la rencontre de leur puissant ennemi sous la protection de l'artillerie du port. Courant sur le quai, Lisa se dirigeait vers le Défiant, le galion d'Erzebeth, au milieu d'une foule éparse qui s'agitait sans qu'elle comprenne immédiatement la raison de leur agitation, hormis l'évidence de fuir les canonnades. Mais elle réalisa bien vite la fonction de ces hommes. Il s'agissait de soldat de marine, tous équipés de rames et de fusils ; ils s'élançaient dans des canots partiellement blindés de fer et tous dotés de petits canons à l'avant, dissimulés dans des abris intégrés dans la structure des quais. Le désordre de leur cavalcade et de leurs manœuvres n'était qu'apparent : ils savaient ce qu'ils faisaient et avaient dû répéter l'exercice des dizaines de fois. Lisa pouvait voir à la fois la peur et la détermination sur le visage des plus jeunes comme des plus vieux de ces marins : ils défendaient leur port, leur ville, leur famille et, si l'angoisse devait autant leur nouer les triper qu'elle enserrait le cœur de la terrienne, ils n'hésitaient pas à se lancer dans la bataille.

Combien d'entre eux allaient mourir ? Lisa réalisa qu'il devait y avoir peut-être cinquante de ces canots de sortie, et elle ne voyait qu'une partie du port ; sans doute étaient-ils le double à se joindre à la flotte de défense de la cité. Avant la fin du jour, beaucoup de ces hommes qu'elle croisait en courant vers le ponton où elle espérait rejoindre le Défiant d'Erzebeth, et son maître, ne seraient plus que des cadavres rejetés sur la rive par la marée. Elle était en pleine guerre ; l'évidence la frappa de plein fouet et la nausée lui fit rendre son repas immédiatement, la forçant à s'arrêter pour reprendre son souffle.

C'est à cet instant que la canonnade reprit, dans un bruit d'enfer. Il y avait une nouvelle sonorité qui échappa à la terrienne, jusqu'à ce qu'elle voit que le ciel était strié de rouge flamboyant. Les vaisseaux de Nashera, fonçant vers le cœur du port en deux lignes, vomissaient des boulets incendiaires sur tout ce qui les entourait. Le vacarme était si assourdissant qu'il faisait vibrer la poitrine de Lisa ; ses jambes se remirent en fonction d'elle-même, l'entraînant au plus vite vers l'abri des entrepôts de pierre solide et les murets de défense qui protégeaient la Ville-basse. Il était impossible de prendre la moindre



décision raisonnée dans le bruit assourdissant des canons-impulseur se répondant par salves, chargeant l'air de traits de feu et d'arcs électriques, tandis que les boulets de fer striaient l'air en le déchirant.

Tandis que Lisa courait, derrière elle, déjà, plusieurs mâtures des galions de Mélisaren prenaient feu avec leurs voiles. Les boulets visaient surtout les navires encore à quai ou qui n'avaient pas quitté l'arsenal. La flotte de défense de la ville se plaçait à son tour en parallèle des quais, pour former une première ligne de défense où, dans chaque espace entre les vastes coques des navires, venaient se faufiler les canots armés ; eux aussi commençaient à vomir leur charge de métal, visant la ligne de flottaison ennemie.

Et parmi toutes ces voilures et ces énormes bâtiments flottant comme autant de puissantes machines de mort embarquant chacune des centaines d'hommes, Lisa reconnut le Défiant. Elle n'aurait pas pu l'ignorer : il venait de faire rugir ses moteurs à loss pour créer une poussée massive et fonçait vers la ligne des galions du Nashera, avec à sa droite et sa gauche deux autres navires puissants suivant la même manœuvre. Erzebeth conduisait ses filles et ses confrères capitaines à un éperonnage !

\*\*\*

— C'est de la folie !

— C'est toi qui dis cela, Jawaad ?

Le maître-marchand tira un sourire qui contrastait avec son faciès sévère encore endurci par sa contrariété. Il avait dû décider en un instant de monter à bord du vaisseau de son amante ou rejoindre le bord de la Callianis. La première salve du pilonnage lui avait forcé la main : il avait suivi Erzebeth et participé à la manœuvre de désaccostage comme n'importe quel matelot du bord. Il s'en serait sans doute amusé si ce n'était pas pour prendre part à une violente bataille navale dans un port qui interdirait la plupart des manœuvres navales qu'il aurait pu suggérer à la Femme d'Épée et ses collègues capitaines. Mais dans une telle configuration et avec un tel assaut en force de la flotte de Nashera, l'affrontement tournerait au massacre : ce qui compterait, avant toute considération stratégique, ce serait le nombre

et la puissance de feu et ce qui ferait la différence, c'est à celui qui tiendrait le mieux face à des pertes massives.

Erzebeth avait lancé ses ordres en suivant les consignes du vaisseau amiral de la flotte de Mélisaren, le Dalmatin, qui quittait l'arsenal avec une bonne dizaine de bâtiments de guerre formant à leur tour une ligne de défense encore instable. Les ordres étaient transmis par fanion, chaque équipage ayant deux hommes chargés de transmettre et relayer les messages aux officiers de bord. Le Defiant était, après le Dalmatin et l'Equus, le plus solide galion du port et, surtout en mesure d'intervenir immédiatement : il était lui aussi lévitant et équipé d'un puissant rostre. Face à l'avancée des vaisseaux de Nashera, le plan était simple : briser leur ligne en éperonnant chaque vaisseau de tête avant qu'ils ne puissent être en position de bombarder toute la Ville-basse. Erzebeth avait ordre d'attaquer la ligne de droite avec deux autres navires, dont un de ses collègues corsaires à la tête du Belezial. Le Dalmatin, l'Equus et un troisième galion lévitant d'escorte feraient de même pour foncer sur le bâtiment en tête de la ligne de gauche. Erzebeth rajouta :

— Le puissant et inébranlable maître-marchand goûterait-il à la peur ?

— Et j'espère que tu la ressens aussi, aussi courageuse que tu sois, Erzebeth, car en tout autre cas, c'est une folie. Nous allons éperonner un vaisseau plein à craquer d'Ordinatorii prêts à en découdre. Ce sera l'abordage ; tes filles sont-elles conscientes qu'elles vont faire face à des légionnaires fanatiques ?

Erzebeth se tenait sur le château arrière avec Jawaad, fixant avec une apparente absence d'hésitation la masse grandissante des navires de la flotte adverse, par moment dissimulé par l'amas de la mâture et des cordages du Defiant. Elle avait, en plus de son sabre, glissé deux pistolets impulseur à sa ceinture, un troisième en travers de son baudrier et tenait à la main un court fusil. Elle se tourna vers l'arrière du pot, d'où se déroulaient de grandes boucles de cordages dans le sillon du navire et le rugissement de ses moteurs :

— Ça, ce sont nos renforts. Dès l'impact, des canots vont suivre la ligne et nous aborder avec des marins et des gardes portuaires...

L'explication fut interrompue par la vigile :

— On va toucher, capitaine !

Erzebeth hurla :

— Accrochez-vous bien, mes chiennes de guerre ; prêtes à l'assaut !

Au même instant commença le second pilonnage de la flotte de Nashera, cette fois, avec des boulets incendiaires. Avec leurs canons d'avant, ils visaient les superstructures et les matures des premiers navires à leur faire front, tandis que de chaque flanc ouvert sur les défenses du port et les canots commençant par dizaine à se ruer sur l'ennemi, ils vomissaient des salves de fer et de feu par bordée de soixante pour chaque galion. Des fortifications de la jetée et de l'arsenal, des canots fonçant sur l'ennemi et même des navires qui, encore à quai, n'avaient pas eu le temps de manœuvrer, tonnèrent des bordées par salves ininterrompues en réponse. Plus aucune voix, si puissante fût-elle, ne pouvait couvrir un tel vacarme : l'oreille humaine était saturée par les explosions, les sifflements, les impacts contre la pierre et le bois des masses de métal de 8 kilos propulsés par toute la puissance de centaines de canons à impulsion.

Jawaad, sangtis en main, se préparant au choc, sentit frémir son corps entier au diapason de la quantité de loss-métal mise à contribution dans l'assaut. C'était comme être happé par une musique de fin du monde et vouloir Chanter avec elle ; il lui fallut toute sa maîtrise pour ne pas y céder et rester concentré sur l'imminence de l'instant présent. Il eut le temps de jeter un regard en arrière sur le port et voir la Callianis quitter les quais pour tenter de s'abriter vers l'embouchure du fleuve, hors de portée de la furie des canons. Il en fut soulagé, au moins pour un temps, songeant que sa petite rousse n'aurait, elle, pas résisté à la furie de la bataille et l'appel du Chant.

Il n'eut pas le temps de réfléchir encore. L'impact, au moment où le puissant Défiant frappa de plein fouet la proue du premier navire de la ligne ennemie, pratiquement frontalement, l'envoya valdinguer, comme la grande majorité des hommes et des femmes du bord. Le craquement bois contre bois fut si puissant qu'il couvrit les explosions et les impacts, dans un rugissement animal qui emportait tout le corps, résonnant sur le pont, dans les cordages, dans les poitrines et les têtes secouées comme si on les avait jetés du haut d'une pente dans une chute démente. À peine l'impact avait-il eu lieu que le premier feu roulant des fusils vint du navire éperonné. Imprécis, il n'en fut pas moins ravageur en causant des trous mortels dans la première ligne de l'abordage des redoutables Femmes d'Épée qui constituaient l'élite des combattants de l'équipage d'Erzebeth. Immédiatement, le sang, la chair brûlée et l'odeur d'ozone vinrent saturer les sens du maître-marchand. Il avait participé à trop d'abordages et

de batailles navales pour les compter ; mais jamais dans des conditions telles qu'il n'aurait pu ni parier sur ses chances de victoire, ni sur celles de sa survie.

Erzebeth hurla à l'attaque en fonçant vers la proue de son navire pour se jeter dans la mêlée. Jawaad tira un sourire sinistre en hésitant une seconde, avant de foncer lui aussi au corps-à-corps. En près de trois cents ans, nul n'avait jamais réussi à lui ôter la vie, ce jour ne serait pas son dernier. Et tandis qu'il courait, un son sortait de sa gorge, sourd et lent, un son inhumain qui faisait vibrer l'air, tandis que le titane de ses sangtis, et tout ce qu'il portait de métallique sur lui luisait d'une fugace aura bleue.

### *3- Dans les flammes*

---

Il ignorait son nom et ne le connaîtrait sans doute jamais. C'était un jeune marin, qui n'avait peut-être même pas quinze ans ; il était aussi effrayé que la fille face à lui, aussi démuni et désarmé qu'elle pouvait le montrer, fasciné par la même terreur dans ses yeux verts que celle qui devait sûrement briller dans les siens. Il n'était vêtu que d'un pantalon court, trop grand pour lui, et une tunique de lin élimé qui devait avoir l'âge de son propre père. Il était piteusement armé d'une simple rame, trop grande pour ses bras frêles. La jeune femme, si petite que, dans un premier temps, il l'avait confondue avec une enfant, était vêtue d'un sarouel de soie mauve pastel, brodé de bleu et d'or, et d'un gilet court sans manche et ouvert sur sa poitrine nue, qu'il cachait à peine ; une tenue que seules les esclaves osaient porter. Mais de toute manière, même sans apercevoir de collier annelé à son cou, il n'aurait pu douter qu'elle fut autre chose : emportée par le vent et le souffle des boulets hurlant dans le ciel, la vaste masse de ses cheveux roux volait pareil à des mèches de feu incandescent.

Il allait mourir. Pas que ce fut écrit ou qu'une vieille sorcière le lui ait prédit, mais, quand les navires du port lâchèrent leur troisième salve destructrice sur leurs adversaires et partout sur les quais, il vit les boulets qui chutaient inéluctablement vers lui et ses compagnons de misère. Ils n'avaient même pas tous encore embarqué sur le petit canot armé qui, face aux énormes galions en train de s'entredétruire dans la hanse du port intérieur de Mélisaren, faisait figure de fœtus de paille. Les masses de fer incandescentes n'avaient pas besoin d'être explosives : leur simple impact projetait des éclats de pierre et des éclaves de bois de plusieurs kilos avec assez de puissance pour couper un homme en deux. Son père et son oncle avaient fini ainsi et il semblait que ce serait son destin, alors qu'il voyait rugir la pluie de mort fonçant vers lui, vers cette esclave rousse si étonnante, vers ses compagnons d'armes dont il ne connaissait pas la moitié de nom.

Mais la fille se met à crier... non, plutôt chanter. Mais encore une fois, non, ce n'était pas un chant ; ça n'avait rien de commun avec la voix humaine, aucune corde vocale n'aurait pu donner vie à ce qui lui semblait être la cacophonie stridente, cristalline et irrésistible à la fois de mille voix de concert. Il y eut une vibration dans l'air, comme si l'eau et le ciel se mélangeaient dans la palette d'un artiste tournant ses couleurs. Il la vit tendre le bras vers le ciel et ce qui ne pouvait être qu'impossible arriva pourtant : les boulets de canon qui auraient dû tous les tuer furent frappés de langueur, devenus mous

et lents comme des marcheurs en flânerie. Ils tombèrent lourdement dans les eaux juste devant le canot et les quais, tandis qu'à moins de trente mètres de là, d'autres frappaient leur cible aveuglément en projetant des bouts de bois, de pierre et de corps humains ravagés par les explosions. Le marin fixa encore la fille rousse, incrédule, comme tous ses collègues en vie, contre toute attente.

— Par les Hauts-Seigneurs, que soient témoin les Étoiles de te bénir ! s'exclama-t-il, pris soudain entre un fou rire irrésistible et des larmes brûlantes de peur.

La fille lâcha un sourire, le regard épuisé, mais repartit en courant vers les entrepôts sans s'attarder. Il y eut un tonnerre d'exclamations à son passage, à peine couvert par les explosions des canons des vaisseaux qui continuaient à cracher la mort. Le plus vieux des marins s'exclama :

— Une Chanteuse de Loss ! Un démon Chanteur de Loss !

Le jeune garçon, essuyant ses larmes, lui tapa sur l'épaule :

— Mais elle nous a sauvés...

\*\*\*

Les légionnaires fondaient en une seule ligne de casques et de boucliers sur le pont à la proue du Défiant, chacun protégeant son voisin d'un rempart de cuir et de linotorci infranchissable, seulement brisé par la gueule de leurs lances-impulseur et de leurs pistolets. Il n'y avait aucune hésitation chez ces hommes agissant comme une seule machine parfaitement coordonnée. Impossible non plus d'y distinguer la moindre peur ; les casques d'hoplites des Ordinatorii cachaient pratiquement tout le visage et ce qu'on aurait pu en apercevoir était barbouillé de cendre grasse et de brou de noix. Ainsi grimés, engoncés dans leur armure noire, les manches de leur chemise rouge écarlate, comme les jambes de leurs chausses amples, on ne pouvait les apercevoir blessés que s'ils flanchaient totalement. Le mur des vastes boucliers semblables à des scutum devenait une entité mouvante et inhumaine sur laquelle même la hardiesse des plus valeureux se brisait.

À vrai dire, c'eut été sur un autre pont que celui du puissant navire corsaire d'Erzebeth, une telle arme humaine de discipline mortelle aurait suffi à un massacre qui aurait anéanti tout un équipage. Mais le second du capitaine, aidé par deux porteurs de boucliers de marine, dont une autre femme facilement aussi costaud que Caldia, venait de surgir à la droite de Jawaad, alors qu'il s'élançait sur les marches accédant au pont avant et brandissait fermement un énorme zoadzu, une couleuvrine Hemlaris. Le maître-marchand anticipa que la puissante Femme d'Épée ne tiendrait pas dix secondes devant les tirs des Ordinatorii et s'avança devant elle, formant un rempart humain que n'importe qui aurait jugé suicidaire. Mais il Chantait depuis qu'il s'était élancé à l'abordage avec Erzebeth. Le son grave qui sortait de sa gorge et faisait vibrer les tympanes des combattants autour de lui, la faible lueur qui auréolait ses sangtis et la boucle de sa ceinture, étaient les seules traces visibles de son Chant. Mais autour de lui, balles et shrapnels étaient arrêtés comme si on les avait vidés de toute force. Il ne pouvait soutenir un tel effort bien longtemps : le Chant de Loss lui interdisait la possibilité de reprendre son souffle, sans compter la terrifiante dépense d'énergie qu'il représentait. Mais pour au moins trente bonnes secondes encore, il resterait un dieu invulnérable au milieu d'hommes mortels. Et tandis qu'il Chantait, le monde n'était plus pour lui que simplement une somme des sens, mais la trame nue d'un réel à la clarté infinie, où le plus furtif mouvement lui était aussi évident que s'il s'était s'agit de flammes ardentes.

Deux balles n'atteignirent jamais leurs cibles, les autres ratèrent leur coup et Caldia fit rugir son zoadzu, pratiquement en même temps que celui d'un autre trio, un peu plus bas sur les marches. Le mur de boucliers fut violemment percé dans une gerbe de sang, de chair et d'os par le boulet de deux kilos vomé par son arme, tandis que l'autre couleuvrine ratait sa cible, mais non sans emporter la tête d'un légionnaire. Erzebeth hurla un ordre de tous ses poumons, que personne ne comprit vraiment, mais son geste et son cri étaient clairs : vingt marins se lancèrent à la mêlée avant que les Ordinatorii ne puissent refermer la brèche. Jawaad s'empressa d'emboîter le pas d'Erzebeth, lui fournissant un bouclier à sa droite, tandis que sa gauche était occupée par les plus solides des combattants de son équipage, un mélange d'hommes et femmes tous armés de pied en cape, équipés de cuirasses de linotorci et appuyés par des boucliers de marine.

La percée du mur se changea en l'espace d'une respiration en une mêlée chaotique. Frappé frontalement par le rostre du Défiant, le navire de Nashera ne pouvait jeter ses troupes sur son assaillant que de proue à proue, dans un espace étroit changé en goulet mortel. Les tirailleurs des deux bords tentaient de s'abattre les uns les autres pour faire gagner aux fantassins un peu de temps avant

d'être fauchés par un tir mortel. Les canons étaient manœuvrés sous les balles et les jets de pot-à-feu, pour tenter de pilonner les hommes du bord adverse et, enfin, pleurant et priant pour que la mort ne les prenne pas, des adolescents, des gamins à peine sortis de l'enfance, courraient en tous sens, soit seau à la main pour éteindre les flammes, soit hache brandie pour trancher les cordages des grappins jetés de chaque bord pour envoyer toujours plus d'hommes à l'abordage.

Il ne fallut pas une minute pour que le pont avant du *Défiant* se couvre d'une couche épaisse et poisseuse de sang et d'eau mêlées, aussi glissante qu'un verglas, dans lequel pataugeaient, dans un corps-à-corps chaotique, plus de cent silhouettes se confondant dans la suie et les viscères. La discipline des *Ordinatorii* ne faisait plus aucune différence, pas plus que la stratégie des vétérans d'Erzebeth : c'était un massacre, où, pour se battre, les deux camps poussaient au loin et jetaient par-dessus bord leurs propres morts afin de faire de la place aux renforts tentant de briser la mêlée et donner l'avantage à son camp. Ce serait à qui céderait le premier et verrait l'adversaire envahir et dévaster son propre pont. Et pendant ce temps, les canons-impulseur ne cessaient de vomir leur fer sur les vaisseaux et les canots à portée, dans un vacarme dément, comme un porteur de mort aveugle qui ne sait rien de ce qu'il est en train de tuer.

Erzebeth venait de vider ses pistolets tandis que Jawaad avait délaissé ses sangtis pour se saisir d'un bouclier de marine dont la porteuse agonisait à ses pieds. Prise dans la fureur de la mêlée, elle se préparait à dégainer son sabre et se jeter au corps-à-corps, quand le maître-marchand hurla à son oreille, la voix cassée après avoir tenu un Chant de Loss pratiquement deux minutes durant :

— À l'arrière ! Un canon !

La capitaine-corsaire tourna la tête pour entrapercevoir ce que Jawaad lui montrait, un bras tendu pour appuyer son cri. Malgré les tirs qui ne leur laissaient aucun répit, les marins du navire *Nasherien* étaient parvenus à tourner une de leurs petites pièces mobiles vers le pont avant du *Défiant*. Malgré l'évidence qu'ils feraient de nombreux morts dans leurs propres rangs, ils s'apprêtaient à tirer dans le tas pour briser la mêlée et lancer un assaut. Derrière le canon, abrité sous ses boucliers, attendait tout une cohorte de légionnaires, sans doute une bonne centaine, pratiquement tous les renforts dont devait disposer le galion. Si la moitié seulement de ces guerriers parvenaient à prendre pied sur le pont du vaisseau d'Erzebeth, son équipage se ferait balayer. La farouche *Femme d'Épée* s'abrita dos à dos contre Jawaad, extirpant de sa ceinture une grenade, semblable à une sorte de petit boulet de la taille



d'un pamplemousse. Tassée sur elle-même, serrant les dents en priant ne pas être frappée pendant sa tâche, elle batailla pour enflammer la mèche avec un briquet à silex.

Jawaad n'eut pas besoin d'explication : il tira vers lui de son bras libre une porteuse de bouclier, en beuglant : Couvre-là ! tandis que lui-même faisait rempart de son mieux, le bras gauche portant la large plaque de linotorci, le droit reprenant un sangti avec lequel il tentait de dévier les glaives et les lances des légionnaires frappant de tous les côtés. Mais bouter le feu à une grenade en se faisant chahuter de tous côtés était un exercice aussi ardu que vouloir allumer une chandelle en plein vent. Jawaad frappait de son sangti, sentant céder sous la lame de titane une côte, suivie de la masse musculaire d'un cœur. Impossible de dire, dans le tas mouvant des combattants, à qui il venait d'ôter la vie.

— Erzebeth !!

— Ça vient, ça vient !

— Tu n'as plus le temps !

À ses côtés, Lounimia –Jawaad se rappela avoir entendu son prénom- s'effondra, la moitié de l'orbite gauche, l'arcade sourcilière et une oreille vaporisées par une balle. Il n'y avait plus que lui et son bouclier, qui commençait à céder et se déchirer sous les coups, pour protéger la capitaine-corsaire. Il ne tiendrait pas bien longtemps ; fugitivement, il pensa à la mort et cette idée se changea en une boule, non de peur uniquement, mais de colère et de révolte violente, tandis que l'appel du Chant de Rage tentait de le submerger. Il hoqueta, réfrénant l'instinct du pouvoir de toutes ses forces. Mais face à l'échéance inacceptable de sa propre fin, le maître-marchand savait pertinemment qu'il ne tiendrait pas longtemps avant de provoquer un déluge de dévastation aveugle.

Au dernier moment, Erzebeth hurla en se redressant :

— Ça va péter !

Elle lança la grenade de toutes ses forces vers les servants du canon qui se préparaient à tirer. Ceux-ci virent bien la flammèche éclatante du projectile qui leur tombait dessus et tentèrent d'y échapper, mais ils ne purent anticiper la puissance du souffle, pas plus qu'Erzebeth elle-même. Jawaad

se concentra sur la grenade et en fit le point central du Chant de Rage qui ne demandait qu'à vomir de ses entrailles.

Dans le vacarme, personne ne réalisa qu'un son de plus, inhumain de puissance, se mêla à l'explosion. Mais aucune grenade au monde n'aurait pu à elle seule faire les ravages que celle jetée par la Capitaine-corsaire accomplit ; toute le pont avant du galion fut dévasté par le souffle. Ce fut si puissant que l'ensemble de la figure de proue, du beaupré et des sous-barbes des canons d'avant fut arraché d'un seul bloc, comme s'il avait été réduit à du bois de fagot, avant d'être précipité à la mer. La gerbe d'éclats ravagea jusqu'au mât de misaine et faucha les deux premières lignes de légionnaires prêts à l'assaut. La moitié d'entre eux périrent sur le coup, les autres ne s'en remettraient sans doute jamais. Quant au galion, amputé de la quasi-totalité de sa proue, il était condamné à court terme et ne pourrait survivre à la bataille dans son état.

Erzebeth ne chercha pas à s'ébahir du résultat de son geste. Il serait bien temps par la suite de se poser des questions. Pour l'heure, elle se redressa et hurla vers ses filles derrière elle :

— À l'assaut ! Brisez-moi l'échine de ces moras ! Pas de quartier !

Jawaad recula et s'agrippa au bastingage, soufflant comme un cheval de trait exténué par l'effort. Le teint de cire que prit son visage passa inaperçu derrière la couche de suie, de sang et de sueur qui le recouvrait. Il laissa passer la masse ivre de rage des combattants d'Erzebeth, le temps de se reprendre. Son cœur, particulièrement douloureux, lui faisait payer cher son dernier effort, bien plus que de coutume, comme s'il avait voulu l'avertir qu'il devrait désormais compter avec le risque de recommencer encore un tel déploiement de puissance. Serrant les dents, le maître-marchand ne put qu'en prendre mentalement bonne note. Mais s'il comptait bien ne pas réitérer l'exploit de suite, il ne pouvait pas encore se permettre de repos. Emboitant le pas à la mêlée, il enjamba à son tour les corps affalés sur le pont, puis les planches jetées en travers du bastingage, pour aller prêter main-forte et écraser la défense du galion Nasherien.

Avec une certaine ironie, il put, au passage, apercevoir le nom du navire, gravé en relief et marqué à la feuille d'or, sur un des linteaux arrachés par le souffle de l'explosion : l'Invincible.

Un nom bien mal choisi ; rien n'était invincible... Même pas lui-même...

\*\*\*

Sianos et Batranas ahanèrent en soulevant, pour le vider immédiatement après sur le pont, l'énorme baril d'eau qu'ils venaient de remonter de la baie. La flèche, au mât d'artimon de la Callianis, était en feu et plusieurs gabiers prenaient des risques mortels à trancher toutes les drisses pour libérer la voilure avant qu'elle ne bote le feu au reste du gréement.

Damas tenait lui-même la barre, aidé d'un solide marin et d'un jeune mousse, tant la prise au vent brutale de la Callianis la faisait gîter. Il avait dû empanner le clipper pour se tourner à vent arrière, la manœuvre rendue terriblement serrée et incertaine alors que le navire était encore pratiquement contre les quais. Le virement de bord lof pour lof était déjà, en pleine eau, un exercice qui ne se faisait pas sans d'impérieuses raisons ; mais avec moins de deux mètres de fond sous la quille et la barrière des quais et de la jetée formant un couloir étroit, cela devenait un pari suicidaire. Il avait failli y perdre quatre hommes, mais il ne regrettait pas le risque pris, en tout cas pas encore. Le ponton où il était amarré quelques instants avant n'était plus qu'une ruine embrasée, sur laquelle chutaient encore des boulets incandescents ravageant tout à l'aveugle.

Geoffrey, le seul Forestier de l'équipage, dont tout le monde, vu ses origines, se demandait bien comme il avait fini marin, hurla depuis l'étambot d'où il guettait les manœuvres arrière :

— Bordée ! Le galion de tête veut nous aligner !

Damas pesta, tirant sur la roue tandis que la gouverne rechignait à répondre :

— Mais il n'a pas autre chose à foutre que de chasser un petit gibier ? Puis s'adressant au marin costaud qui peinait autant que lui et le mousse : tu pourras tenir la barre ?

— Oui, vas-y, le plus dur est passé !

Damas jeta un regard vers le pont quand les gabiers crièrent à la chute, après être parvenus, en un temps record, à faire choir la voile enflammée, qui s'écrasa sur le pont trempé d'eau. Les tirs des canons-impulseur de la flotte de Nashera étaient un pilonnage à l'aveugle pour assurer un maximum de dommages. L'homme qui commandait cette flotte n'avait même pas jugé utile de proposer une négociation avant de lancer l'assaut. De toute évidence, il se contrefoutait des traditions et de son

propre honneur ou celui de ses hommes. C'était une tentative d'invasion brutale, qui n'avait pour but premier que de semer autant de ravages que possible, de toute évidence pour s'assurer la réussite d'un débarquement en force. Même si la flotte de Nashera devait reculer et céder le port, Damas estima qu'elle aurait accompli sans coup férir un de ses deux objectifs : semer la terreur et saper la résistance des troupes de Mélisaren.

Et, clairement, c'était tant pis pour les civils pris sous le feu. Il conclut même que l'attaquant espérait bien en massacrer autant que possible et faire couler à quai un maximum de navires marchands pour encombrer le port et bouter le feu à la partie portuaire de la cité. Aucune préoccupation à l'honneur, aucune considération de pitié, juste de l'efficacité : il en aurait presque approuvé la méthode. Mais lui ne tirait jamais dans le tas en tuant des innocents à dessein.

Le Jemmaï rejoint Geoffrey, le Forestier aux cheveux noir corbeau et au corps couvert de taches de rousseur et de tatouages couleur d'azur qui, arque-bouté au-dessus du bastingage et mal assuré par un seul bout lacé autour de son large biceps, mesurait du regard, avec entre deux doigts une écharde de bois en guise d'étalon, la distance parcourue par les navires adverses et leurs bordées.

— On prend du champ ?

L'homme des bois, qui à défaut de pied marin, avait un sens de l'équilibre imbattable, fit non de la tête en se tournant sur celui qui pour l'heure était maître à bord de la Callianis :

— Ils ont le vent dans le dos et toute la baie pour leur élan, eux.

— Et une embardée de notre côté, on percute le fond. Pourquoi donc cet imbécile de tête nous aligne au risque de se faire pilonner par le port ?

— Le trophée, à mon avis. Ou alors il n'aime pas le pavillon Athémaïs ?

— On va lui donner une bonne raison de ne pas nous aimer. Calcule-moi la distance, je reviens !

Tout en courant vers le pont inférieur, au milieu des matelots en plein travail pour amener les voiles, Damas beugla :

— Lancez les moteurs à loss ! Prêts à la lévitation à mon ordre !

Le désordre ambiant, du pont jusqu'aux mâts des haubans, n'était qu'une apparence. Tout le monde à bord connaissait son affaire et celui qui hésitait se faisait reprendre sans pitié par ses collègues. L'ordre du Jemmaï ne mit pas trente secondes à atteindre les mécaniciens dans les chambres des machines ; le grondement sourd des moteurs et la vibration des appareils électromécaniques se répandit dans tout le navire en même temps qu'arrivait la consigne en retour : « moteurs en chauffe, fin prêts à son ordre ».

Damas attrapa ses deux fusils stockés dans l'armurerie qui abritait les armes à impulsion, les balles et les amorces de loss-métal. Tout ce qui explosait était rangé dans la sainte-barbe, le local à double-paroi blindée située sous la ligne de flottaison. Il n'y avait pas beaucoup de poudre sur la Callianis, à peine quelques barils et grenades ; mais même une petite quantité, mêlée de phosphore et de feu grégeois, ça ne se traitait pas à la légère. Le Jemmaï n'emporta qu'une seule giberne pour ses fusils. Au vu de l'idée qu'il avait en tête, il n'aurait pas l'occasion de lâcher plus de quelques coups et, de toute manière, il était, et de loin, le meilleur tireur à bord. Le seul aussi à penser réalisable l'exploit qu'il avait en tête.

Le Jemmaï remonta les marches quatre à quatre, pour courir vers l'étambot de poupe, où Geoffrey guettait toujours. Il lâcha l'ordre au passage :

— Dressez les voiles volantes, lévitation à plein régime ! Qu'on les force à mater notre cul !

L'agitation sur le pont redoubla : les mâts de travée venaient à peine de tomber le long de leur axe mobile sur les côtés du clipper, et leurs voiles stabilisatrices n'étaient pas encore totalement drissées. Ça allait chahuter sec le temps que le navire trouve son nouvel équilibre dans les airs. Les cris et les appels, les claquements secs du bois et du gréement, même la canonnade continue du port, tout fut couvert par la note grave, vibrante et intensément puissante des moteurs à lévitation de la Callianis, qui soulevaient les dizaines de tonnes du navire au-dessus des flots, dans un vacarme assourdissant.

Damas lança vers le Forestier une longue-vue tandis qu'il s'agrippait solidement au bastingage, le cul sur le bois, les cuisses serrant fermement leur prise :

— Trouve-moi les têtes galonnées de ce galion. Il veut se faire un ennemi ? On va lui en donner une bonne raison !

L'homme des bois écarquilla les yeux en attrapant l'instrument :

— Tu veux rire ? Il y a au moins trois cent dix bras entre leur pont et nous, t'auras jamais la portée !

— Mes fusils l'ont... et toi, tu vas être mes yeux. Cherche-moi leur capitaine et leur premier officier.

— T'as aucune chance, mais si tu veux t'y essayer...

Geoffrey commença à scruter le pont du galion de tête qui tentait de garder son nez et ses canons d'avant dans l'axe de la Callianis. Le navire était un monstre, au pont envahi par des masses de légionnaires qui vidaient leurs armes sur les navires de Mélisaren qui tentaient de les aborder de chaque bord après avoir raté leur éperonnage. C'était un sacré bordel et, à cette distance, même à la longue-vue, distinguer clairement le rôle et le rang des fourmis humaines qui s'y agitaient était un sacré défi.

Damas chargeait ses fusils, les calant contre le linteau supérieur de l'étambot, histoire de ne pas les perdre alors que la Callianis roulait sévèrement :

— On prétend qu'il n'y a pas d'œil plus acéré que celui d'un Forestier. C'est le moment de le prouver.

— On ne prétend pas, c'est une vérité ! Pont arrière, troisième tête, avec le tricorne, derrière les légionnaires casqués. Si c'est pas le capitaine, je me mange un doigt.

— Tu as vu son premier officier ?

— Juste en dessous des marches, l'ombre à grand panache qui dépasse du pont, le type qui agite sa canne.

Damas inspira un grand coup et mit en joue le premier de ses longs fusils. Il y avait largement trois cents mètres à couvrir de la gueule de son arme à ses cibles. Vu la distance, il devait atteindre directement la tête. Ses projectiles ne passeraient jamais un linotorci après un tel trajet. Il aligna la mire et son œil, patientant, retenant son souffle, le moment où le roulis de la Callianis s'accorderait à la houle du galion en une parfaite coordination. Avec les quelques mètres de hauteur gagnés par la lévitation, il pouvait compenser la courbe des trajectoires et s'assurer une plus large fenêtre de tir. Mais tout tenait à un battement de paupière : l'instant parfait ne durerait pas plus.

Il appuya sur la détente, progressivement. L'amorce de loss-métal se libéra brutalement et le fusil vomit sa balle de cuivre dans une secousse violente. L'éclair bleu et la détonation le surprirent un peu lui-même, comme toujours. Il ne se passa rien pendant un court instant et, soudain, la silhouette lointaine du capitaine Nasherien s'effondra comme une marionnette aux fils brutalement tranchés.

— Pleine tête ! Par la Déesse-mère, tu l'as eu en pleine tête !

Damas ne commenta pas... Il reprit sou souffle, expira une ou deux fois et attrapa le second fusil pour mettre en joue...

— Le second, tu le vois ?

— Attends... Oui, cherche le panache qui remonte les marches du pont arrière ! Sa tête va dépasser l'escalier !

C'était le même rituel. Ne penser à rien, aligner la mire, la cible et l'œil, faire du fusil l'extension de son corps et de sa volonté, accorder son souffle à l'action et attendre l'instant parfait, seulement dicté par un instinct forgé de centaines d'heures d'exercice. Il y avait une sorte de fugace pouvoir divin dans cette capacité à souffler la vie d'une simple pression, à une distance telle que la victime passait de vie à trépas sans jamais savoir qu'elle avait été en danger.

Le fusil cracha sa balle dans un éclair bleu. Damas aurait presque pu suivre par la pensée la trajectoire du projectile. L'homme qu'il visait, dont il ignorait tout sauf son statut d'officier de haut rang et, pour l'heure, d'ennemi à abattre, fut fauché en pleine course alors qu'il accourait pour voir ce qui était arrivé à son capitaine. Le Jemmaï n'en ressentit aucun émoi, à la rigueur seulement une certaine satisfaction. Il se détendit et glissa de sa posture contre le bastingage, sous le regard admiratif et ébahi de son marin :

— Deux tirs impossibles et tu les réussis ! Tu es bien pareil à ce qu'on dit, plus dangereux que le plus mortel des sicaires !

— Sans ton aide, j'avais aucune chance, le Forestier et de ça, tu pourras t'en vanter. Maintenant, ils vont avoir d'autres toshs à fouetter que nous et, puisqu'ils nous voulaient comme ennemis, je leur ai donné une bonne raison de nous craindre.

Le Jemmaï souffla et se redressa vers les barreaux, à quelque mètre de lui :

— En avant toute ! Allons nous réfugier vers le fleuve, maintenant ! Mets les murs de la ville entre le port et nous !

\*\*\*

Lisa courait à toutes jambes, remerciant le précieux privilège de porter des mules ; pieds nus, comme elle avait passé le plus clair de son temps jusqu'à ces derniers jours, elle se serait déjà cruellement blessée sur les esquilles de bois et les braises qui jonchaient le quai de pierre. La semelle fine de ses chaussures ne survivrait sans doute d'ailleurs pas à sa cavalcade, pas plus que son sarouel, déjà troué par les éclats incandescents qui coloraient l'air de rouge.

Elle n'était pas la seule à courir. Depuis les rues s'ouvrant entre les ateliers et les entrepôts du port et jusqu'aussi loin qu'elle pouvait regarder, il y avait des centaines de personnes à s'agiter en tous sens et se débattre pour lutter contre les incendies qui ravageaient les navires et les réserves accumulées sur les pontons de bois, les quais, les entrées des magasins et des réserves. Le combat acharné de ces hommes et de ces femmes, parfois pour certains à peine des adolescents, était pourtant inégal ; toutes les trente secondes, peut-être moins, des bordées tirées par les assaillants vomissaient leur cargaison de fer et de mort. Certains boulets étaient incandescents et provoquaient de nouveaux foyers d'incendie dans des explosions ravageuses et, surtout, quand ils tombaient, la seule chose à faire était de trouver un abri et prier de s'en sortir en vie.

Mais après chaque pilonnage, ces inconnus qui n'avaient aucune des allures que l'on serait tenté de prêter à des héros revenaient courageusement sauver tout ce qu'ils pouvaient, évacuer et protéger les blessés, les canots, les navires, les marchandises, tout ce qui composait leur port et leur cité, avec un courage sans faille. Lisa fut fascinée, envieuse pour un instant de la force d'âme de ces gens qui risquaient leur vie pour les uns et les autres, avant de réaliser que d'une part, elle était prise dans le même enfer qu'eux, qui pouvait la faucher à tout instant et que, d'autre part, si elle y était, c'était parce qu'elle voulait, elle aussi, essayer d'aider le plus de monde possible. Elle n'était pas différente d'eux, et ce qu'elle leur jalousait, leur courage, leur détermination, elle en débordait elle-même à cet instant.



La jeune terrienne constata, alors qu'elle parvenait presque à hauteur de la large allée qui conduisait aux entrepôts du comptoir où se trouvait la taverne du Chien Salé, que le pilonnage semblait cesser. Ou, plus exactement, si les détonations des canons et le sifflement des boulets continuaient dans un vacarme de fin du monde, ce n'était plus les structures du port qui semblaient touchées. Elle se retourna pour fixer l'entrée de la rade et comprit de suite : les galions assaillants, à l'étendard rouge et or était désormais pris, bord contre bord, dans une mêlée furieuse face à tout ce que Mélisaren comptant de bâtiments en état de combattre. Les navires de Nashera ne pouvaient plus bombarder librement la ville : désormais, ils affrontaient un adversaire qui contre-attaquait dans un dispositif de tenaille redoutable, même si Lisa n'en comprenait aucune subtilité. Mais sous ses yeux, c'était l'évidence : le but premier de l'assaut était un échec. Le port n'était pas tombé, ses défenses n'avaient pas été submergées par la surprise. Il ne restait plus à ces vaisseaux que de tenter de survivre, sortir du port pour ceux qui en étaient encore capables et, pour les énormes bâtiments en tête de ligne, tenter de faire le plus de ravages possible avant d'être anéanti à leur tour.

Depuis les quais, il n'y avait plus d'horizon ou de ciel, seulement un brouillard couleur de feu qui s'épaississait au fur à mesure que les fumées des incendies s'accumulaient en vastes strates allongées. Lisa hésita à s'arrêter, fascinée par ce spectacle de couleurs surréalistes qui transcendait la violence meurtrière dont il était issu. Mais les cris, le bruit des flammes et des explosions fouettant son instinct de survie étaient une bonne motivation à reprendre sa course. Elle s'élança dans l'allée vers le comptoir de la Guide des marchands, bousculant, en lâchant un « pardon » désolé, les deux premiers gaillards d'une bande entière d'ouvriers des quais qui, armés de pelles et de seaux, venaient prêter main-forte contre les incendies. Et s'arrêta après une vingtaine de pas, en hoquetant de terreur.

Le Chien Salé était un brasier ardent.

\*\*\*

Azur en eut assez de tenter de ravalier sa peur et de faire preuve de tout le courage qu'elle pouvait, depuis un temps qui lui semblait infini. Quand, rongée par un feu dévorant nourri à grand renfort des réserves éventrées d'huile de narva et d'alcool fort, l'une des poutres porteuses du plafond

céda en emportant solives et lattes de parquet dans un fracas de bois et de flammes, elle se mit à hurler de terreur. Et il y avait de quoi ; la porte d'entrée n'était plus qu'un brasier depuis les tous débuts de l'incendie et désormais, avec la moitié du plafond effondré dans la vaste salle commune, il n'y avait plus aucune échappatoire apparente. Azur, Sonia et une douzaine de personnes, principalement des esclaves et des employés de la taverne, étaient pris à un piège qui resserrait autour d'eux ses mâchoires de fumée ardente et de flammes dévorantes.

— On va mourir !! On va mouriiiiir !

Sonia serra les dents dans un rictus de colère pratiquement haineuse, pour se retenir de gifler Azur. Elle l'aurait sans doute assommé si elle s'y était laissé aller.

— On ne va pas mourir ! Ne lâche pas Kato et fait-moi confiance, idiot !

La San'eshe se tourna vers les autres survivants piégés par les flammes. Peu ou prou, tous cédaient à la plus noire panique, mais elle fixa son attention sur un jeune garçon ; l'esclave, si elle se rappelait bien, chargé de veiller sur les glacières de l'établissement. Encore plus tétanisé qu'Azur, il ne réagit pas quand elle le héla et elle l'attrapa par un bras pour l'attirer à elle, en le secouant comme un prunier :

— Hé toi ! Les caves des glacières, tu sais y aller ?

Le gamin, techniquement un adulte selon les lois lossyanes, mais qui devait à peine dépasser les treize ans, glapit en réponse un truc noyé de sanglots, incompréhensible. Un des porteurs de fûts, coincé avec son collègue dans le bâtiment en feu, répondit pour le gosse :

— L'accès est dehors ! Mais tu as une bonne idée, esclave ! Il se tourna vers son collègue, levant le ton pour le faire réagir. La fumée devenait toujours plus dense et commençait à étouffer les survivants : Rathus ! Faut défoncer le plancher au fond du comptoir, dessous y'a la cave !

Le dénommé Rathus pleurait tout ce qu'il savait, malgré sa carrure de brute :

— Mais, Kaemos, on n'y arrivera jamais ! On va crever ici !

— C'est si on n'y arrive pas qu'on est morts, abruti ! Alors, bouge-toi le cul ! Vous autres, dit-il en désignant les deux autres hommes adultes du petit groupe, trouvez des marteaux, des pelles, des haches, tout ce qui peut attaquer un plancher !

Une des esclaves de service fut fouettée par la demande de l'ouvrier et s'activa :

— Je sais où, maitre, je sais où !

Sonia regarda l'accès supposé aux caves désigné par Kaemos. Elle se rappelait que le plancher à cet endroit sonnait bien creux ; elle n'avait jamais été y jeter un coup d'œil et n'y aurait vu aucun intérêt, à part pour voler de la glace pour son bon plaisir. Mais elle conclut vite que les planches du parquet, épaisses et lourdes, n'allaient pas céder aussi facilement, même avec des hommes motivés à sauver leur peau. Il fallait gagner du temps. Elle s'exclama :

— On perce les fûts de vin, de bière, toute l'eau qu'on a !

— Mais ça ne va pas bruler encore plus ?

Sonia ne prêta pas garde à qui venait de répondre, paniqué. Bien sûr que non, ça n'allait pas brûler. Par contre, avec les dizaines de tonneaux stockés derrière le comptoir, plein de toutes les boissons possibles destinées à soulager le gosier des marins, il y avait de quoi arroser tout le rez-de-chaussée et bien plus encore. Sonia arracha de toutes ses forces le robinet du plus proche des fûts mis en perce ; le vin clair qui s'en échappa courait déjà sur le plancher rendu pratiquement étanche par des décennies de poussière et de saletés tassées.

— On va noyer ce feu ! On ne va pas mourir aujourd'hui, je vous le dis !

Azur comprit le plan avec enthousiasme. Elle allait lâcher le jeune lori qu'elle serrait dans ses bras et qui, bien entendu, paniquait lui aussi au dernier degré. Sonia l'arrêta :

— Toi, tu sauves l'animal d'Anis ! On a assez de bras, mais je te jure que si Kato crève, une vie ne te suffira pas pour te remettre de ce que je te ferai !

La psyké se figea, non pas à l'ordre de Sonia, mais à son regard. Il y brillait une colère noire et palpitante et Azur sut tout de suite que la San'eshe pensait le moindre de ses mots : elle ne pourrait pas se pardonner s'il arrivait malheur au petit mammalien qui appartenait à la jeune terrienne. S'il y avait

une raison pour Sonia de se battre pour survivre à cet incendie, celle-ci était une évidence frappante ; ce qui lui importait plus que tous les gens piégés dans la taverne, c'était Anis, qui devait se trouver quelque part dehors, sous le feu de la canonnade. Et elle ferait tout pour la protéger et, à défaut, ce à quoi cette dernière tenait. Y compris, au grand soulagement de la Psyké, sauver aussi sa plus proche amie : Azur.

Cette dernière hocha la tête, se tenant baissée, alors que la fumée se faisait toujours plus dense. De toute manière, même s'il ne devait pas peser plus de trois kilos, tenir le lori qui paniquait et se débattait de toutes ses forces était un travail à temps plein. Et elle n'aurait pas donné cher de la peau de l'animal s'il lui échappait.

Autour d'Azur, le petit groupe de survivants s'était divisé en deux équipes. La première tentait de défoncer le plancher à l'aide de tout ce qui pouvait servir à casser et arracher les planches épaisses, la seconde se démenait pour éventrer et répandre dans la grande salle tout ce que la taverne comptait de liquides non inflammables. La fumée se faisait toujours plus épaisse, désormais mêlée de vapeur, dans un mélange âcre et dégoutant d'odeur de bois, de vin et de bière brûlés ; l'asphyxie serait ce qui tuerait tous ces gens si ce plan désespéré échouait, bien avant les flammes. C'était un maigre réconfort et Azur, impuissante, ne pouvait retenir ses sanglots de peur.

Sonia avait rapidement pris la tête de son groupe et, à la force des bras, les derniers tonneaux étaient jetés par paquets à bas des alcôves où on les stockait. Ceux qui ne s'éventraient pas dans leur chute étaient roulés vers les flammes et la pression de leur contenu bouillant se chargerait de les faire exploser en répandant leur contenu. Mais, au bout du comptoir, le plancher commençait à peine à céder, alors que la fumée s'entassait maintenant à hauteur d'homme, commençant déjà son travail de sape dans les poumons des survivants. La panique donnait encore plus de force à certains, mais les autres, impuissants, y cédaient en criant de terreur, rapprochant encore l'imminence de leur mort.

Des craquements sinistres, suivis d'un souffle assourdissant, achevèrent de convaincre Sonia qu'ils ne leur restaient que quelques instants pour s'en sortir : les solives du plafond au-dessus du comptoir cédaient à leur tour et le poids des meubles et des parois intérieures allaient faire s'effondrer tout un pan du premier étage sur eux sous peu. Elle sentit son cœur faire un bond violent, alors qu'elle pensait à la mort. Elle s'en réjouit brièvement : c'était bien la première fois en un siècle qu'elle ressentait enfin autre chose face à sa propre fin qu'une totale indifférence.

Cette soudaine pulsion de vie, cet instinct qui se réveillait après des décennies de sommeil fut peut-être la raison pour laquelle elle sentit autre chose : quelque chose de familier s'approchait et grandissait ; un peu comme on ressent, avant de la voir, l'approche d'un être familier dans la pénombre. Sonia ferma les yeux et écouta le murmure des symbiotes l'entourant. Le sien s'agitait et lui parlait frénétiquement, l'avertissant que ce qu'elle ressentait, cet autre symbiote qui approchait, si familier qu'elle en eut un bref élan de tendresse, était aussi synonyme d'un danger immédiat.

Sonia comprit de suite. Attrapant d'un bras Azur et de l'autre le gamin affolé, elle hurla de toutes ses forces :

— À terre !

La seconde d'après, toute la façade autour de la porte d'entrée de la taverne explosa comme si on y avait jeté des barils entiers de poudre. Dans un souffle qui déformait l'air au point de sembler déchirer le réel, tout était balayé sur les côtés de la grand-salle. Poutres, moellons, pans entiers de plancher, meubles et braises étaient avalés par une vague de feu et de fumée qui repoussait tous les débris comme s'ils n'avaient pas pesé plus que des plumes voltigeant au vent.

Et derrière l'écran des flammes qui se mourraient déjà, soufflées et étouffées par le manque d'air, il y avait une petite silhouette frêle, bras tendus. Elle semblait auréolée de bleu.

## 4- Eim

---

L'explosion des réserves du comptoir et ses quelques tonnes d'huile de narva entraîna l'embrasement de dépôts de goudron d'étanchéité stocké à peine plus loin qui, eux-mêmes, boutèrent le feu à un modeste magasin bourré jusqu'à la gueule de résine de mellia vert hautement inflammable, qui, en se consumant dans une boule de feu, fit exploser un stock illégal de poudre noire et d'alcool frelaté, oublié là depuis quelques années.

La toute dernière détonation envoya valdinguer pratiquement toute la foule qui s'était rassemblée dans l'espoir vain d'endiguer le feu qui dévorait le Chien Salé. Même Eim fut arraché du sol et jeté en arrière par l'impact. Il espéra brièvement que le souffle ait étouffé les flammes, mais, en se redressant, toussant et crachant de la suie, il réalisa que les dieux, s'ils existaient, n'étaient pas de son côté aujourd'hui. L'incendie faisait toujours rage et maintenant s'y ajoutaient de nouveaux blessés : les personnes les plus près des entrepôts avaient pris la vague de feu de plein fouet. Ceux qui n'agonisaient pas fuyaient, totalement terrifiés, certains brûlés sur la moitié du corps. Eim aurait eu du mal à jeter la pierre aux chanceux sortis indemnes de là mais qui renonçaient à combattre l'incendie et prenaient eux aussi leurs jambes à leur coup.

Dans la cohue, alors qu'il faisait de son mieux pour relever les sonnés, en priorités les miliciens avec qui il était venu prêter main-forte sur le port, le colosse ne prêta pas attention à la jeune femme aux cheveux roux qui courait au milieu de la foule paniquée, vers le brasier dévorant l'entrée de la taverne. Baurius, un des hommes de confiance du lieutenant Akarios était des gardes. Il vacillait, secoué, mais bel et bien vivant. Eim lui tendit son énorme main pour l'aider à se relever :

— Ça va ?

— Ouais, ouais. Mais on ne sert à rien, là ; que peut-on faire ?!

Le colosse grommela quelque chose d'inaudible qui devait être un acquiescement. À côté de Baurius, Beringil, un cadet de la milice, qui avait tout juste seize ans, crachait ses poumons et avait peine à trouver comment se relever. Eim lui prêta main-forte en répondant :

— Je sais, je sais. Écoute, ramène ce gosse en sécurité et rassemble les blessés transportables et ceux qui peuvent les soutenir. Moi, je vais essayer de...

Eïm n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un puissant fracas suivi de cris et de nouveaux hurlements lui fit craindre qu'un autre bâtiment soit en train de s'effondrer. En tournant la tête, il manqua d'ailleurs penser que c'était bien le cas. Quelque chose balayait l'entrée en flammes du Chien Salé, repoussant les débris, la pierre et le bois embrasé comme s'il s'agissait de poussières voletantes soufflées par un enfant. Le guerrier avait déjà vu cela et trouva immédiatement la responsable ; elle avançait dans les gravats qui reculaient irrésistiblement devant elle. Minuscule face à la masse qui cédait à chacun de ses pas, Eïm reconnut l'esclave aux cheveux roux propriété de Jawaad ; elle portait son sarouel couleur azur et sa chevelure de feu claquait dans l'air au rythme des bourrasques d'air brûlant. C'est alors qu'il entendit son Chant. Cela non plus, ce n'était pas la première fois dans sa longue vie. Le sien avait un éclat cristallin, d'une pureté inhumaine et magnifique, pareille à ces musiques qui marquent l'âme à jamais. Il montait toujours plus crescendo, tandis qu'elle dégagait l'entrée de la taverne où se trouvaient les victimes que tout le monde dans la rue avait, comme Eïm, tenté de sauver.

L'instant était magique, presque miraculeux et Eïm était trop vieux pour affirmer sans hésiter que les miracles, cela n'existe pas. C'était tout autant effrayant : la jeune femme donnait l'impression d'irradier tandis que tous les obstacles sur son chemin étaient chassés comme par un immense balai invisible. Il s'agissait de tonnes entières de gravas et toute la puissance d'un brasier infernal qu'elle affrontait avec l'aisance d'un jeu d'enfant. Derrière l'écran de poussière et de fumée, le colosse put distinguer des silhouettes en train de se redresser et foncer vers la sortie. Il n'allait pas prendre le temps de les compter ; toute manière, il n'avait aucune idée de combien s'étaient retrouvés piégés quand l'incendie avait débuté.

— C'est... la Chanteuse de Loss ?

— Oui, Baurius. Ça va aller, toi et le gosse ?

Le gosse en question avait sa fierté. Beringil répondit d'une voix pâteuse :

— Je peux tenir debout, ça va !

Son aîné le soutenait et le secoua un brin :

— T'iras pas loin tout seul si on n t'aide pas ! On va aller te trouver de l'eau, le temps que tu récupères.

— Ne le lâche pas, rajouta Eïm. Moi je vais ramasser les survivants et la Chanteuse. Je m'attends aux ennuis.

— Dès que le gosse est en sûreté, je viens à la rescousse !

\*\*\*

Tout le monde s'était jeté au sol au cri de Sonia. Si certains avaient obéi à l'ordre, pour les autres, il s'agissait surtout d'un réflexe de survie. La presque totalité de la façade venait de se disloquer et une bonne partie de la charpente menaçait de s'effondrer en emportant ce qui restait du toit. Que la taverne et le reste des bâtiments résistent encore semblait tenir du miracle ; mais les constructions, dans le sud-Ouest de l'Étéocle, étaient pensées pour résister aux séismes et faisaient preuve d'une robustesse remarquable au risque d'éboulement. Par contre, cela impliquait que le bois y était privilégié pour les structures internes et les étages ; le feu pouvait alors s'adonner à ses ravages à cœur joie.

L'incendie ne faisait, en tout cas pour un temps, pas le poids devant le pouvoir d'une Chanteuse de Loss. Sonia la fixait, admirative et ravie. Elle en aurait même exulté de fierté ; c'était son œuvre et ce n'était que le début de ce que Lisa serait capable d'accomplir. Mais dans l'immédiat, ni elle, ni personne n'était encore tiré d'affaire. Azur la devança sur cette réflexion :

— Vite, il faut sortir avant que tout ne s'effondre !

La tenancière en rajouta de sa voix de stentor :

— Allez secouez-vous et portez les blessés, on y est presque !

Azur attrapa d'une main le jeune esclave des glacières qui pleurait de terreur, aveuglé par la fumée. Elle ne lâcha pas de son bras libre le lori de Lisa qui dressait ses immenses oreilles vers la silhouette à l'entrée de la taverne, reconnaissait de toute évidence sa maîtresse. La psyké, en s'élançant



la première donna aux autres survivants le signal de courir vers leur salut. Sonia la talonna sans un regard en arrière : si, parmi les survivants, certains ne devaient pas fuir à temps et finir dans les flammes, elle n'en avait strictement rien à faire.

Lisa fut surprise de réaliser qu'elle souffrait. La dernière fois qu'elle avait Chanté en donnant toute sa voix pour arrêter la charge des émeutiers contre les réfugiés d'Erasthiren, elle n'avait pas eu le temps de ressentir les effets de l'épuisement ; elle avait usé toutes ses forces en une seule fois. Mais ici, c'était fort différent : elle réalisa qu'une partie de ses sens cherchait du loss-métal à proximité, le lui réclamant désespérément. Il n'y en avait pas assez à résonner avec elle et c'était, en retour, son propre corps qui brûlait pour compenser ce manque. Et cela faisait mal : une souffrance comparable à de brutales crampes se répandant d'un muscle à l'autre, jusqu'à devenir une tension insoutenable lui déchirant le diaphragme et les abdominaux. Lisa avait appris avec Orchys que l'absence de loss-métal condamnait un Chanteur de Loss au silence. Il fallait qu'il se trouve au moins un petit peu du précieux minerai pour soutenir le Chant et pouvoir entrer en résonance avec lui. Mais cela ne constituait qu'une explication empirique : Lisa ignorait quel était le minimum requis et comment en être consciente. Elle le découvrait de facto, douloureusement. Elle ne put y résister plus longtemps. Son Chant fut brutalement interrompu par un cri de douleur, tandis qu'elle tombait à genoux.

— Anis !

Azur hoqueta d'inquiétude, tandis qu'elle arrivait à hauteur de la jeune femme. Elle lâcha la main de l'enfant qu'elle avait tiré jusque-là, en le poussant vers l'avant :

— Allez court, ne reste pas là !

Derrière elle, Sonia se baissa au niveau de Lisa pour l'attraper dans ses bras. Autour des trois esclaves, l'incendie, qui n'était plus contrarié par le Chant de la terrienne, reprenait des forces. Lisa tenait à peine sur ses jambes, mais elle parvint à se redresser, soutenue par l'éducatrice, tandis que le rugissement des flammes était couvert par un craquement sinistre : le premier étage de la taverne s'effondrait.

\*\*\*

Eïm devint brutalement aveugle au moment où il prit de plein fouet le nuage de poussières et de cendre qui le frappa avec la force d'une gifle magistrale. Pour ceux qui, autour de lui, n'avaient pas anticipé l'impact, ils furent jetés en arrière par le souffle chargé de débris et de braises. Même le géant vacilla sur ses pieds, mais, un bras placé sur le visage, les yeux brouillés de larmes, il continua à progresser vers le dernier endroit où il avait vu la Chanteuse de Loss et ses deux camarades. Il ne prit pas vraiment garde aux silhouettes grises courant de part et d'autre ; il n'aurait de toute manière pu y reconnaître une partie du personnel du Chien Salé. Tout n'était plus que formes poussiéreuses des pieds à la tête, noyé dans un brouillard dense.

Le colosse manqua presque de se cogner contre Sonia, qui soutenait Lisa de son mieux, un bras tendu devant elle en avançant à tâtons avec, derrière elle, Azur qui la tenait par l'épaule pour ne pas la perdre. Tout le monde toussait ; Eïm ne perdit pas de temps à des présentations et attrapa Lisa, qu'il souleva d'un bras comme une plume, sans qu'elle ne proteste vraiment, tandis que, de l'autre, il attrapait la taille de Sonia pour rebrousser-chemin. Il commenta pour les rassurer :

— Accrochez-vous les filles, c'est presque fini.

Il n'était pas sûr qu'elles aient pu entendre et il regretta d'avoir tenté de parler. La poussière venait de s'infiltrer dans ses poumons et lui chatouillait douloureusement le larynx. Il se mêla au concert des quintes de toux et c'est un quatuor tonitruant qui parvint, au bout de quelques dizaines de pas, à retrouver l'air pur et un peu de lumière.

Eïm inspira un grand coup avant de tousser et cracher tout ce qu'il savait, relâchant Sonia au passage, qui faisait de même, imitée par Lisa qui haletait autant qu'elle pouvait et Azur qui se retenait tant bien que mal de rendre le contenu de son estomac entre deux spasmes violents. Même le petit lori, que jamais la psyké n'avait lâché, n'en menait pas large et n'essayait plus de filer, crachant lui aussi piteusement la fumée qu'il avait inhalée.

Le colosse parvenait enfin à respirer sans recommencer à s'arracher les poumons quand il se fit percuter en plein visage par un objet particulièrement dur et pesant, balancé avec violence. C'était un seau. Celui-ci éclata en éparpillant bois, rivets et cercles de cuivre, ne laissant dans les mains de l'agresseur que la poignée de corde tressée.

— Bordel !

Eïm, à moitié aveuglé et sonné par le choc, tituba, le nez en sang. L'homme qui venait de tenter d'assommer le colosse, un gaillard épais à l'allure de docker, fut particulièrement surpris que sa cible tienne encore debout. Mais il n'eut pas le temps de développer sa pensée ; ses complices sautaient déjà sur leur cible. Il vociféra :

— Choppe la démonsse, Ursar !

— Gaffe au monstre, Barios, il est encore debout !

— Je l'ai, tire !

— Je fais que ça ! Ha ! Lâche-moi, salope !

Ursar était le plus costaud des assaillants. Il avait, aussi bien dans la carrure que la tenue, toutes les allures d'un boucher bien nourri et l'assurance tout à fait commune à l'esprit lossyan qu'aucune femme, surtout esclave, n'allait se mettre en travers de sa route et encore moins l'agresser. Mais Sonia n'avait pas hésité une seconde dès qu'il avait tenté d'attraper Lisa. Elle était sur lui, jambes serrées en un étau d'acier autour de sa vaste taille et lui labourait le cou et le visage. Les coups visaient précisément les artères, les saillies osseuses, les réseaux de nerfs les plus sensibles, à un rythme effréné. Le boucher était totalement désorienté et vacilla rapidement.

Barios vint à la rescousse d'Ursar et son complice pour arracher Lisa aux bras d'Eïm et retenir la fureur de Sonia. Mais ils devaient lutter aussi contre Azur qui s'était jeté comme elle pouvait entre sa sœur de chaîne et les assaillants et s'évertuait à gêner leurs efforts ; quant au reste de la troupe, les trois plus timorés, ils regrettaient déjà d'avoir écouté Barios et son plan d'attraper la démonsse Chanteuse de Loss, forcément responsable selon lui de tout ce drame. Celui-ci aboya :

— Vous attendez quoi, bande de larves ?! Que ce gars se réveille ?! Finissez-le !

Secoué par l'ordre, un des gaillards hésitants se décida tout de même à balancer un grand coup de pied en direction de la tête d'Eïm, imité par les deux autres avec une frénésie maladroite. Aucun n'eut le réflexe de prêter main-forte à leur collègue attaqué par Sonia, qui venait de tomber à terre, le visage en sang. Cette dernière saisit la tête de sa proie et la cogna frénétiquement sur le pavage de la rue avec, dans ses yeux bleus de glace, un éclat meurtrier. Elle aperçut du coin de l'œil qu'Azur ne

pouvait plus empêcher ses assaillants de s'emparer de Lisa qui, puisant dans ses dernières forces, bataillait, elle aussi, pour échapper à leur poigne. Lâchant sa proie, elle déplaça sa jambe dans un puissant coup de pied à l'angle du genou du gaillard le plus proche. Celui-ci hurla de douleur quand sa rotule se disloqua brutalement. Il n'avait pas touché le sol que déjà la San'eshe lui sautait dessus pour lui réserver le même sort qu'à son complice. Barios, qui tentait de retenir Lisa, cria vers les trois compères qui s'acharnaient sur Eïm :

— Venez nous aider, bande de couards ! C'est qu'une putain d'esclave ! Butez-la-moi !

L'esclave en question avait l'air d'une tueuse en pleine action et Azur elle-même ne lâchait rien, même si sa peur d'esclave retenait ses coups. Les trois ouvriers hésitèrent avant de venir en renfort, enfin.

Ce fut une très mauvaise idée. Car Eïm, toujours sonné, eut enfin la poignée de secondes qu'il lui fallait pour se reprendre.

Sonia commença à se faire rouer de coup, ce qui valut à l'un des ouvriers de se faire broyer les testicules avant qu'elle puisse plus que se protéger de son mieux. Azur se fit balayer d'un coup de pied dans le ventre. Barios exultait, ayant enfin attrapé sa proie et hurlant qu'il allait égorger le démon ; ses cris couvrant à peine ceux de la victime de la San'eshe qui pleurait, son genou entre les mains. Le large docker fit dos au colosse vaincu qui tenait de toute évidence à peine debout, criant toujours pour attirer à sa cause la foule dispersée dans la rue.

Il n'eut pas le temps de répéter sa harangue. Un des cerceaux de cuivre du seau qu'il avait éclaté sur le visage d'Eïm lui traversa les côtes sous l'omoplate pour ressortir devant sa clavicule. Il eut le temps d'un hoquet surpris. Il venait de se retourner, quand une vaste main lui attrapa le visage. Eïm lui broya la mandibule et le maxillaire d'un coup sec.

Barios tomba sans un cri. Lisa, qui ne tenait plus sur ses jambes, s'effondra sans réellement prendre conscience de ce qui se passait. Mais Eïm ne s'en préoccupa pas. Le dos vouté, les muscles saillants si violemment qu'ils semblaient pris de spasmes surnaturels, il ne voyait que ses ennemis et ne pensait que mort et sang. Attrapant par le bras le premier des trois lascars qui tabassaient Sonia, il le jeta négligemment au loin. L'impulsion déboita épaule et coude du malchanceux, qui chuta cinq mètres plus loin. Le second assaillant se retourna, surpris. Il le frappa d'un direct de tout son poids, comme

s'il eut voulu écraser quelque pastèque. L'effet fut similaire : la partie gauche de la face de sa cible se disloqua, les os perçant le cuir chevelu dans une gerbe de sang. La victime fut projetée en arrière, l'orbite gauche vidée de son globe oculaire.

Sonia releva la tête, mais elle savait déjà ce qu'elle verrait. Son propre symbiote, qu'elle écoutait avec une acuité unique, l'avertissait d'une terrible menace proche et lui transmettait les ondes de rage et de soif de sang dévorante de celui du géant. Eïm était dressé au-dessus d'elle, pareil à une montagne de colère animale. Il semblait littéralement avoir enflé ; sa peau vibrait, si tendue sur ses muscles qu'elle semblait prête à céder. Le tatouage vivant à son bras droit irradiait d'une sinistre lueur sanguine et palpitante, au rythme de ses veines gonflées. Il n'eut pas un regard pour son amante : il cherchait une autre proie à démembrer et détruire, les narines dilatées par un instinct meurtrier.

Sonia murmura quelques mots dans sa langue natale, avant de se tourner vers Azur :

— Ramasse-la, vite.

Azur n'eut pas besoin d'explication. Elle lisait à livre ouvert sur le visage de Sonia et ce qu'elle y voyait l'effrayait. Le colosse qui venait de les sauver était clairement à cet instant presque aussi dangereux que leurs agresseurs et l'éducatrice ignorait totalement s'il avait une maîtrise de lui-même suffisante pour contenir sa propre rage. Ce que la psyké ignorait était l'origine d'une telle furie... mais l'étrange phénomène sur le tatouage du géant était un indice clair autant qu'effrayant.

Sonia roula au sol, pour venir frôler, puis longer lascivement le corps du guerrier qui semblait toujours prêt à tuer tout adversaire qui pourrait se présenter. Savante, patiente et prudente, murmurant toujours des paroles envoutantes dans son sane'she natal, elle se redressa lentement près de lui et son mouvement suave et serpentín sembla porter ses fruits : il relâcha sa fureur tandis que son regard s'arrêtait sur le groupe non loin. Celui-ci avait freiné ses élans de justice vengeresse face à la manière dont le colosse venait de massacrer trois personnes à main nue.

Eïm gronda, après avoir passé sa main sous son nez pour en dégager le sang qui coulait encore :

— Quelqu'un d'autre pour essayer ?!

Le moins peureux de la bande, aux allures de petit marchand tentant d'imiter la bourgeoisie, qui portait, en pendentif, l'anneau d'argent du Concile Divin, aboya :

— Mais c'est un démon chanteur de Loss ! Qui es-tu pour protéger cette horreur ?! C'est sa faute tout ce qui arrive ! Les Hauts-seigneurs attendent que nous la mettions à mort !

Le guerrier frémit pour retenir son envie de tuer. Sonia serra sagement sa prise à son bras, un regard bref vers Azur pour lui signifier de passer derrière elle avec Lisa. Mais Eïm se contenta et répondit d'une voix de stentor :

— Qui je suis ? Tu veux savoir qui je suis, cul-terreux ?! Je suis Eïm le Voyageur, Eïm l'Immortel, le Tueur de Dreakya. Je suis Eïm le Porteur de Guerre, Eïm l'Hérétique, pauvre bigot stupide ! Tu veux te mesurer à moi ?! Vous voulez tous vous mesurer à moi ?! Je tuerai tout ce qui approchera cette fille ! Elle est à moi. Ces trois filles sont à moi ! Venez prétendre le contraire ou hors de ma vue !

Dans la poussière et la fumée, face à un homme aux allures de monstre et qui avait tout pour prétendre être la plus célèbre de toutes les Légendes vivantes de Loss, les hommes qui avaient nourri des velléités de faire de Lisa le bouc émissaire à leurs malheurs renoncèrent sur-le-champ. Même si l'homme mentait, personne ne se serait présenté comme Eïm le Voyageur sans avoir les moyens de ses prétentions. L'allure du colosse, les morts et les blessés à ses pieds ne venaient que renforcer cette évidence. La petite dizaine d'ouvriers, d'artisans et de marchands mélangés reculèrent. Ceux qui hésitaient encore en furent convaincus en voyant arriver un garde de la ville qui se dirigeait vers Eïm. Le dernier à céder fut l'homme au pendentif, qui bouillait de colère. Mais le regard haineux que lui lança le géant, roulant des épaules en le toisant, le convainquit d'aller voir ailleurs au plus vite.

Baurius regarda les blessés et les morts au sol, Eïm en sang, les trois filles sales et secouées sans trop comprendre :

— Du grabuge ? Il leur est arrivé quoi ? demanda-t-il en montrant les hommes à terre.

— Ils m'ont sauté dessus pour tenter de s'en prendre à la Chanteuse. Mal leur en a pris. Mais faut pas rester ici ; les filles ont besoin de soins.

— Et toi aussi, mon gars. Venez, on ne sert de toute manière à rien ici, je vais vous guider vers la Ville-Haute, faut quitter le quartier.

\*\*\*

Pénétrer à la nuit tombée dans les archives de l'Elegio Pallata donnait, à qui s'y aventurait, la sensation prégnante d'entrer dans un temple de silence feutré, à l'harmonie seulement dérangée par les jeux d'éclat nocturne d'Ortentia sur les vitraux aux couleurs profondes, dans lequel il ne pouvait être qu'un intrus inopportun.

Shalim Ibn Kaziim, universellement surnommé Shalim le Sage était, de tous les hommes les plus puissants d'Armanth, le plus légitime à se tenir dans la vaste bibliothèque des archives publiques une fois passée la dernière heure de son ouverture au public. Ce soir, il était venu s'y rendre fort tard et fixait, tout en tirant pensivement sur sa pipe d'ivoire, le contenu d'un des plus enfouis rayonnages. Ils étaient de ces livres, usés et poussiéreux, austères et sans couleurs, aux ferrures et aux cadenas mangés de vert-de-gris, que tout le monde a pris l'habitude de voir sans jamais plus s'y arrêter. Des décors en somme, au cœur de la mémoire écrite d'Armanth, dont tout le monde avait oublié depuis longtemps la véritable valeur, cachée dans ces pages.

Non loin, un des miroirs d'argent gravés de scènes racontant l'histoire de la Cité des Maître-Marchands, décorant chaque mur sur tout le pourtour des vastes archives, lui renvoyait son reflet. Il savait ce qu'il y aurait vu s'il s'y était attardé, mais ce genre de vanités ne le concernait guère. Plus jeune, peut-être aurait-il pu y trouver quelque satisfaction à son égo. Mais passé soixante-dix ans, même s'il en paraissait cinquante et restait un bel homme, aux traits racés et à l'allure fière, pareil à un roc que même la tempête ne pouvait faire vaciller, il ne se souciait plus guère de vanité. Il n'aurait cependant pas contredit une certaine fierté à quelques détails : l'âge avait blanchi les mèches à ses tempes, mais sa chevelure restait abondante, épaisse et noire. Son visage portait rides et cernes, témoins de sa responsabilité et du poids de son devoir depuis vingt ans, mais l'éclat de son regard était aussi brûlant qu'à sa jeunesse. Et, même si parfois la fin du jour signait un peu trop souvent, désormais, l'arrivée de courbatures et d'une lassitude qui lui rappelait que les temps de la fougue étaient révolus, il savait qu'il restait encore homme à donner du fil à retordre à un adversaire qui eut la maladresse de le sous-estimer.

Un bruit de pas feutré, de ces réflexes que prennent la plupart des gens, sauf les plus grossiers soudards, quand on arpente un si silencieux et majestueux lieu de savoir, fit tourner la tête de Shalim. Venant de l'une des entrées dérobées dissimulées derrière les panneaux d'argent, des accès seulement connus des initiés, s'avancait un trentenaire fringant aux cheveux de jais bouclés et à la barbe rase, portant avec élégance les atours riches et luxueux d'un aristocrate qui eut voulu passer pour bretteur,

sabre étroit à garde ajourée compris. Le résultat parvenait pourtant à être crédible et Shalim savait que, malgré sa qualité de Maître-Marchand, Landri Sora Aligaccio, dit « le Jeune » préférait largement les aventures navales et les dangers urbains aux luttes feutrées des salons et des cours.

Le nouvel arrivant leva la main, pour saluer, mais n'eut pas le temps de finir son geste ; le silence qui régnait dans la vaste bibliothèque fut rompu par les sons grinçants d'une mécanique menaçante se mettant brutalement en mouvement. Colossal, en quittant l'ombre de la colonne où il patientait sans bruit, l'automate gardien se redressa en déployant ses bras. Au sommet de son corps humanoïde et épais, constitué de tôle de fer et de cuivre, sa tête aux yeux ronds, qui culminait à près de trois mètres, se figea sur Landri, faisant jouer d'invisibles mécanismes feutrés au bruit insectoïde, tandis que les focales de ses lentilles de verre semblaient percer la pénombre pour identifier l'intrus devant qui il faisait barrage.

Landri ne poussa pas de cri, malgré la surprise. Il était accoutumé aux gardiens de la bibliothèque, inépuisables et vigilantes machines qui en assuraient la sécurité dès que les archives étaient fermées au public. Mais il s'habituaît moins à la capacité de ces automates à attendre immobiles et sans bruit pour surgir brutalement, sans aucun signe avant-coureur. Même un chien ne pouvait les entendre quand ils étaient en veille et les automates s'activaient non seulement au moindre son, mais pouvaient percevoir n'importe quel mouvement à des dizaines de mètres d'eux.

Le maître-marchand leva le bras, pour afficher devant la machine le dos de sa main, ornée d'une chevalière au motif complexe, avant de faire quelques signes de la main. La communication muette sembla satisfaire l'automate, qui reprit sa garde vigilante et discrète contre la colonne d'où il avait jailli.

— Il serait bon, un jour, de trouver comment leur donner la parole, commenta Landri, en se tournant vers Shalim. Un jour, un homme mourra d'apoplexie à être pris ainsi par surprise.

— Êtes-vous prêt à dépenser les fortunes que représenterait le coût d'un tel prodige à réaliser, mon jeune ami ?

Landri répondit d'un sourire, en saluant d'une révérence respectueuse :

— La fortune ne serait rien en comparaison du temps nécessaire, je suppose, Elegio. Mais si un génie m'affirmait, preuves à l'appui, en être capable, il se pourrait que j'y voie un grand intérêt en bien d'autres domaines !



— En attendant un tel jour, les gardiens s’acquittent efficacement de leur tâche. Je tenais à vous remercier d’être venu jusqu’à moi à une heure si tardive.

— Vous êtes l’Elegio. Rien n’est plus normal que de répondre à votre appel...

— Tsss, l’interrompt Shalim. Depuis quand les Aïnés se targuent de déférence à mon endroit ?

Landri prit le temps de répondre, observant le visage inquiet de son interlocuteur. Depuis combien de temps ce dernier n’avait pas dormi plus de quelques heures ? Autour de ses yeux, toujours aussi vifs, les cernes rougis trahissaient des nuits trop courtes depuis trop longtemps.

— Sans doute le fait d’être le plus jeune et récemment héritier des sept me rend-il plus humble, je suppose ? J’avoue que je me serai attendu à ce que vous souhaitiez discuter avec les plus vénérables d’entre nous plutôt que leur benjamin. Surtout sur ce sujet.

— Il me faut un regard non contraint par les murs étroits de la vieillesse. Jawaad a toujours été le plus compliqué des vôtres à comprendre ; un vieil esprit, attaché aux traditions et à l’ordre des choses, ne pourrait m’aider à y voir clair.

Landri s’arrêta sur les rayonnages que l’Elegio fixait pensivement. Il s’agissait de toutes les archives officielles de la ville concernant les affaires publiques de Jawaad. Une série de livres et de carnets, tous cadencés et scellés, que personne n’avait dû consulter depuis des décennies. Régulièrement, un carnet ou un nouveau livre de bord s’était ajouté à la vaste collection, la plus vieille de toutes les archives. Mais Landri savait aussi que plusieurs documents, surtout les plus anciens, avaient été radicalement expurgés à la demande du Maître-Marchand. Il n’était pas le seul dans le cas ; tous les Aïnés avaient soigneusement rendu inaccessibles certains de leurs secrets familiaux les plus précieux. Mais le seul d’entre eux à n’avoir qu’une seule histoire, sans aucune autre généalogie, était Jawaad, le plus vieux des Aïnés. Ce qui constituait en soit un autre secret bien gardé.

— Jawaad est le plus compliqué des Aïnés et cette simple phrase résume toute la complexité du problème. De génération en génération, nous apprenons tous qu’il était là, à la fondation des Aïnés. Il était de ceux qui achetèrent les marais insalubres de la lagune de l’Argas où se dressaient les cabanes des premiers réfugiés, quand Armanth n’était qu’un rêve dans la tête de quelques idéalistes. Il n’y a aucun chef aux sept ; parfois un leader se détache parmi nous, le temps de quelques années et des résultats des projets qu’il a su imposer à la Guilde des Marchands. Mais quoi qu’il arrive, nous nous

tournons toujours vers Jawaad... vers le plus ancien d'entre nous. Et parfois, très rarement en fait, il a bien voulu donner son avis ou même suggérer quelques idées ou améliorations. Le reste du temps, cependant, il ne répond simplement pas.

— Mais n'est-il pas de ceux qui ont planifié, dès l'origine, le projet de la Guilde des Marchands ?

— Ho oui, sans aucun doute. Mais ses propres ambitions semblent en dehors de ce projet... peut-être tout simplement n'y voit-il aucun intérêt personnel ou est-il au-delà de cet objectif.

— Je ne vous demanderai rien de ce grand projet. Dans ce domaine, j'en sais déjà bien plus que la plupart des Elegios avant moi. Mais j'essaie de comprendre pourquoi l'Église a manigancé un aussi complexe stratagème, risqué et maladroit, pour s'en prendre à ses intérêts. Car si de toute évidence, c'est un échec, nul doute qu'elle ne saura en rester là.

— À ce sujet... savez-vous que les bureaux personnels de Franello ont été cambriolés il y a trois jours ?

— L'Église a tenté de garder cela secret, malgré les incidents qui ont eu lieu durant la nuit, oui. Vous l'avez appris comment ?

— Pour votre part, je ne doute pas que vos Séraphins auront fait leur travail avec grande efficacité. Permettez-moi de garder nos sources secrètes à ce sujet. Mais de toute évidence, je serai tenté de supposer, de source fiable, que la Maisonnée de Jawaad, en son absence, rend la monnaie de sa pièce au prévôt.

Shalim inspira longuement, puis tira encore sur sa pipe, avant d'exhaler doucement un nuage de fumée bleue, le regard perdu dans les jeux iridescents de la lumière nocturne contre les vitraux de la bibliothèque. Enfin, il se décida à répondre, tournant la tête vers son jeune interlocuteur.

— Tout ceci ne m'avance pas. Je me dois de protéger les intérêts de la cité et me voici à essayer de comprendre la nature d'un conflit silencieux entre un Ainé et l'Église. Franello a quitté Armanth il y a cinq jours avec une escorte d'Ordinatorii triés sur le volet pour se rendre en Etéocle ; l'Espicien de l'Élysée m'a servi un conte de bonne femme en guise d'explication et le Primarque a été rappelé à Anqimenès en urgence il y a deux semaines, tandis que je sais, depuis quatre jours, que Nashera a de toutes évidences décidé d'assiéger Mélisaren et régler ses dettes avec sa rivale. Un esprit tourmenté et

qui ne croit pas aux coïncidences ne pourrait qu'être alerté au dernier degré par tous ces faits. À une semaine d'ici, notre principale partenaire commerciale en Etéocle affronte une flotte de guerre et six légions, dont une de l'Église. On parle de cas de Rage, d'un remède qui aurait été trouvé, mais d'une charte qui aurait été bafouée ce faisant... Et Jawaad est là-bas. Quand trop de coïncidences s'accumulent...

— ...on ne doit y voir que complot. Je le sais, Elegio, c'est un des mots d'ordre des Aïnés. Mais qu'Armanth prenne position dans une guerre entre deux cités-États d'une province lointaine, fussent-elles si puissantes, et Anqimenès se fera une joie de déclarer que nous brisons les accords de paix que nous avons signés il y a trente ans.

— Et cette fois, aucune chance ni aucune ruse ne nous sauvera. Armanth ne peut résister à la toute-puissance de l'Hégémonie.

— Et elle n'attend qu'une bonne occasion, je sais. Elle n'est guère loin d'avoir retrouvé tout son plein potentiel guerrier... et sans doute l'a-t-elle encore amélioré.

— Que feraient les Aïnés, à ma place ? Le sacrifieraient-ils ?

— Depuis la fondation des sept, la chose a toujours été entendue : rien n'est plus précieux que les Aïnés et le projet. Mais Jawaad n'a aucun héritier... personne ne pourrait prendre sa place pour siéger. Je suis remplaçable, comme nous. Mais dans son cas, personne ne le pourrait. Le dilemme ne s'est jamais présenté.

— Alors, vous, que feriez-vous ?

— Moi, Elegio ?... hm... je crois que je me préparerais à ouvrir mes coffres, pour payer à prix d'or les meilleurs équipages parmi les plus fiables de Terancha et de l'Athémaïs, afin d'aller vérifier si cette flotte d'invasion assure un blocus aussi impénétrable que cela...

Shalim répondit d'un sourire, posant ses yeux noirs sur l'Ainé, qui lui rendit un regard complice :

— Le trésor de l'Elegio est le trésor de la ville, donc le vôtre. Cela ne règle pas la question en suspens, mais commençons par sauver votre Ainé fourvoyé. Ensuite viendra le temps des questions. J'espère que Jawaad a de bonnes réponses à celles que j'ai hâte de lui poser.

— Nous sommes tous curieux d'en savoir plus. Mais s'il est une chose qu'on ne peut jamais attendre de lui, c'est qu'il réponde à toute interrogation que ce soit.

\*\*\*

Lisa semblait plus endormie que véritablement inconsciente, à l'abri de la paire des bras protecteurs d'Eïm. Elle avait entrouvert les yeux quelques fois, mais Azur s'était chargé de la rassurer sur son sort, après l'avoir remercié avec force tendresse d'avoir sauvé sa vie et celle de tant de personnes à la fois.

Eïm pencha la tête de côté pour cracher un mélange assez désagréable de bile, de sang et de cendre. Il n'allait pas s'en plaindre ; tout le monde était dans le même état, même après avoir pu s'offrir un moment de repos à quatre rues du port, près d'une fontaine qui avait rapidement été envahie par d'autres rescapés des incendies, eux aussi assoiffés et épuisés. Baurius s'en tirait cependant un peu mieux. Il avait eu le temps de se désaltérer et de se passer un grand coup d'eau clair sur la tête, après avoir mis son jeune collègue de la garde à l'abri. Mais il se tourna sur le géant, tandis que la petite troupe remontait la large allée menant aux remparts de la Ville-Haute :

— Ta Légende te donnait autrement plus de résistance, Eïm. En fait, je te croyais invulnérable, aussi bien qu'immortel, moi !

— Les légendes ont bon dos, l'ami. Je ne suis pas incassable et je saigne comme tout le monde. Et j'ai pris une sacrée raclée. Mais il y a des choses de vraies dans ce qu'on raconte sur moi au coin du feu...

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas ce qui peut me tuer : jusque-là, en un siècle, rien ni personne n'y a réussi.

— Cela, je veux bien te croire ! Comme je crois aussi qu'il n'y a pas beaucoup d'hommes qui aient une chance de résister à ta fureur. Sans toi, ces esclaves auraient passé un sale moment, surtout la Chanteuse.

Sonia étira un sourire et se pencha vers le géant, joueuse :

— Au fait, maitre, prétends-tu toujours que nous t'appartenons ?

— Cela te dérangerait ?

— Moi non, maitre. Mais Damas en prendrait sûrement ombrage.

Azur intervint spontanément, mimant l'agacement :

— Et Anis et moi sommes fidèles à notre maitre !

Baurius éclata de rire, suivi d'Eïm, qui le regretta de suite : sa gorge lui cuisait encore. Mais il se tourna sur les deux esclaves :

— J'ai compris, j'ai compris. Considérez que vous m'appartenez et me servez fidèlement... disons pour l'heure qui suit, le temps de vous mettre à l'abri chez votre médecin de la Haute-ville. Puis se tournant sur Azur : La Chanteuse s'appelle donc Anis ?

— Oui, maitre, c'est notre maitre, Jawaad, qui l'a nommée ainsi.

— Un nom étrange, mais plutôt joli et bien choisi.

Baurius, usait de son aura de milicien de la ville pour frayer un passage à la petite troupe au milieu des réfugiés du port. Ils faisaient toujours plus nombreux tandis qu'ils approchaient les portes principales des remparts intérieurs ; il acquiesça au passage :

— Un nom que je garderais en tête et qui mérite d'être honoré, même si elle est esclave et démon. Elle a, en quelques jours, sauvé plus de gens que moi dans ma carrière. Et pris autant de risques pour cela que le plus brave des hommes. Elle ne serait pas Chanteuse de Loss, je serai prêt à aller braver son maitre pour réclamer son affranchissement !

— Moi aussi, l'ami, renchéris Eïm, moi aussi. Mais c'est une Chanteuse. Elle pourrait aussi bien sauver une ville entière que ça ne changerait rien. Mais elle mérite quand même notre respect et ça, personne ne peut nous en empêcher, n'est-ce pas ?

— Notre maître est un homme bon, répliqua Azur, dont l'épaule servait de perchoir à Kato. Il tient beaucoup à Anis et ne compte ni à la dépense ni à ses attentions pour veiller sur elle.

Sonia lâcha un rire, esquivant agilement la foule qui s'épaississait de plus en plus :

— Disons que Jawaad est un homme bon avec ce qui sert ses intérêts et ses plaisirs. Mais, oui, Anis a peu à se plaindre qu'il la possède. De toute manière, elle ne pourrait appartenir à nul autre et Jawaad conserve jalousement ce qui lui appartient.

— J'ai un portrait assez étrange du bonhomme après cela, répondit Eïm. Du peu que j'en ai vu, il est froid et arrogant, mais je m'attendais pas tellement à autre chose.

Eïm se pencha sur Lisa, qui écoutait, ses yeux à l'éclat de jade à demi ouverts et rougis de fatigue. Le géant la fixa un bref instant, fasciné par ce regard si profond qu'il semblait pareil aux eaux sans fond d'un lac d'été et qui le dévisageait. Il sut de suite qu'il ne pourrait jamais oublier ces yeux verts, mais redressa la tête en commentant :

— Tant que son maître la traite bien et dignement, je n'ai rien à redire et je ne veux pas d'esclaves. Ma vie est assez compliquée comme cela.

La réponse vint de Lisa, alors que le groupe atteignait enfin les portes de la Haute-ville, barrée par une foule massée devant elles :

— Il... me traite très bien, maître... et... je l'aime.

Eïm leva un sourcil, souriant :

— Un esclave Chanteuse de Loss, belle comme un cœur et amoureuse de son maître. Misère, cet homme ne connaît pas sa chance !

\*\*\*

— Un Ordinatori ne se rend pas à une putain !

Erzebeth tira un sourire carnassier en réponse, rendu encore plus sinistre par la suie et le sang qui maculait son visage :

— Je suis généreuse, je te laisse une dernière chance d'ordonner à tes hommes de déposer leurs armes.

L'officier renifla de dédain en réponse, se redressant malgré la plaie qui déchirait son plastron de linotorci sur tout son côté :

— Les Étoiles sont prêtes à m'accueillir et moi préparé à les rejoindre selon la volonté des Haut-Seigneurs du Conc...

Il interrompit sa phrase chargée de morgue dans un gargouillis de sang qui envahit son nez et sa bouche, les yeux exorbités de surprise. Erzebeth, d'un mouvement, lui avait tranché la gorge sans hésiter. Il n'eut pas le temps de chuter : elle le repoussa d'un violent coup de pied en arrière pour se tourner vers la poignée de survivants qui attendaient la décision de leur chef :

— Vous avez le choix ! Vous vous rendez, ou vous tentez votre chance en sautant à la baïlle. Toute autre bêtise vous vaudra de vous faire trouer la peau et égorger comme des moras !

Sur le pont ravagé et couvert de corps entremêlés, la petite quinzaine de légionnaires qui avaient survécu au massacre en luttant jusqu'à la fin n'hésita pas. Erzebeth en resta bouchée bée. Abandonnant leurs armes, ils sautaient du pont pour se jeter à la mer. Les plus prudents - ou étaient-ce simplement les plus désireux de vivre ? - tranchaient les sangles de leur lourde armure de linotorci blindée avant de tenter leur chance dans les eaux du port. Mais personne ne se faisait d'illusion, aussi bien pour les marins de l'Invincible qui venaient, quant à eux, de se rendre pour sauver leur vie, que pour l'équipage d'Erzebeth qui voyait faire les Ordinatorii : c'était un suicide. Aucun d'entre eux n'en réchapperait ; ils n'avaient aucune chance que les leurs puissent leur porter secours, ils se noieraient tous bien avant.

Pendant une brève seconde, la capitaine-corsaire fut tentée d'ordonner à ses marins de retenir les légionnaires, dans un sursaut de remords compassionnel. Mais elle détourna la tête, soufflant avec mépris pour laisser cette bande d'abrutis à leur sort. Il y avait eu bien assez de gâchis, de morts et de blessés jusque-là. S'ils voulaient finir en martyr à leur foi, elle n'allait pas les retenir. Elle retourna vers son équipage, s'éloignant de la scène en traversant le petit peloton de ses filles qui tenaient les légionnaires en joue à la pointe de leur fusil.

— Ramassez tout ce qui peut être sauvé ! Ramenez les blessés à bord du Défiant ! Ce rafiote n'attend que la première occasion de couler !

L'ordre de la capitaine-corsaire sonnait la fin de la bataille et le début des pillages. Mais si l'équipage de la Femme d'Épée allait s'en donner à cœur joie pour emporter le plus de trésors possible, la victoire garderait un goût amer : jamais le Défiant n'avait connu autant de pertes. Les dommages sur le navire étaient relativement raisonnables et ce dernier pourrait aisément retourner à une prochaine bataille en quelques heures. Mais son équipage, lui, venait de vivre le plus implacable de tous les corps-à-corps jamais connus par le puissant galion, dans toute sa carrière. Erzebeth ignorait combien de ses filles étaient mortes dans ces deux heures de furie ; mais elle appréhendait, une boule au ventre, que le chiffre soit terriblement élevé.

Sur les restes du château avant dévasté de l'Invincible, Jawaad s'était trouvé un siège improvisé contre une partie du beaupré. Assis en hauteur, il observait la retraite de la flotte de Nashera à la lunette, indifférent aux cris, aux souffrances et aux gémissements venant des ponts des navires enchevêtrés. Chercher un endroit où s'asseoir et observer avait eu un double intérêt : après la masse des efforts qu'il avait déployés à user de son Chant, il n'aurait guère tenu debout plus longtemps. Mais ce n'était en aucun cas une faiblesse qu'il se serait permis de montrer. Ainsi installé, il pouvait récupérer avec un certain confort, tandis qu'il étudiait les navires restés en arrière dans la baie et ceux qui manœuvraient pour tenter de se sortir du piège des puissantes défenses portuaires de Mélisaren.

Au bruit d'Erzebeth venant se poser lourdement contre un bout du bastingage en faisant sonner son harnachement, Jawaad cessa son observation, pour poser son regard noir sur la farouche Femme d'Épée. Même sale, épuisée et couverte de sang, elle lui paraissait toujours aussi belle et attirante. Mais le moment eut été malvenu pour le lui signifier d'un geste affectueux. Elle préservait sa place avec un entêtement admirable et n'aurait jamais montré aucune faiblesse, fut-elle de la tendresse, devant son équipage.

C'est elle qui brisa le silence :

— Tu apprends quelque chose, Jawaad ?

— Sur nos adversaires, oui. L'assaut n'avait aucune chance de réussite et le tenter était stupide. Mais leur stratégie le savait et l'a anticipé.



— J’ai brièvement cru qu’ils arriveraient à débarquer, mais je ne leur donnais pas une chance de quitter le port sans se faire massacrer. Mais tu dis qu’il y a chez eux un homme qui y a pensé ?

Jawaad hocha légèrement la tête. Il détailla encore un moment le visage de son amante, avant de fixer la baie et se décider enfin à répondre :

— Leurs plus puissants galions sont restés en arrière. J’en ai compté six avec quatre-vingts canons environ et des blindages de coque. Il y a aussi un navire amiral et une dizaine de trois-mâts barques en retrait. Après leur échec prévisible, ils vont débarquer leurs légionnaires dans une crique protégée.

— Mais ils ne pourront pas prendre d’assaut un autre port d’eaux profondes. Cela les forcerait à retirer leurs forces et risquer une contre-attaque de notre flotte. Ils vont devoir se contenter d’un petit bourg de pêche et leur débarquement ne se fera pas rapidement.

Jawaad acquiesça et on aurait pu discerner dans ses yeux un bref éclat d’admiration pour la Femme d’Épée :

— Tu es aussi lucide stratège que vaillante capitaine. C’est ce à quoi on peut s’attendre en effet. Il est évident qu’ils vont désormais attendre les renforts terrestres qui sont en ce moment même en route par le fleuve. Les amiraux qui dirigent cette flotte ont perdu six navires pour une gloire manquée.

— Et combien de notre côté ; tu as pu le voir ?

— Deux. Et des dégâts réparables pour les cinq autres navires de guerre qui ont pris feu. L’assaut a été ravageur, mais ce ne sont que des dégâts superficiels.

Jawaad ne mentionna pas le sort de la Callianis. Elle n’était pas, pour lui, du nombre des défenseurs et le clipper ne faisait pas le poids dans une telle bataille. Mais il avait veillé à s’assurer que son navire s’était mis à l’abri et avait échappé aux combats.

Erzebeth poussa un soupir de soulagement, se tassant un peu comme si elle pouvait enfin se permettre de relâcher la tension qui l’avait tenu debout jusque-là :

— Alors nous avons une poignée de jours pour nous préparer à les recevoir. Ils ont perdu leur effet de surprise et, désormais, une cité entière fortifiée et entraînée les attend.

— Prions que les Étoiles t'écoutent. Nous n'avons pas encore vu toutes leurs forces, Erzebeth.

— Tu es croyant, toi ?

Jawaad étira un sourire :

— Non. Mais toi, tu l'es et une prière ne sera pas de trop pour mettre les Étoiles et la chance de notre côté.

## 5 – *Jaspe*

---

Elle était toujours debout. Les deux brutes autour d'elle, malgré tous leurs efforts pour refuser l'humiliation de s'être fait rosser par une fillette qui ne faisait pas la moitié de leur poids, ne parvenaient pas à s'arracher au sable sale et ensanglanté.

Le plus solide des deux, pourtant, réussit à se hisser à la force de ses bras, sur ses genoux. Elle ne lui laissa pas l'occasion de se redresser encore. Le coup de pied qu'elle lui porta dans les côtes n'avait plus rien de sa savante maîtrise de la lutte ; c'était de la rage pure. Alterma hoqueta de surprise et d'une certaine horreur en voyant l'homme retomber, avant de se plier en deux de douleur, clairement vaincu, imitée par Joran qui était restée, comme la comptable, en arrière du spectacle, sur ordre de son maître, et se cachait derrière les jupes de la noble Athémaïs, pas du tout rassurée. Elle avait déjà vu des esclaves se battre, y compris, parfois certaines s'entraîner avec Jawaad dans son gymnase. Mais jamais elle n'avait assisté à tant de fureur et de cruauté dans une lutte d'apparence inégale. Cela devait peut-être exister dans les spectacles de gladiateur du Paratheon, mais elle n'y avait jamais assisté.

Abba, lui aussi sur la petite estrade de pierre garnie de coussins et abritée d'une tonnelle végétale que l'automne avait privée de ses fleurs et commençait à dégarnir de ses feuilles, fronça les sourcils, examinant la fille qui haletait, à une poignée de pas de lui, tirant sur la chaîne qui la retenait de son collier au mur de la petite arène improvisée. Si elle correspondait bien à ce qu'il cherchait, Kadim le Bel avait minimisé le reste de la description de sa terrienne rousse.

Le colosse se tourna vers son confrère esclavagiste, un bonhomme au visage mangé d'une barbe peu soignée, la seule chose d'ailleurs qui soit négligée dans ses atours. L'Athémaïs de pure race, au nez aquilin et à la peau café au lait, était toujours vêtu avec goût et raffinement, sans excès ostentatoires dans ses effets, sauf son vaste chapeau décoré de plumes et de panaches qui lui servait, fièrement, de signature et d'étendard pour toujours être reconnu de loin. C'était un homme franc et direct, qu'Abba appréciait en général sans s'en cacher, sauf quand il se lançait dans ses grands discours philosophiques sur la réelle place des êtres au sein de l'ordre céleste et de l'échelle sociale, théorisant sans vraiment attendre de réponse à ses saillies intellectuelles, sur la notion de place dévolue à tout un

chacun dans la société. Mais aujourd'hui, Kadim n'était pas d'humeur à deviser. Lui aussi fixait, avec un mélange d'admiration et de préoccupation l'esclave terrienne dont il ne savait que faire.

— Et tu me dis, l'ami, qu'elle est comme ça, après plus d'un mois de martelage de volonté ?! Allons, je te connais, tu maîtrises le Haut-Art presque comme un vrai maître-esclavagiste. Tu l'aurais déjà brisé depuis longtemps ou elle serait morte à force d'y résister.

L'Athémaïs soupira en levant la tête, pour tirer un sourire un peu penaud vers le géant noir des Franges qui le toisait de sa masse bestiale :

— Si je te dis que pour la première fois en vingt ans, elle réveille mes faiblesses, tu me croirais ? Elle résiste à tout. Elle a vécu au moins autant de calvaires que ceux que toi et moi pourrions lui infliger. Je saurais la briser malgré sa résistance, mais si je le faisais, je tuerais tout ce qui fait sa beauté et je ne parviens pas, malgré mes efforts, à m'y résoudre.

— C'est pour cela que tu songeais à en faire une gladiatrice ?

— Oui, mon ami. Mais on sait très bien comment cela finirait et puis, quel gâchis pour une fille comme elle ! Quand on m'a dit que tu cherchais une terrienne rousse et que tu étais prêt à mettre le prix, j'y ai vu tout de suite une porte de sortie.

— Ouais ; en gros, tu me refiles tes ennuis ?

Plus bas, sur le sable, des assistants de l'esclavagiste ramassaient les deux brutes qui avaient été jetées sur la fille rousse dans le but officiel, et clairement vain, de la rosser. Elle n'en était elle-même pas sortie indemne et ce n'était pas la première fois, au vu des marques, récentes et anciennes, qu'Abba pouvait dénombrer sur son corps. Elle restait pourtant debout, le regard flamboyant, avec une rage qui ne laissait aucun doute qu'elle était prête à en découdre encore, même entravée et sachant pertinemment qu'elle n'avait aucune chance de fuir son sort. Le martelage de la volonté, les privations et les mauvais traitements pour mater les plus solides esclaves, aurait pourtant dû lui retirer toute force : d'ailleurs, elle était clairement amaigrie et efflanquée. Mais ce n'était pas à la vigueur qu'elle fonctionnait et Abba le comprit aussitôt : elle n'était que volonté et, quelle que fût son existence passée, celle-ci l'avait forgée dans l'épreuve et la guerre.

Kadim avait conclu aux mêmes choses. Il n'avait pas pu le demander à la fille : elle ne parlait aucune des langues qu'il connaissait et lui-même n'avait pas parmi les siens qui que ce soit qui comprenne les langues des barbares terriens. Il finit par répondre après avoir laissé son collègue à ses observations :

— Je t'offre surtout ce que tu cherches, à un prix raisonnable et avec comme avantage de te fournir de quoi la dresser, en profitant des leçons mon échec pour y parvenir. Et puis... je sais que tu la traiteras bien, ce qui est une raison de plus pour moi que de t'en faire un prix.

Damas grommela en esquissant cependant un sourire franc :

— Et quel serait ce prix généreux, mon ami ?

— Je te propose de te la céder à cinq cents andris d'argent, avec une promesse de veiller à choisir avec grand soin les hommes à qui tu la vendras quand elle sera prête à être mise aux enchères.

Abba répondit en gardant le regard rivé à la rousse :

— Tu deviens romantique mon ami. Mais à ce prix, j'accepte ton exigence et je choisirais avec soin qui va l'acquérir.

Ce n'était pas un mensonge, après tout. Il avait bien l'intention de faire de cette fille un appât irrésistible pour Franello ; ainsi donc, il choisissait en effet soigneusement qui en deviendrait propriétaire. Mais ce n'était certainement pas dans ce sens que Kadim avait émis sa demande. Abba ravala ses remords à trahir la pensée et les sentiments de son ami ; ce qui était en jeu justifierait largement cette tache personnelle à son honneur.

\*\*\*

— Mais puisqu'ils descendent le fleuve, pourquoi ne pas aller à leur rencontre et leur tenir tête sur un champ libre ? Il est absurde de les attendre terrés derrière nos murs, nous y serons pris au piège comme des toshs dans la nacelle !

— Calmus a raison ! Montrons-le que nous n'avons pas peur de les affronter !

Saitus, diplomate émérite et un des grands érudits reconnus de l'Agora renchérit :

— Si nous les mettons face à une démonstration de force, nous serons en mesure de négocier un cessez-le-feu et entamer des pourparlers.

Zaherd écrasa son gobelet d'argent assez fort pour y imprimer la marque de son pouce, avant de le frapper sur la vaste table, de toute sa colère :

— Assez ! Est-ce cela vos conseils de guerre ?! Y'en a-t-il seulement un parmi vous qui sache de quoi il parle ? Avez-vous seulement déjà affronté des légions organisées sur le modèle Ordinatori ? Savez-vous-même de quoi sont capables ces armées en marche ?

— Mais qui le pourrait donc, répliqua Calmus ? Aucune légion n'a marché sur une cité de l'Étéocle depuis plus de trente ans.

— Lui, intervient Niklos, le premier officier des légions de l'Église de Mélisaren en désignant Zaherd. Il y était, avec mon père. Et je suis le mieux placé pour soutenir son point de vue.

Zaherd se pinça l'arête du nez avant de reprendre, le plus calmement possible ; exercice difficile quand il se sentait d'une humeur à passer la moitié des hommes qu'on lui avait imposé au conseil militaire par le glaive.

— Nos éclaireurs ont été formels : il y a au moins quatre légions dont une d'Ordinatorii en marche, une avant-garde de cavalerie et environ vingt galions de guerre lévitant en escorte et soutien. À vue de nez, cela représente vingt à vingt-deux mille hommes et deux ou trois cents canons qui viennent à notre rencontre. C'est-à-dire, soyons bien clairs, plus que toutes nos forces réunies, sauf à faire combattre jusqu'au dernier vieillard et à envoyer la totalité de notre flotte ! Niklos, à égalité sur un terrain ouvert, quelles seraient nos chances, vous qui connaissez mieux que personne les tactiques et la valeur des Ordinatorii ?

Le capitaine des armées de l'Église de la cité se gratta machinalement la barbe, venant frotter au passage ses rides gagnées autant par l'âge que par le poids d'une responsabilité constante, qui lui avait interdit toute vie familiale. La réponse était une évidence pour lui, mais il s'évertua à l'expliquer.

— Sur un espace ouvert, face à face et à égalité, vous vous retrouverez face à au mur des Ordinatorii. Ils attendront, tandis que le premier assaut sera lancé par des troupes inexpérimentées et quelques unités de choc, éventuellement une cavalerie, chargés de briser les carrés de vos propres soldats après un échange d’artillerie. Quand les troupes dispensables commenceront à désorganiser vos propres forces, une seconde salve d’artillerie viendra achever l’écrémage de vos rangs tandis que les galions se lanceront à l’assaut de votre flotte pour les aborder et les détruire. Alors, le mur des Ordinatorii s’avancera, protégé par les navires lévitant, bardé de fusils, protégés d’armures et de boucliers que les balles ne peuvent traverser. Ils faucheront à distance tout ce qui viendra à leur rencontre, avant de se lancer dans la mêlée sans aucune pitié. Rien ne peut briser leur cohésion, même pas un bombardement de mortiers. Ils ne se désolidariseront pas, ils ne reculeront pas, il n’y aura ni hésitation ni la moindre indiscipline dans leurs rangs, car ils agissent comme un seul corps destiné à la guerre et à la victoire. On ne peut ni les effrayer ni les faire douter ; quand ils en auront fini, il ne restera plus rien que la mort ou la reddition. Ils n’auront subi que peu de pertes, toutes portées sur les premières troupes d’assaut, des novices mal équipés et quelques unités de choc prévues à cet effet. À trois contre deux, avec une armée bien équipée, je lui donnerai quelques faibles chances. À égalité, elle n’en aurait aucune. Et nous ne sommes même pas à égalité.

Zaherd poursuivit :

— J’étais à la Bataille des Six Drapeaux ! Oui, les Dragensmanns et les Gennemons ont vaincu des légions entières, mais jamais face à face ! Ils se battaient en mouvement, lançaient des assauts éclair avec des cavaliers, des archers, ou encore leurs lézards volants, leurs arbalètes et leur sang de feu ! Mais quand ces barbares se retrouvaient forcés au face-à-face, eux, pas plus que les légions des Guerriers de l’Empire du Trône de Rubis, n’avaient la moindre chance. Rien ne peut se mettre en travers de légions en marche et Nashera a appliqué à ses légions le modèle Hégémonien des Ordinatorii. Alors, soyons clairs, messieurs. Je suis l’Imperius, commandant de toutes les forces de Mélisaren, y compris et je les en remercie, les légionnaires de notre Église. Je défendrais la ville avec tous les moyens à notre disposition et toutes les stratégies possibles, sans jamais renoncer ni envisager la moindre reddition. Mais je n’écouterai aucune de vos divagations et je n’hésiterai pas à jeter dans un cul de basse-fosse ceux de vous qui auraient la sottise de se mettre en travers de mon devoir !

— Mais que faire, alors ?

— Nous les attendons derrière nos murs. Rien ne les a jamais traversés en trois siècles ; n'est-ce pas votre fierté, n'est-ce pas vous qui le rappelez avec orgueil ? Avec nos défenses, nous pouvons leur tenir tête même à trois contre un. Avec nos armes, nos navires et nos forces, nous allons élaborer des stratégies pour les ralentir et compliquer leur ravitaillement. Nous allons tenir le temps que viennent les renforts de nos alliances ou jusqu'à ce que Nashera en ait marre de perdre du temps et des hommes contre nos murailles.

Calmus revint à la charge. Descendant de l'une des plus anciennes lignées des princes de Mélisaren, le noble trentenaire à la morgue arrogante n'avait jamais connu la guerre. Quand la dernière croisade de l'Hégémonie avait pris fin, à la Bataille des Six Drapeaux, l'homme était encore un enfant. Il avait servi dans les légions de la cité, dont sa famille finançait une bonne partie, mais son rang faisait de lui un officier de commandement sans jamais en avoir eu l'expérience ou la formation. Et de l'avis de Zaherd, ce n'était au final qu'un parvenu belliqueux, un abruti qui ne connaissait de la guerre que la lecture de ses livres romanesques et des batailles que ses piteux duels avinés.

— Et à quoi serviront nos armes, alors ? À nous laisser piéger comme de toshs dans nos propres murs ? Nous avons dépensé des fortunes, sur votre exigence et celle de votre prédécesseur, pour moderniser nos armées et nous équiper des plus formidables armes et machines ! Tout ça pour attendre l'ennemi sans aller à sa rencontre ?

Le légide leva les yeux au plafond du vaste cabinet du conseil militaire qui jouxtait la salle d'armes, orné de fresques rehaussées d'or fin et de fil d'argent et qui brillaient d'autant de luxe qu'elle avait été inutile jusqu'ici et depuis plus d'une génération. Mais il se reprit, non sans un regard noir qu'il préféra poser sur Mériadén, son secrétaire, qui affichait une moue dépitée ; lui aussi devait partager l'avis du Légide que cette réunion était une pénible perte de temps.

— Calmus, l'honneur et la gloire ne servent à rien si on est morts et que nos familles et nos proches meurent avec nous. Toutes les armes que la cité – Zaherd appuya le mot lourdement – a financées en payant Yvain de Samarkin et son génie inventif à prix d'or ont été conçues pour défendre nos murs ! Toutes les défenses élaborées bâties grâce à lui seront inutiles si nous nous battons dans la plaine ! Alors, il n'est pas question d'aller au-devant des troupes d'Onaxaphore, est-ce clair ?

— Mais serons-nous donc lâches à nous cacher comme des pleutres ?! Resterez-vous terrés avec nos armées pendant qu'ils vont massacrer tous nos villages et nos bourgs ?!



Zaherd n'eut même pas le temps de penser ; il fit deux pas larges et, dans un même élan, lança son poing dans un terrible crochet sur la face du prince. Ce dernier vola en renversant sa chaise qui se brisa sous la violence du choc. Il avait à peine touché le sol que le Légide était penché au-dessus de lui, son large poignard sur sa gorge.

— Ose encore parler de lâcheté pour moi, mes hommes et tous les braves qui sont morts et vont mourir pour défendre tes intérêts, salopard et je t'égorge sans hésiter !

Tout le monde était debout, mais plus personne n'osait bouger, de crainte de déchaîner la rage du vétéran. Niklos seul intervint :

— Imperius, je doute qu'il entende.

Zaherd grogna en fixant Calmus, assomé, se dressant dépité, mais plus calme :

— Quelle idée de ne pas savoir encaisser les coups. Je regrette de m'être emporté, mais pas mes paroles ! Alors, comprenez bien que nous défendrons la ville comme je l'entends et nous arrêterons ces armées devant nos murs comme je l'ai promis ! Ce dont j'ai besoin, ce n'est pas d'opinions stupides et de suggestions falotes ! C'est de tout le soutien que vous pourrez fournir à nos efforts, est-ce compris ?

L'ensemble des notables et officiers autour de la table réagit dans un moment de flottement hésitant, certains préférant détourner les yeux, d'autres acquiesçant un peu plus franchement. Même pour les plus fidèles de l'Imperius récemment nommé, tout le monde redoutait, à raison, le caractère emporté et orgueilleux du vieux Légide. Et, pour lui tenir tête, il valait mieux s'assurer d'avoir une légitimité indubitable, un aplomb infaillible et de très solides arguments. Aucun des hommes qui, pour la plupart, s'étaient invités d'autorité à cette réunion imposée par l'Agora au chef militaire, ne pouvait se vanter véritablement d'avoir ces trois qualités.

La diversion que fut l'entrée en fanfare de l'un des hommes de la garde personnelle du Légide fut donc bienvenue, pour servir d'épilogue à la scène tendue. Mériadén en profita, avec l'aide d'une esclave qu'il siffla pour la faire venir ainsi que celle d'un conseiller quelque peu soucieux, pour ramasser le prince Calmus et s'assurer qu'il s'en remettrait.

Le soldat, essoufflé, ne prit pas le temps de saluer, ni même de quitter le pas de la porte du cabinet

— Mon Légide ! Nous l'avons trouvé !

\*\*\*

— Misère, fit Eïm en grimaçant...

Sonia délesta d'autorité Lisa de ses bras, tandis qu'il fixait avec désappointement la dizaine de gardes armés de fusils qui le tenaient en joue. La foule accumulée autour des portes de la Haute-ville pour s'abriter derrière ses murs ou aller chercher aide et soins auprès de ses hospices se bousculait pour tenter de s'éloigner de la menace, se demandant bien qui devait être le plus craint : le colosse, ou les légionnaires de la cité qui pointaient leurs armes vers lui.

Blaurius, le milicien qui accompagnait Eïm et les trois esclaves, jeta un regard vers le géant. Ce dernier ne semblait pas enclin à vouloir régler ça par les armes, ce qui était tant mieux. La garde personnelle du Légide était constituée d'hommes expérimentés tous passés au moins une fois au feu, même si la ville n'avait plus connu de guerre majeure depuis plus de trente ans. Et Blaurius aurait pu rajouter qu'à la différence des miliciens, ces légionnaires, dans leur solide armure de linotorci blindé et renforcé d'acier, étaient tous autrement mieux équipés et dangereux.

— Ils font leur boulot, Eïm.

— J'entends bien, mon ami. Mais j'aime pas être menacé par un mur de fusils sans savoir pourquoi...

Azur, en s'approchant à la rescousse de Lisa qui, même si elle semblait tenir sur ses pieds, n'était pas bien vaillante, jeta un regard sur les légionnaires. Leurs casques d'hoplite cachaient trop leurs traits pour qu'elle puisse lire leur visage et traduire leurs pensées. Mais dans les regards qu'elle parvenait à discerner, il y avait une évidence qu'elle murmura vers Eïm :

— Ils savent qui vous êtes, maitre. Ils ont peur... mais ils ne vont pas reculer.

Lisa se cogna contre la psyké en tentant de tenir debout toute seule. Sonia l'attira contre elle pour la forcer à s'appuyer :

— Arrête de bouger !

— Si... s'ils tirent, bafouilla Lisa d'une voix brisée, nous sommes... devant.

Eïm acquiesça :

— Elle a raison. Les filles, éloignez-vous de moi. Blaurius, toi aussi. S'ils s'excitent, tu vas prendre une balle.

— Tu n'as pas tort, garçon. Mais, si je m'écarte, qu'est-ce qui les retiendra encore de tirer ?

— Tu veux risquer ta vie pour moi alors qu'on ne se connaît pas ? Je suis flatté, mais c'est quand même une idée à la con.

Blaurius lâcha un ricanement :

— Et manquer de gagner une dette auprès de la plus grande des Légendes vivantes de Loss ? Je reste ! Rien que pour pouvoir raconter ça quand je serai vieux, à mes petits-enfants !

— Si tu survis, marmonna Eïm.

Le colosse fronça les sourcils. Deux autres soldats venaient de sortir de la potence réservée à la garde de la cité, accompagnant la carrure large de Zaherd, qu'il reconnut sans mal. Ce qui l'inquiéta immédiatement fut les trois Ordinatorii qui le suivaient, dont le premier, son casque sous le bras, aux atours d'officier qu'il ne connaissait que trop bien. Et si la situation n'était pas joyeuse depuis que la garde s'était mise en tête de l'arrêter, l'arrivée de trois hommes de l'Église accompagnant le chef militaire de la cité présageait que ça n'allait pas s'arranger.

Azur avait reculé dans le même mouvement que Lisa, Sonia restant entre les deux esclaves de Jawaad et le reste de la scène. Il n'y avait guère de tentation d'héroïsme dans son geste, mais une fascination qu'elle avait du mal à contenir. Elle voyait clairement le guerrier de légende observer les légionnaires, détaillant leur posture, leur tenue, la distance entre chacun d'eux, l'angle dans lequel ils

tenaient tous leur fusil. Derrière le masque de la saleté et des plaies qui le couvraient, ses muscles faisaient frémir sa peau en roulant les uns derrière les autres, pareils à l'enchaînement des rouages d'un mécanisme parfaitement huilé. Il mesurait ses chances de vaincre une quinzaine d'hommes prêts à tuer, avec pour toute arme ses haches ardentes et, pour tout rempart, le bouclier que pourraient offrir adversaires et décor. L'éducatrice aurait payé cher pour assister à cela, fût-elle dénuée du moindre bien qui lui appartienne.

Mais Eïm n'en ferait rien. Quinze contre un, avec des hommes entraînés, des vétérans et des Ordinatorii, tous bien armés ; il n'aurait pas parié sur lui-même. Il posa son regard bleu sur Zaherd, et l'attendit, mimant l'aisance même si elle était feinte.

Le Légide se plaça entre ses gardes et le géant, laissant en retrait son escorte qu'accompagnait Niklos, le capitaine de l'Ordinatori.

— Nous voici de nouveaux face-à-face. Je devrais presque me tenir rigueur de ne t'avoir pas reconnu plus tôt, Eïm le Voyageur.

— Ça aurait changé quoi ? J'avais pas de raison de me faire connaître et puis ce n'est pas contre moi que tu t'es battu.

Zaherd tira un sourire, avant de proposer au géant sa propre flasque de vin, après y avoir bu, en prenant le temps de chacun de ses gestes :

— Un homme occupant une place telle que la mienne ne devrait pas se pardonner aisément certaines choses. Comme avoir croisé de près sans la reconnaître une légende vivante, admirée depuis avant même ma naissance par la moitié du monde, crainte par l'autre moitié, et dont la tête est mise à prix dans tous les temples de l'Église. Après tout, n'es-tu pas le plus grand guerrier de Loss ?

Eïm tourna la tête vers Glaurius lui faisant signe de reculer, avant de jeter un regard sur le trio des esclaves qu'il avait protégé jusqu'ici. Sonia avait fini par s'écarter au même niveau qu'Azur et Lisa ; si les choses tournaient mal, elles étaient assez près de la foule massée autour d'eux pour pouvoir s'y abriter. Il revint sur le Légide et prit une gorgée de vin à son tour, en signe de bonne volonté, avant de reprendre :

— Tu sais donc assez de choses sur moi pour savoir, aussi, que je tuerai sept de tes hommes avant que tu aies une chance de m’arrêter ?

Zaherd hocha la tête en retour, sans sembler prendre cas de la tension qui agitait ses gardes :

— Certes, mais tu serais mort vainement, ne crois-tu pas ?

Eïm lâcha un sourire inquiétant :

— Je n’ai pas dit que j’en tuerai sept avant de mourir. Mais qu’une fois tués les sept premiers, tu aurais une chance de m’arrêter. Alors, es-tu là pour cela ? Avoir une chance de te saisir d’Eïm l’Hérétique, quand bien même cela coutera la vie à de bons soldats, Légide ?

Il y avait des bruissements dans la foule. Les spectateurs commençaient à comprendre qui faisait face au commandant des forces de Mélisaren et pourquoi était-il venu en personne, entouré d’une garde conséquente. Le murmure se répandait de bouche en bouche et il était certain qu’avant la fin du jour, la moitié de la ville serait au courant. Azur pouvait ressentir presque à pouvoir la toucher, la fascination mêlée de peur qui envahissait le cœur de la foule. Une fascination qu’elle partageait, même si elle avait eu amplement le temps de découvrir, derrière la légende, la simplicité et la richesse de cœur d’un homme qui n’avait que peu à voir avec les plus terrifiants récits qui le décrivaient. Ce qui l’intrigua pourtant le plus, c’était le soulagement qu’elle pouvait lire au visage de Zaherd. Il avait voulu que cette rencontre soit publique et avait bel et bien espéré qu’elle se fit avec autant de témoins que possible qui puissent savoir qui était le colosse. Elle n’était pas sûre de comprendre l’intérêt de la manœuvre, mais, de toute évidence, Zaherd ne voulait pas l’homme pour sa tête, mais pour sa renommée.

Face à Eïm, le Légide était plus petit d’une tête et semblait presque frêle, malgré sa propre carrure plutôt conséquente. Il reprit, tendant la main pour récupérer sa flasque :

— On dit de toi, parmi tout ce qu’on raconte, qu’où que tu ailles, la guerre te suit ; jamais loin derrière, comme un chasseur traque sa proie. Te voici dans notre cité et la guerre est arrivé depuis ce matin. On m’a rapporté que tu étais sur le port et que tu aurais sauvé des vies. Tu en aurais pris, aussi, toujours d’après ce que l’on m’a dit. Je ne crois pas aux histoires de grand-mère. La guerre nous attendait que tu sois là ou pas. Mais le destin veut que tu sois là et elle aussi. Tu n’en es pas responsable,

mais, désormais, tu y es mêlé. Alors, je te propose un marché. Une offre que je ne ferais qu'une seule fois, Eïm le Voyageur.

— Hm... je t'écoute ? Au fait, il est bon, ton vin.

— Merci. Voilà mon offre. Joins-toi à la défense de ma cité. Prête allégeance à Mélisaren et jure sur les Hauts-Seigneurs du Concile de la servir corps et âme pour le temps de la guerre, jure d'obéir à son Agora et son Impérius. Aide-nous à gagner la guerre et tu pourras quitter nos murs aussi librement que tu y es entré, avec tes affaires, tes biens et même le butin que tu auras su prendre à nos ennemis.

— Et l'Impérius, c'est toi, je ne me trompe pas ?

Zaherd tira un sourire :

— Tu te doutes bien que ce ne pouvait pas être quelqu'un d'autre. Il fallait le plus expérimenté des stratèges de la ville pour général de ses armées. Les Hauts-Seigneurs puissent me donner la sagesse et le courage d'assurer ma tâche !

Eïm secoua la tête deux-trois fois avant de reprendre :

— Bon, j'ai bien compris l'offre. Et si je refuse, il se passe quoi ?

— As-tu vraiment besoin que je le précise ? Mais en plus de ce à quoi tu sais t'attendre, sache que je ferai tuer, torturer ou encore asservir toute personne qui se sera rendue complice de tes agissements. Si je ne puis t'avoir, je tuerai tous ceux qui te sont chers. Cependant, je suis sûr de ne pas avoir besoin de ces menaces. Pourquoi refuserais-tu, après tout ? Tu es, toi aussi, plongé dans cette guerre, que tu l'aies voulu ou non. Ce que je te propose est ton aide, en échange d'un marché équitable.

Eïm tiqua et fixa le légide un bref moment avant de regarder par-dessus son épaule, vers les Ordinatoriï, pour reprendre, avec à nouveau un franc sourire :

— Et eux, ils en disent quoi ?

Les concernés ne répondirent pas ; tout juste Niklos hocha la tête vers Zaherd, lui laissant mener la discussion.

— Que s'ils t'entendent prêter serment sur les Hauts-Seigneurs, comme je te le propose, ils ne tiendront pas compte des ordres de l'Église. Après tout, c'est Anqimenès qui en a après toi, pas Mélisaren et ses prêtres.

— Ce serait aussi simple que cela ?

— Un véritable Apostat ne saurait jurer sur les Êtres du Concile et tu n'as, que je sache, jamais été confronté à des magistrats pour juger de ton hérésie prétendue.

Eim se tourna sur Zaherd en le fixant dans les yeux. Il souriait toujours, mais son regard noir était devenu plus grave :

— J'ai tué des Ordinatorii ; des prêtres. Beaucoup et sans aucun regret.

Zaherd répondit d'un rictus :

— Alors je devrais être moi-même hérétique, comme tous les hommes qui ont combattu à la Bataille des Six Drapeaux.

— C'est loin d'être si simple...

Cette fois, Niklos intervint, en levant la voix :

— Cela l'est, Eim, Tueur de Draekya ! L'Église de Mélisaren vous conjure d'accepter ce marché et y met la condition de son pardon officiel ! Mettez-vous au service de la cité et nous effacerons, par des édits proclamés dans toutes nos cités alliées, une accusation qui ne fut jamais confirmée par aucun procès.

— As-tu le pouvoir des prétentions que tu annonces, homme d'Église ?

— Son Eminence Jallaius Aruken, Primarque et Cardinal de Mélisaren, le peut et je parle à sa demande et en son nom.

Zaherd tendit sa main vers le colosse :

— Alors, as-tu encore des raisons d'hésiter ou avons-nous un marché ?

Eïm fronça les sourcils, avant de jeter encore un regard vers le trio des esclaves et Blaurius, qui se tenait non loin et était en train de marmonner des trucs à voix basse avec un autre collègue milicien qui n'en menait pas large. Tout autour, il y avait cette foule de curieux se demandant ce qui se passait. Bientôt, il ne resterait plus que les sourds-muets à ne pas raconter qu'Eïm le Voyageur, l'Hérétique, le Tueur de Draekya, l'homme qu'on ne peut tuer, était dans les murs de la cité-État de Mélisaren et y avait déjà accompli des exploits qui enfleraient jusqu'à devenir des contes improbables. Le guerrier n'en était pas à sa première fois et il savait que, tôt ou tard, il finissait toujours par être reconnu, avec pour conséquence un accroissement de ses ennuis, et pour lui, et pour les gens qu'il côtoyait. Il avait fini par s'y faire. Mais au-delà de cet attroupement de curieux qui le craignaient autant qu'il les fascinait, il y avait une autre foule qui avait bien d'autres préoccupations, elle ; des gens apeurés, cherchant aide et réconfort, trainant leurs maigres affaires sauvées des flammes, portant leurs blessés, leurs enfants, leurs vieillards. Le port brûlait toujours et l'incendie ne serait sans doute pas éteint avant des heures et ce n'était que le début. Cette ville était en guerre et tous ces gens qui en paieraient le prix n'avaient rien demandé, eux. Pas plus que ces trois filles, de simples esclaves, mais qui avaient fait preuve de courage là où bien des hommes libres auraient pris leurs jambes à leur cou. Il avait une dette envers elles, toutes esclaves qu'elles étaient, envers Blaurius, envers les autres miliciens avec qui il s'était lié... Et puis, de toute manière, même s'il parvenait à fuir ce traquenard, il se doutait fort bien que la menace de Zaherd n'était pas une parole en l'air.

— Misère...

Il tendit à son tour la main pour saisir celle du Légide.

— C'est d'accord. Tu as ta Légende, et moi, quand tout cela sera fini, j'ai ma liberté et un pardon officiel sur lequel je ne vais pas cracher. Mais ma première condition sera que tu laisses les esclaves qui m'accompagnent rejoindre la Haute-ville. Elles ont besoin de soin et doivent rejoindre l'Hospice de Duncan.

Zaherd afficha un large sourire en serrant la main du colosse :

— Accepté ! Elles seront escortées jusqu'à chez lui. Quant à toi, tu auras besoin de repos et d'un bain, avant de prêter serment. Il se peut bien que ce soit la dernière fois que tu en aies le luxe avant ce qui nous attend tous.



\*\*\*

Abba arrêta son geste avant d'ouvrir la cage exigüe. Il tourna la tête vers la comptable, qui n'était pas du tout à l'aise. Il aurait eu du mal à lui jeter la pierre à ce propos ; ce n'était pas la place d'une femme que de se retrouver dans les enclos d'un Jardin des Esclaves et c'était lui qui l'y forçait pourtant à s'y tenir.

— Alterma ?

La comptable hocha la tête :

— Je traduirais. Il faut espérer qu'elle comprendra.

Il n'y avait pas beaucoup de monde à savoir qu'Alterma parlait une des langues de la Terre. Elle avait grandi avec une esclave plus âgée qu'elle, qui jouait le rôle de nounou pour sa famille. À force de complicité et de temps, elle avait appris l'anglais, aussi bien que nombre de choses sur la culture et le monde de cette fille qui était née dans un pays nommé le Canada. La comptable savait que le nombre des langues terriennes dépassait largement ce qu'elle pouvait imaginer et qu'il n'était jamais assuré que l'anglais soit compris d'un interlocuteur venu de ce monde. Mais c'était largement mieux que rien.

Abba acheva son geste, pour laisser la porte de la cage grande ouverte. La rouquine se tassa contre la paroi de bois ; elle avait à peine la place de s'y tenir accroupie et les assistants de Kadim avaient pourtant veillé à attacher une chaîne à son collier en guise de sécurité supplémentaire. Ils en avaient peur et, devant ce regard vert-de-gris nimbé de rage pure, Abba songea que, si on l'avait vue se battre une fois, craindre cette gamine efflanquée était plutôt le signe d'une lucidité raisonnable. L'esclavagiste détacha la chaîne de son anneau et la lâcha pour qu'elle pende librement. Il assumait le risque relatif : il pouvait briser cette fille en deux sans effort et, même si elle lui échappait, les hommes et les chiens du domaine de Kadim ne lui laisseraient aucune échappatoire. Garder la chaîne à portée de main, même s'il allait la laisser trainer au sol, était davantage une sécurité si jamais la barbare s'attaquait à Alterma. Fugacement, Abba se demanda si cette dernière ne serait d'ailleurs pas en mesure,

avec sa maîtrise martiale acquise auprès de Jawaad, de neutraliser l'esclave. Mais il ne tenait pas à faire l'expérience.

Abba se redressa, fixant toujours la fille, pour lui laisser un peu de champ libre. Sans se retourner, il demanda à Alterma de faire de même. La terrienne mit quelques secondes à se décider à sortir, le corps endolori, soufflant rapidement d'anxiété, tel un fauve épuisé prêt à tout pour survivre encore. Méfiante, elle détaillait le géant face à elle ; si elle avait amplement eu le temps de constater la différence de taille frappante entre les terriens et les lossyans, elle n'avait encore jamais croisé d'homme qui soit si grand et puissant à la fois. Comparé à elle, Abba, déjà considéré comme un géant pour ses contemporains, était un colosse hors-norme, surhumain aussi bien de stature que de masse ; il pouvait sans aucun doute l'écraser d'un bras. L'esclavagiste l'observait de son regard noir, tandis qu'elle longea les barreaux, gardant, même sortie de sa cage, le plus d'écart possible entre lui et elle. Elle le fixait prête à bondir et, si elle avait peur et il n'en doutait pas, elle restait farouchement combative.

Abba s'accroupit à nouveau, fixant l'esclave et tendit à nouveau le bras, main ouverte :

— Approche !

Alterma traduisit. C'était le moment de vérité :

— Come on here.

La terrienne leva un sourcil et fixa de suite la femme qui se tenait prudemment en arrière. Un bon point, songea Alterma : elle reconnaissait les mots. Elle poursuivit, se rapprochant un peu, mais sans dépasser l'épaule d'Abba, qui gardait le regard rivé sur la fille, le bras en avant :

— Je parle anglais. C'est le nom de ce langage. Je ne connais pas les autres.

La comptable s'arrêta, le temps de chercher ses mots. Elle était rouillée ; depuis la mort de sa nounou, elle n'avait que très rarement eu besoin de ce talent et s'imagina qu'elle devait avoir un accent atroce. Était-ce seulement compréhensible ?

— Si tu comprends, approche. C'est ce que l'homme demande. Viens...

— Non !

Abba fronça les sourcils, tandis que la fille semblait clairement montrer les dents après avoir crié. Il ne détourna pas la tête, mais héla Alterma :

— Elle te comprend ?

— Maintenant, je puis affirmer que oui, en tout cas assez pour refuser d’approcher quand je lui ai dit que c’est ce que tu demandais, Abba.

Le géant hocha la tête :

— Alors, il va falloir lui expliquer. Quoi qu’il se passera, tu ne dois pas intervenir, même en parlant ! Seulement traduire ce que je dirais.

Alterma ne fut guère rassurée :

— Heu... tu pourrais me prévenir à quoi je dois m’attendre ?

— Tout dépend d’elle. Mais prépare-toi à de la violence.

Abba répéta son ordre, immédiatement traduit par Alterma :

— Approche.

— Non !

Abba s’attendait au refus et tendit le bras avec la vitesse d’un serpent frappant sa proie, pour saisir la fille sous l’épaule. Il regretta son geste, malgré sa nécessité : ses plaies étaient encore vives et le mouvement lui arracha une grimace de douleur qui ne fit qu’accentuer l’aspect bestial de son faciès intimidant. Réagissant à la vitesse de l’éclair, la barbare se tordit immédiatement, saisissant à son tour le bras du colosse pour tenter une clef afin de lui faire lâcher prise. Abba fut surpris : elle faillit réussir et lui arracha dans le mouvement un cri de douleur, quand il tira violemment la fille vers lui pour empêcher son geste.

L’esclavagiste parvint de son second bras à plaquer la fille contre lui, mais fut forcé d’attraper ses deux poignets et il batailla pour parvenir à les réunir. L’esclave n’avait guère de force, mais elle la compensait par de véritables talents martiaux émérites et une combativité redoutable. Devant le corps à corps violent mettant face à face un désespoir farouche et une détermination experte, Alterma

hoqueta et recula d'instinct. Abba parvint enfin à avoir le dessus, et gronda, le thorax endolori par ses blessures malmenées par l'effort :

— Ce n'est pas une demande, mais un ordre ! Tu obéis !

Alterma traduisit, et la fille se mit à hurler en tentant de mordre et en se débattant, répondant par un flot frénétique de paroles colériques. Elle aurait pu être enragée qu'elle n'en aurait pas moins parue démente, tant elle pouvait exprimer de violence et de révolte.

Abba fronça encore les sourcils, se demandant bien ce qu'elle pouvait dire à un tel rythme.

— Alterma ?!

La comptable fit une moue perplexe et désolée :

— Je ne sais pas, Abba, je ne connais qu'une seule de leurs langues et ils en ont beaucoup, au moins autant que nous en avons dans le monde connu !

— Ça s'appelle comment, la langue que tu comprends ?

— L'anglais.

— Et comment on dit « calme » ?

— Quiet.

Distrait par l'échange, Abba ne vit pas venir le coup de talon qui vint s'écraser à son entrejambe. Il put remercier sa posture qui lui évita le pire et le plus humiliant, mais il sentit passer salement le coup. La barbare en profita pour tenter de se libérer de son étreinte et se commença à se contorsionner frénétiquement pour forcer le colosse à lâcher prise, ce qui manqua réussir alors qu'il essayait de reprendre son souffle. Abba souffla par le nez tel un fauve en furie et d'instinct, Alterma détourna la tête. Elle connaissait assez l'esclavagiste pour reconnaître immédiatement ses accès de colère. Et elle ne fut pas étonnée en entendant le bruit mat du poing du géant frappant sans ménagement sous le plexus de l'esclave. Elle déglutit et se retourna, ravalant son angoisse qu'il ait pu la tuer d'un coup.

Mais elle resta hébétée par la scène, qu'elle se rappellerait fort longtemps et qui l'attendrait immédiatement. La terrienne était dans les bras d'Abba. Elle haletait, le souffle coupé par le rude coup

du colosse et il avait noué ses bras autour d'elle pour la retenir contre lui, la serrant sans l'étouffer, avec dans ses gestes des égards et une attention qu'Alterma ne connaissait pas à l'esclavagiste. Il murmurait, non pas en Athémaïs, mais dans sa langue maternelle, le mengetsu. La comptable n'en connaissait que des bribes, mais assez pour deviner qu'il tentait de la rassurer et la reconforter, comme on le ferait pour un enfant paniqué ou un animal blessé.

Et il y réussit. La fille n'eut plus la force de dresser encore le bouclier de sa rébellion farouche. Ses éclats de rage et de douleur se noyèrent en larmes d'épuisement et de détresse ; Abba y répondit de la même tendresse, sans jamais la lâcher cependant, finissant par poser son front contre la tête aux cheveux roux et sales de la barbare, vaincue. Après quelques instants, il fouilla dans son escarcelle et en extirpa une confiserie de pâte d'amande et de fruits confits, qu'il mit sous le nez de la jeune femme.

Alterma osa enfin dire quelque chose, regardant la scène, en se surprenant d'espérer le moment où la fille oserait prendre la confiserie. Elle ne s'en rendit pas compte, mais parla à voix basse, en se rapprochant :

— Je ne vous savais pas si tendre et patient. Je veux dire, sauf avec Joran...

Abba répondit sans tourner la tête, à voix basse lui aussi :

— Ce n'est pas l'heure d'être une brute. Ça ne l'aidera pas et je ne vais pas bousiller une terrienne rousse aux yeux verts, nous avons déjà de la chance d'en avoir trouvé une.

— Elle semble si... fragile, ainsi. Blessée et démunie.

— Elle est brisée. Ce n'est pas un mal, ce sera plus facile...

L'esclave se décida à porter son attention sur la friandise qu'Abba agitait sous le nez et tenta de l'attraper d'un geste vif, avec une grimace affamée. Abba l'empêcha de s'en saisir, avant de le lui tendre en la forçant à venir la prendre doucement, sans jamais lâcher son étreinte. Il ne la fit pas attendre pourtant ; elle tremblait et, le visage en larme, il devinait derrière sa lassitude qu'elle pourrait se remettre à lutter de toute sa rage. Il lui laissa le temps de manger, observé par Alterma qui ne disait mot, la gardant toujours contre lui. Et quand elle eut fini, il héla la comptable :

— Traduit s'il te plait. Prends le temps...

— Je suis prête, Abba.

L'esclavagiste inspira, avant d'attraper le visage de la fille et la fixer droit dans les yeux :

— Tu n'es plus sur Terre ; tu es sur Loss et je suis ton maître. Tu peux accepter cela, ou le refuser. Mais ici, tu es une barbare sans vertus, une femme rousse ; tu es une esclave, c'est ainsi. Jamais personne ne te laissera en liberté. Tu peux l'accepter ou le refuser, mais ça te tuera. Tu peux résister et lutter sauvagement, mais dans tous les cas, tu perdras et soit tu finiras brisée, soumise et docile, soit tu en mourras. Ou tu peux comprendre ce que je dis, accepter ton sort et tu auras une vie douce, tu seras vêtue, tu auras à manger, tu auras de quoi te laver, tu pourras dormir. Il y aura un prix à payer et je ne te ménagerais pas. Je dresse les esclaves et tu en es une, je ferais de toi une esclave parfaite et de valeur, ce qui te vaudra la vie douce que tu mériteras si tu te soumetts à moi. Mais maintenant, à toi de le comprendre. Tu ne retrouveras jamais ta vie passée, mais je peux t'offrir la meilleure que ton sort peut te permettre d'avoir.

La traduction fut laborieuse et prit du temps. Au fur à mesure qu'Abba parlait, et qu'Alterma traduisait, la jeune femme semblait s'effondrer au fil des mots. Si la comptable parlait avec une voix douce, le ton d'Abba ne souffrait aucune discussion, lui. Et son regard noir et brillant, aux prunelles enfoncées dans ses orbites profondes, avait coutume de briser la plus solide des volontés belliqueuses. Le colosse se doutait que la fille fondrait en larmes et il n'attendit pas, pour rajouter :

— Je veux que tu me dises : j'ai compris, maître.

## 6- Cénis

---

Arhimad ne put se retenir de déglutir péniblement en se retrouvant face à face avec son sinistre interlocuteur. Il se demanda si cela était dû à l'odeur de cendre qui flottait autour de l'individu ou à son masque d'argent reproduisant un crâne grimaçant et qui cachait d'affreuses cicatrices noircies qu'il pouvait deviner commencer sur le côté du cou pour remonter sur la mâchoire. Ou était-ce encore l'arme peu commune, un aiguillon électrique, que l'individu encapé aux formes cachées sous des épaisseurs d'étoffes noires arborait au côté, au milieu d'un entrelacs de ceinturons ? Pourtant, l'étrange personnage ne semblait pas particulièrement plus costaud qu'imposant, avec sa taille tout à fait modeste et ses épaules rendues larges seulement par les renforts de son gambison brodé, d'inspiration clairement Hemlaris.

Maladroitement, le négociant en vins et liquoreux de luxe arpena du regard la vaste salle de son salon de fumerie habituel, à la recherche d'une échappatoire qui lui éviterait d'avoir à côtoyer le sinistre personnage qui lui barrait le passage. Ce dernier était flanqué d'un long échelas qui s'assurait que la fuite en louvoyant entre les tables serait vain. Il avait un visage bien fait, au regard malicieux, mais au bouc et aux cheveux mal entretenus. Sa tenue, qui eut pu être élégante si elle avait été moins usée et s'il n'était pas aussi débraillé, lui donnait l'air d'un spadassin qui aurait voulu passer pour un nobliau de campagne. Arhimad avait beau vivre bien au-dessus des milieux où l'on pouvait rencontrer ce genre de quidam, il n'était pas dupe ; il ne pouvait s'agir que de quelques malandrins de la Cour des Ombres, qui avaient forcément du payer rubis sur l'ongle le droit de venir perturber la sérénité d'un si prestigieux établissement.

L'homme masqué brisa son mutisme, au grand soulagement d'Arhimad. Pas pour longtemps.

— J'ai appris que vous aviez acheté une esclave. Une jeune femme étéoclienne, vendue par la Maison de Priscius. Je viens vous la racheter.

Le marchand ne cacha pas sa moue surprise :

— S'il ne s'agit que de cela, pourquoi m'aborder dans un moment de détente précieux, alors qu'il vous suffirait de prendre rendez-vous avec mon secrétaire ?

— Ho, n'en soyez pas surpris, répondit l'individu masqué, avec une voix étouffée et rauque, à l'accent étrange et l'athémaïs un peu maladroit. Il est connu que vous avez coutume d'oublier les rendez-vous qui vous déplaisent.

La confortable salle principale du salon de fumerie était agitée d'une animation feutrée, entre clientèle huppée et serviteurs raffinés, dans une ambiance musicale de cordes cristallines et aériennes. Les lieux étaient tenus et gérés par les membres de l'une des Confréries des Courtisans les plus en vue d'Armanth ; aussi bien femmes en quête d'indépendance et d'une nouvelle vie loin du poids familial, qu'homosexuels et transgenre ou encore anciens Esclaves des Plaisirs affranchis, y trouvaient un refuge et un métier honorable, même si les Courtisans traînaient souvent une réputation sulfureuse et pas toujours glorieuse. Comme dans tous les établissements de ces confréries, il n'y avait ici aucun service de compagnie et de plaisirs fourni par des esclaves, mais uniquement dispensé, à fort prix, par les talents des courtisans formés à tous les arts nécessaires.

Ce qui était moins connu, ou seulement par la rumeur, concernait les relations très proches que la Cour des Ombres et la Confrérie des Courtisans entretenaient. Arhimad, comme tout le monde, avait entendu dire que les voleurs de la Cour avaient ainsi leurs entrées privilégiées même dans les plus luxueux établissements. Il n'avait plus qu'à espérer que les affirmations concernant la neutralité de ces lieux où n'étaient tolérés aucun débordement, une règle tacite respectée par tous, soit une réalité, devant ces deux individus louches. Car, comme tous les clients, il avait laissé son escorte personnelle en dehors des murs afin de pouvoir y être permis à séjourner. Il pouvait toujours appeler à l'aide et ne doutait pas que le service de sécurité de l'établissement arriverait en trombe. Du moins s'il n'avait pas reçu la consigne de regarder ailleurs.

— Bon, je dois avouer que j'aurais en effet été enclin à oublier un tel rendez-vous. Voyez-vous, je ne souhaite pas particulièrement revendre d'esclave en ce moment et surtout pas l'Esclave des Plaisirs que j'ai acquis auprès de Priscius ; alors je n'ai guère envie d'en discuter.

— Mais je ne viens pas discuter de cet achat, Arhimad le marchand. Je viens acheter cette esclave, car vous allez me la vendre.

— Et qu'est-ce qui pourrait bien me convaincre de faire quelque chose dont je ne veux pas discuter... monsieur ?



— Thin. Et parce que, pour vous convaincre, je sais exactement ce que vous voulez et le prix que vous êtes prêt à y mettre.

\*\*\*

Jawaad s'extirpa du baquet d'eau fraîche posé sur le pont nu comme un ver, sans se soucier un seul instant de pudeur. Ça ne froissa guère les habitués de son équipage, même si cela surprit les nouveaux matelots qui avaient été recrutés pour remplacer les pertes survenues quelques semaines plus tôt. Jawaad se moquait comme d'une guigne d'être aperçu dans le plus simple appareil, imité en cela par une bonne partie de ses hommes, trop content de ces occasions peu communes ; un navire dont le capitaine était prêt à la dépense pour assurer que son équipe ait tout loisir de se laver régulièrement n'était vraiment pas fréquent.

Mais cette fois, il y avait aussi des spectatrices sur le pont, tandis que tout le monde profitait des baquets et des seaux d'eau claire apportés pour les aider à se débarrasser de la suie et du sang dont tous étaient maculés. Ça n'eut cependant pas l'air de bouleverser le maitre-marchand, exposant aussi bien sa stature féline aux muscles noueux que sa virilité qu'il ne voyait aucune raison de dissimuler, tandis qu'il s'épongeait vigoureusement. Bien entendu, exclamations surprises, suivies de rires et de sifflets coururent sur le pont.

Erzebeth, qui se lavait de manière fort plus pudique, en compagnie d'une partie de son propre équipage qui profitait avec plaisir de l'offre du maitre-marchand de venir faire leurs ablutions, s'étonna :

— Jawaad ?!

Ce dernier tourna la tête, levant un sourcil interrogatif.

— N'en déplaies, si tu l'as oublié, mais tu es nu, devant des femmes.

— Ce n'est pas rare, répondit-il en esquissant un sourire. Puis il se tourna le regard vers les plus proches combattantes de la capitaine-corsaire : ça ne semble pas les gêner.

— Ha parce qu’il t’arrive souvent de t’afficher à poil devant des dames ?

Jawaad lâcha plus large sourire :

— Elles sont Femmes d’Épée, égales aux hommes et traités comme tels, dans la même fraternité. Elles pourraient être nues et toi aussi qu’aucun de mes hommes n’aurait rien à y redire ou y voir autre chose que cette égalité.

— Moi, j’y verrai à redire !

La remarque fut saluée par des rires. Les plus forts et joyeux furent ceux des compagnes d’armes d’Erzebeth, jouant à taquiner les marins présents qui le leur rendait bien ; il était exceptionnel de voir une telle égalité de traitement pratiquement admise par tout le monde entre des hommes et des femmes ; une chose qui, même pour un équipage armanthien, n’allait pas du tout de soi. Mais Jawaad avait montré l’exemple en traitant ces combattantes comme des égales et les quelques traditionalistes de bord qui ne pouvaient l’accepter avaient compris qu’ils ne seraient pas les bienvenus sur le pont le temps de ce bain commun.

Juhmann, un des membres de l’équipage de la Callianis recruté sur le port de Mélisaren, se fraya un chemin vers le maître-marchand, en louvoyant entre les marins en pleine ablution. Trapu, épais, chauve et barbu, ses talents de charpentier et sa gouaille amicale compensaient son allure peu impressionnante et son faciès rebutant. Jawaad l’avait envoyé dès son arrivée au navire, prendre des nouvelles de ses esclaves, après le récit sommaire que Damas lui avait fait des événements de la bataille.

— Capitaine !

— Tu peux m’appeler Jawaad.

Erzebeth lâcha en riant, tandis qu’elle s’activait à remettre de l’ordre dans les boucles de sa chevelure brune :

— Il n’aime pas les titres !

Jawaad répondit d’un sourire, tandis que lui-même commençait à se rhabiller :

— Mon nom se suffit à lui-même. Dis-moi comment vont les filles, as-tu eu des nouvelles, Juhmann ?

Le charpentier opina :

— Elles vont bien et sont entrées dans la Haute ville, accompagnées de gardes. L'homme qui était avec eux, qu'on prétend être Eïm le Voyageur, a cependant été arrêté. Et il se raconte pas mal des choses sur les exploits de ton esclave rousse...

— Comme quoi ?

— Elle aurait sauvé beaucoup de gens d'un incendie en déchainant le Chant de Loss ; ça a causé des remous qui ont été arrêtés par celui qu'on prétend être Eïm, mais la rumeur enfle qu'il y a un démon Chanteur de Loss légendaire dans la ville.

— C'est le cas. Et ce n'est pas la seule légende ; l'homme dont tu parles est bien Eïm. Elle aurait donc encore une fois employé son don pour sauver des vies ?

— C'est ce qui se dit. Je n'ai pas pu en savoir plus, la Haute ville est bouclée, entre l'afflux des habitants du port et les manœuvres militaires qui se préparent. Tout le monde s'attend à un siège.

Remontant du pont inférieur où il avait été chercher quelques serviettes supplémentaires pour les invitées du bord, Damas intervint, jetant son colis vers un mousse pour qu'il le distribue :

— Et il faut nous y préparer nous aussi ! Jawaad, quelle est ta décision ?

Le maître-marchand esquissa un sourire, avant de poser son regard sur son second. Erzebeth fronça les sourcils, interpellé par la complicité qui soudain lui apparaissait évidente entre les deux hommes. Elle songea d'ailleurs que Damas, au contraire de tout l'équipage, n'avait pas participé aux ablutions communes, alors même qu'il ne semblait guère soucieux de pudeur. Elle se demanda ce qu'il tenait ainsi donc à cacher.

— Je ne la prendrai pas seul, finit par répondre Jawaad. Puis il leva la voix, se tournant sur la capitaine-corsaire : ce choix appartient à mon équipage. C'est lui qui risque sa vie, donc chacun d'entre eux a une décision à prendre...

— Tu vas les faire... voter, Jawaad ?

Le maitre-marchand opina vers Erzebeth, avant de reprendre :

— Cette guerre concerne certains de vous et pas d'autres ! La Callianis n'est rien sans son équipage ; ainsi donc, choisissez ! Ceux d'entre vous qui veulent défendre cette ville, levez la main ! Et ceux qui ne veulent pas se battre pour elle ou pour mon vaisseau, vous pourrez demander votre solde à Damas et quitter le bord ce soir ! Nul n'aura à vous en juger !

La capitaine-corsaire éclata de rire, suivie par les filles de son équipage, après le premier moment de surprise. La tradition de voter les grandes décisions de bord était peu commune, presque impensable dans la marine marchande. Il n'y avait guère que dans la piraterie et sur les navires corsaires que cela se pratiquait.

Les bras commencèrent à se lever, timidement, puis avec d'autant plus d'enthousiasme que les Femmes d'Épée présentes sur le pont applaudissaient et poussaient des cris d'encouragement. Finalement, il n'y eut que bien peu de marins pour garder la main baissée. Jawaad n'avait toujours pas bougé, devant Damas qui avait levé le bras parmi les derniers. Erzebeth le fixa :

— Tu ne veux pas te battre, n'est-ce pas ?

Le maitre-marchand lâcha un sourire vers la capitaine, avant de lever le bras à son tour en toisant son équipage, cette fois avec un sourire plus visible, clairement satisfait :

— Elle a raison, reprit-il plus fort pour que sa voix couvre tout le pont. Je ne veux pas me battre ! Ce conflit n'est pas le mien, cette ville pas la mienne ! Mais mon équipage, mon navire, si ! Vous avez choisi de vous battre ?! Alors votre capitaine sera à vos côtés !

Le mécanicien de bord, Ilagio, un vétéran qui servait dans la marine du maitre-marchand depuis la sortie de son enfance, intervint de sa voix rocailleuse :

— Moi non plus, j'veux pas m'battre ! Mais ce foutu rafiot ira nulle part sans moi, alors je suis des vôtres !

— Et toi, Damas ?

Le Jemmaï fit une moue qui évoquait un sourire ironique :

— J'avais la certitude qu'on n'aurait guère le choix. Et je n'aurais pas attendu planqué derrière les murs de cette ville sans rien faire.

Jawaad hocha encore la tête, avant de lancer sur un ton qui ne se discutait pas :

— Maintenant que la décision est entendue, préparez le navire et armez l'équipage ! Damas, je te confie la tâche, je vais aller retrouver mes esclaves et ramener la tienne.

— Si Sonia est avec tes filles chez Duncan, je préfère autant qu'elle y reste. D'ici ce soir, on aura autre chose à faire qu'avoir des esclaves dans nos pattes.

Le pont fut rapidement agité par une activité frénétique tandis que les marins se lançaient à leur tâche et que l'équipage d'Erzebeth quittait le bord pour rejoindre le Défiant qui, lui aussi, avait besoin d'une solide préparation. Avant de rejoindre ses filles, Erzebeth arrêta Jawaad sur le ponton, tandis qu'il prenait la route vers les quartiers perchés de la Haute-Ville. Cela lui demanderait un détour pour éviter les zones des quais et du port incendié, qui brûlaient encore sporadiquement, alors que le soir s'annonçait à l'horizon.

— Tu es retors, lâcha-t-elle, faussement détachée.

Jawaad garda les yeux rivés sur les quais, eux aussi fort agités. La tension y était palpable à chaque regard, pour chaque homme occupé à quelque préparatif parfois obscur, mais qui avaient tous, peu ou prou, rapport avec la prochaine bataille qui hantait les esprits, au-dessus de toute autre considération.

— Tu as compris pourquoi j'ai choisi ce moment...

— Tu me prendrais pour une fille naïve et idiote, Jawaad ?

Le maître-marchand se tourna et fixa la capitaine, d'une demi-tête plus petite que lui. Très proches d'elle à dessein, il n'esquissa pourtant pas le moindre mouvement tendre vers elle. Seul son regard la caressait en détaillant son visage. Il souriait, d'une manière assez rare : il y avait de la tendresse profonde dans ce sourire.

— Ce n'était pas une question. Je ne m'entoure pas de femmes naïves et idiotes. Tu ne fais pas exception et c'est ton esprit, autant que ton honneur, qui m'ont séduit... et oui, je l'ai fait exprès. Il fallait que je motive mon équipage à accepter de se battre ; quoi de mieux que de défier leur fierté devant les Femmes d'Épée de ton bord ?

— Et tu les crois prêts ? Ce ne sont pas des combattants, à l'exception de Damas, bien sûr...

Erzebeth glissa doucement sa main contre l'avant-bras de Jawaad dans une caresse furtive. Elle retenait son geste, voulant rester discrète sur ses élans affectifs en public.

— Ils ont vécu le feu, ils savent ce qui les attend.

Jawaad attrapa la main de la capitaine dans un geste autoritaire, suivi d'une caresse appuyée du pouce, et la garda fermement. Celle-ci rougit légèrement, fronçant les sourcils avant de sourire et de reprendre :

— Tu ne semblais guère homme à changer d'avis... et tu ne voulais pas te mêler de cette guerre.

— Je n'ai pas changé d'avis. Les circonstances présentes me contraignent à assumer ce nouveau choix.

— Serai-je une de ces circonstances ?

Jawaad ne répondit pas. Il eut juste un sourire...

\*\*\*

Janus pestait à voix basse, accroupi face à la complexe serrure du coffre dissimulé. Pénétrer de nuit dans le bureau de l'administrateur d'Arhimad Harizen n'avait guère été un souci, ce qui avait permis au voleur de constater qu'Elena avait fait montre de talents remarquables à appliquer les leçons de monte-en-l'air qu'il lui avait prodigués depuis quelques semaines. Le moment avait, qui plus est, été préparé et bien choisit ; le comptable du marchand venait de marier sa fille cadette la veille et toute la maisonnée était encore endormie. Janus s'était arrangé pour que les convives finissent la soirée en

vidant quelques bouteilles de somnae légèrement épicé de pavot ; la manœuvre avait coûté quelques andris, mais si Elena ne se trompait pas, il y avait une caisse noire pleine de barres de commerce à l'abri des bureaux administratifs. Un trésor à portée de main... s'il parvenait à faire lâcher cette serrure.

— J'espère que tu es sûre de ton coup, Elena, parce que c'est pas encore gagné...

La terrienne foudroya du regard le voleur, tandis qu'elle examinait les documents qu'elle avait sélectionnés dans le bureau, qui avaient bien plus son intérêt que le coffre caché dans les lambris.

— Appelle-moi Thin, je te l'ai déjà dit. Pour les andris, c'est toi qui l'as appris. Moi, j'ai trouvé ce que je cherchais...

— Quoi donc ?

— Son vrai livre de comptes. Et ses achats spéciaux... Vous ne vendez jamais d'enfants, même nés esclaves, c'est cela ?

Janus souffla d'agacement. Il venait de briser un crocheton dans la serrure. Il allait devoir recommencer à les caler tous une fois retiré le bout de métal resté coincé.

— Hey, ça ne se demande pas ça ! Bien sûr que non, on n'est pas des barbares ! Jamais personne n'asservit les enfants, ils restent libres, même nés d'esclaves !

— Apparemment, lui, il se fiche que cela ne se fasse pas. Il achète et il... Elena fronça les sourcils, relisant les chiffres en faisant un rapide calcul mental : il ne note les produits et les âges déclarés pour les reventes, reprit-elle ; quinze ans environ, tous des garçons et précisé déjà dressés et formés. Mais il y a les sorties comptables des achats qui doivent correspondre... Ils ont tous entre sept et dix ans. Il en achète un ou deux par an, ça a l'air de faire un moment que cela dure.

— Salopard de pervers, abomination !

— Parce qu'il aime les garçons ? C'est mal, un homme qui aime les hommes, chez vous ?

Janus souleva un sourcil, son humeur massacrant calmée par la question étrange. Il avait un instant oublié qu'Elena était totalement barbare, sa nature de Terrienne Perdue la rendant souvent étrangère aux mœurs lossyanes :

— Non, non, répondit-il, les gillys sont pas mal vus, pas plus à Armanth qu'ailleurs. L'Église interdit les relations du même sexe, mais même dans ses rangs, tout le monde s'en fiche. La seule règle est que ça doit rester discret. Mais un homme peut aimer un homme, une femme une femme, tant que tout le monde tient sa place et l'affiche pas au grand jour, personne n'y a rien à redire. Bon, bien sûr, ça cause des ennuis, ça se passe parfois mal, mais ni plus ni moins que dans les couples normaux.

— Gillys ?

— Ouais, c'est le mot pour les désigner... Donc, non, c'est pas pour cela que je le trouve abominable. C'est pour les gosses ! C'est sacré les gosses, Thin ! Pas que pour moi, pour tout le monde !

— Au moins des points communs avec mon monde. Enfin, une petite partie, parce que les gillys étaient vus comme des démons, il y a encore quelques années... Bon, et on risque quoi à trafiquer des enfant-esclaves pour ses goûts personnels ?

— La mort, salement et en prenant le temps. S'il a de la chance, lui seul y passe et sa famille ne finira pas asservie ou torturée et exécutée sous ses yeux.

Elena resta pensive un instant, le carnet en main. Elle esquissa un sourire en le rangeant dans les replis de son manteau, avec deux ou trois autres documents qui seraient assurément compromettants si elle trouvait comment bien en user.

— J'ai ce que je suis venu chercher alors. Maintenant, occupons-nous de ce que tu es venu chercher, toi.

\*\*\*

Le masque d'argent à la forme de crâne grimaçant, troublant de réalisme, même si quelque anatomiste d'art y aurait largement trouvé à redire, était pour le moins perturbant à fixer. Le plus dérangeant était les deux puits noirs où étaient censés se trouver les yeux, avec leurs paupières. Arhimad ne pouvait que deviner les globes oculaires et la couleur des iris, qu'il aurait juré être verts. Une



singularité supplémentaire qui lui donnait froid dans le dos. Il n’y avait pas un lossyan sur cette terre à ne pas craindre les regards de cette couleur maudite, la couleur des démons Chanteurs de Loss.

Incapable de discerner la moindre émotion à son vis-à-vis, le marchand n’en était que plus agacé encore, ce que le sourire goguenard du truand aux côtés de l’homme masqué n’arrangeait pas. La remarque de ce dernier acheva de lui faire perdre sa contenance :

— Vous ne pouvez rien lire, mais moi je lis à vos yeux toute votre colère, votre inquiétude. Nous pouvons donc perdre le temps que vous déciderez de consacrer à essayer de fuir cette entrevue, ou aller droit au but. Mais je sais que vous allez choisir de fuir, parce que vous savez déjà ce qui a le plus de prix pour vous.

Comme si les mots d’Elena s’étaient changés en prophétie, le marchand agita ses bras vers les courtisanes qui assuraient le service dans le hall :

— Mesdames, on ose perturber mon séjour dans vos murs ! C’est inadmissible !

Janus dut se retenir d’exploser de rire, regardant vers le plafond en se mordant la joue pour garder un minimum de sérieux. Il savait d’avance et avec un plaisir jouissif comment la demande d’aide Arhimad allait être reçue par le personnel de la maison. La courtisane qui approcha en réponse à la protestation d’un de ses clients était de la même taille que le voleur et avait presque autant d’épaule. Et, pour cause, c’était une gydreïs qui, pour sa part en tout cas, ne cachait pas sa nature ambiguë de femme née dans une peau d’homme. Elle en jouait d’ailleurs avec raffinement et un art consommé à accentuer son androgynie. Si la plupart des individus transsexuels préféraient rester discrets et cacher cette ambivalence, même s’ils avaient pu réunir les moyens de se faire greffer un symbiote gydreïs capable de faire muter leur corps, ceux qui devenaient membres de la confrérie des Courtisanes étaient, au contraire, prisés pour le trouble émotionnel et érotique qu’ils pouvaient susciter. Et si cela revenait clairement à une prostitution de luxe, celle-ci était parmi les moins décriées autant que parmi les plus chères. Il fallait cela pour financer le coût des symbiotes et des complexes procédures de ces métamorphoses qui fascinaient les lossyans bien plus qu’elles les dégoutaient.

La courtisane afficha un sourire enjôleur au goût de poison en approchant, avant de répondre :

— Je suis sincèrement navrée de ce contretemps, mais nous ne pouvons rien pour vous. Il vous est toujours possible, bien sûr, de quitter notre honorable établissement, Arhimad. Mais ce qui se passe en dehors de nos murs ne nous concerne pas.

— Et que devient la fortune que je paie pour profiter de vos services en toute quiétude ?!

— Il y a des choses que des rivières d'andris ne sauraient payer assez pour qu'on les ignore... Je crois que ces messieurs veulent vous en parler. Et une fois cette formalité faite, nous nous tiendrons à votre disposition pour renégocier les tarifs de votre abonnement à nos services. Je ne puis rien faire d'autre.

— Et si vous partez, rajouta Thin, je conclurai que notre négociation en cours s'arrête là. La chose qui vous est le plus chère, celle qui vaut plus que tout ce que vous possédez, sera alors rendue publique par les honorables services de cette confrérie. Elle s'en fera une joie, croyez-moi.

Janus parvint à retenir son rire, mais il rajouta, hilare :

— Et vu comme ça cause entre courtisanes, faudra pas une demi-journée pour que toute la ville le sache. Rien ne court plus vite à Armanth que les ragots les plus croustillants !

— Cessez de tourner autour du pot, protesta le marchand ! Que me voulez-vous, à la fin !

La courtisane salua le trio d'une légère révérence délicate :

— Cette discussion est privée, ainsi, je me retire et vous laisse à vos échanges. Évitez de lever le ton, cela ne ferait qu'empirer la situation, Arhimad. Mes respects...

Un silence suivit le départ de la gydreïs, brisé par la voix rauque et presque sépulcrale d'Elena, derrière son masque :

— Un thé, avant de reprendre cette discussion ?

\*\*\*

Janus comptait les andris et les barres de commerce en exultant, installé sur un épais coussin devant la table basse qui réunissait le butin, qui comprenait aussi quelques breloques d'or et de bijoux. Elena était non loin, sur un banc, les documents posés sur une table de bois, éclairés par un bougeoir. Muni, l'esclave domestique de Janus, l'aidait à lire le contenu ; si la terrienne lisait de mieux en mieux, elle le faisait lentement et nombre d'idéogrammes de l'athémaïs lui échappaient encore.

— Non, mais tu te rends compte, Thin ?! Y'a plus de mille andris, là, sans compter les bijoux. Même en retirant la part du Prince, ça nous laisse de quoi voir venir !

— Ezio prend quelle part sur ces vols ?

— Un quart, Thin. Le prix de sa protection et des informations sur Arhimad. Ça les valait plutôt bien ! On va lui laisser tous les bijoux, ça couvre largement sa part et il apprécie ces trucs. De toute, tu ne saurais pas les écouler et moi j'ai la flemme. Mais ça nous fait cinq cents andris par personne. Moi je sais comment je vais les dépenser, et toi ?

— Ça ne suffira pas pour racheter Cénis. Arhimad a payé six fois ce prix pour l'ajouter à sa collection personnelle.

— Mais pourquoi tu veux la racheter ? Pour cinq cents andris, t'aurais deux ou trois fois Muni !

Elena releva la tête, jetant un regard à l'esclave, avant de fixer le voleur qui savourait sa nouvelle fortune avec un verre de vin :

— Je paye une dette. Une chose très importante dans votre monde, non ?

— Très, oui, mais on ne doit jamais rien à un esclave... Et tu l'étais toi-même. Tout ce que tu as pu promettre n'a aucune valeur, tu pourrais oublier tout ça sans honte, crois-moi.

— Bon à savoir. Mais je paierai cette dette tout de même. Cénis était une aristocrate de l'Étéocle. Elle a beaucoup de connaissances dont j'aurai besoin et que tu n'as pas.

— Hm, cela me paraît une meilleure raison, soit. Tu vas la lui voler ? Avec ce qu'on sait sur lui, ce serait facile sans qu'il ose se plaindre.

Elena avala une gorgée de son thé, avant de glisser la tasse à demi-pleine vers l'esclave pour qu'elle la finisse. Le café lui manquait depuis qu'elle avait appris qu'il y avait sur Loss quelque chose qui y ressemblait.

— Lui voler serait plus risqué que lui extorquer. On a de quoi le faire chanter... et tes cinquante andris, ce ne sera qu'un début.

Janus éclata de rire :

— Tu es retorse ! Mais fais attention, ces gens-là le sont aussi. Tôt ou tard, ça finit toujours mal... la seule chose qu'on peut prévoir, c'est pour qui.

Elena eut un rapide sourire :

— Alors, nous abuserons de lui autant que possible et nous le laisserons en pâture à la rage publique, quand nous en aurons fini et que nous nous serons mis à l'abri. Avant d'aller voir ce qu'il y a caché au fond du Labyrinthe de Franello, il nous faut plus de moyens.

\*\*\*

Lilandra déboula dans la salle de repos des esclaves de l'hospice au mépris de toutes les conventions, ce qui valut un cri de surprise de l'une des filles du domaine qui était en train de faire ses ablutions. Sans se préoccuper des émois de l'esclave, la noble étéoclienne fonça sur Lisa, ne s'arrêtant que devant la jeune terrienne, qui protestait de se retrouver alité de force par une Azur protectrice et une Sonia implacable.

— Elle va bien, demanda-t-elle en se penchant d'autorité sur Lisa ?

Sonia ricana à la réaction, tandis qu'Azur ouvrait des yeux grands comme des soucoupes de surprise.

— Oui, maîtresse, elle a seulement respiré de la fumée comme nous, et après son tour de force, elle est un peu épuisée.

— Il y a de quoi. Bientôt, toute la ville aura autre chose à se raconter que la guerre et la peur, et c'est grâce à toi, jeune fille.

Lisa cligna des yeux, scrutée en détail par Lilandra qui ne lui demanda pas son avis pour commencer à l'ausculter :

— Mais... je... je n'ai rien fais, maitresse...

— Rien fait ?! Nous avons les survivants blessés de l'auberge dans nos murs ; vu ce qu'ils racontent à qui veut l'entendre, ils ont tous été sauvés par un miracle commis par une Chanteuse de Loss. Il y en a beaucoup en ville, habillée comme toi et qui te ressemble, selon toi ?

Sonia éclata de rire et donna une tape derrière la tête de la terrienne, riant encore quand elle protesta d'un « hey » boudeur :

— Ne sois pas humble, Anis. Pas après cela... La gloire et le courage de ton geste rejaillissent sur ton propriétaire, sois-en fière !

— Mais... j'ai juste fait ce que je pouvais pour... pour sauver Azur, toi et Kato...

Lilandra fut curieuse :

— Kato ?

Azur lâcha un sourire et attrapa le lori qui jouait avec des franges du tapis de natte :

— Lui. Des réfugiés d'Erasthiren l'ont offert à Anis, après son exploit au port qui a évité un massacre. Elle ne cesse de faire des actes de courage et ne cesse de nier qu'elle l'est, ô combien !

— Ho ? Un cadeau adorable et mérité... Mais il faudra veiller à ce qu'il n'aille pas courir dans tout l'hospice.

Lilandra s'interrompit tandis que Lisa se faisait fusiller d'un regard mi colérique, mi- amusé par Sonia qui décida qu'elle garderait pour plus tard ce qu'elle désirait expliquer à sa protégée. Le médecin prit le temps d'écouter la respiration de sa patiente, mais s'arrêta aussi sur les deux autres esclaves. Toutes les trois étaient sales et en piteux état.

— Bon, Anis, tu n’as rien de grave, mais vous allez rester ici : de toute manière, c’est ce que vous maitre espère, non ?

— Oui, maitresse, répondit Azur.

Sonia rajouta :

— Et là où il y a Jawaad, mon propriétaire n’est pas loin. Elle rajouta : et je préfère surveiller cette tête brulée, en ce moment. Elle pourrait bien vouloir se prendre le devoir de sauver tout le monde en oubliant qu’elle doit veiller sur elle.

— Tu fais bien, Sonia, répondit Lilandra. Vous avez besoin d’un bain, de repos et de vêtements propres. Une fois lavés, prenez de quoi vous changer dans la réserve des esclaves et allez dans mes quartiers, je vous permets d’en profiter pour vous reposer. Et vous passerez vous servir en cuisine en précisant que vous avez ma permission pour vous faire plaisir. Je ne puis rester plus longtemps, les blessés affluent...

— Il... il y en a beaucoup, maitresse, demanda Lisa ?

— Oui, Anis... et cela ne fait que commencer. Duncan est avec les médecins de la ville et les officiers militaires ; ils préparent les campements de premiers secours et de triage. La guerre va nous submerger.

— Nous ne pourrions pas servir et vous aider maitresse, demanda la psyké ?

— Non, Azur. Pas pour le moment, et nous verrons cela avec votre maitre. Jusque-là, prenez le temps de vous remettre en forme. Et je vais aller chercher de quoi soigner vos brûlures ; ce n’est pas grand-chose, mais autant les traiter convenablement une fois que vous serez propres.

La psyké hocha la tête, mais elle perçut la pensée inquiète qui passa brièvement sur le visage de Lilandra, et demanda, angoissée :

— Vous... craignez que notre maitre... ait été blessé, maitresse ?

Le médecin tiqua et secoua la tête :

— Non, non, enfin... je ne peux pas l'assurer et, de loin, la bataille navale dans le port semblait terriblement féroce et ravageuse...

Lilandra retourna à son service en rappelant encore au passage ses consignes aux esclaves avant de les laisser. Sonia, attrapant Kato par la queue pour le repousser sans ménagement alors qu'il voulait jouer avec la soie de son pagne, rajouta, une fois l'aristocrate partie :

— Jawaad se battait déjà sur mer que ta grand-mère n'était pas née, Azur. Il va bien. Pensons à nous et toi, pense à ce qu'Anis et toi soyez parés pour lui faire honneur en l'accueillant quand il arrivera. Car il est probable que vous n'en ayez plus l'occasion avant un moment.

— Tu as raison, Sonia... mais... que veux-tu dire, réellement ?

Sonia pesta faussement :

— Il est toujours pénible de parler à une psyké... Ce que je veux dire est qu'il y a tout à parier que ton maître n'ira pas se cacher alors que cette ville va être bientôt assiégée. Il se battra, par fierté, pour Erzebeth ou simplement parce qu'il sait ce qu'il vaut comme capitaine et vétéran. Quand il sera là, profitez-en, car il n'y aura guère de trêve par la suite.

Lisa pencha la tête de côté, perplexe :

— Notre maître me... donnait l'impression d'être soucieux de... je veux dire de veiller sur lui, pas de se soucier des autres ?

Sonia devança Azur qui n'eut pas le temps de répondre. Elle allait essayer de défendre son maître et Sonia était d'humeur à jouer :

— Ha, mais c'est le cas, Anis. Jawaad ne pense qu'à lui et à ses intérêts. Ce qu'il veut avoir, il le prend et c'est ce qu'il désire ou décide qui importe et les moyens de l'obtenir. Il se fiche du reste. Mais il est orgueilleux ; il pense toujours qu'on ne peut l'atteindre et qu'il prévoit toujours comment s'en sortir. Par orgueil, il ne restera pas sans rien faire alors qu'il pense, à raison, être sans doute le meilleur capitaine de navire qu'on puisse trouver dans cette ville. Il ne résistera pas au défi... ni au plaisir de tenir tête à des Ordinatorii.

\*\*\*

Elena fit disparaître le carnet qu'elle venait de dévoiler, aussi vite qu'elle l'avait extrait des pans de son manteau. Et elle fixa le marchand sans un mot, qui se retrouvait à voir son propre reflet totalement déformé sur les reliefs d'argent du masque de mort qui lui faisait face.

— L'explication vous suffit-elle, avec cette preuve pour l'étayer ? Je vous avais dit que je savais ce que vous désiriez plus que tout.

Arhimad était rouge de colère, mais cela cachait mal sa panique grandissante :

— Mais qu'est-ce que vous voulez ?!

— Une esclave que vous avez achetée, je vous l'ai dit. Je vous la paie : cinq cents andris d'argent, avec son contrat de cession dument certifié et l'esclave livrée ici même.

— C'est... c'est tout ?

Janus, qui préférait largement le vin au thé et sirotait le verre apporté par le service de la maison qui se faisait très discret autour des affaires du trio, rajouta d'un air complice :

— Pour le moment, c'est tout, ouais. On n'est pas chiants, on vous demande même pas d'or, on vous en donne !

— Mais l'offre est immédiate et prends fin dans la minute, rajouta Elena. Soit vous acceptez et me livrez l'esclave ici dans l'heure, soit le marché est rompu... et je me sentirai libre d'user des informations de ce carnet à mon bon plaisir.

Le marchand serra les dents et marmonna, le ton lourd :

— Et nous sommes d'accord, j'accepte le marché et vous me rendez ce qui m'appartient ?

— Ce carnet ? Oui, bien sûr, mais ce n'est pas le vôtre, juste une des deux copies. L'autre est entre les mains des Courtisanes et l'original... vous verrez bien. Vous êtes réputé prudent, il le faut



quand on trafique les produits qui satisfont vos plaisirs secrets. Je me suis donc assuré d'être prudent, à mon tour.

— Salopard...

— Autant pour vous. Mon collaborateur a presque fini son verre. Vous avez le moment avant qu'il ne le pose sur la table pour vous décider, sans autre délai.

La confrontation silencieuse commença, Janus prenant un immense plaisir à en être l'arbitre. Il secoua son verre pratiquement vidé vers le marchand pour insister encore sur l'urgence de se décider. Et avec une emphase digne d'un acteur accomplissant une représentation sur la vaste scène ouverte des arènes du Parathéon, il baissa lentement son verre, tandis que son sourire s'élargissait. Il ne pariait pas à cet instant que l'homme cèderait, mais, si ce dernier décidait de prendre le risque, tant pis pour lui, il n'aurait aucune pitié. Et il comptait bien qu'Elena n'hésite pas une seconde à rendre publics les crimes impardonnables dont Arhimad était coupable.

Le verre allait toucher la table de bois verni quand enfin le marchand se décida :

— Oui, oui, d'accord, j'accepte ! Mais je veux voir cet argent ! Et je veux le carnet original !

Elena ne se troubla pas un instant et posa sur la table la large bourse préparée qui contenait les cinq cents andris, sa main gantée de cuir épais et renforcé posé dessus :

— Les cinq cents andris si vous voulez recompter. Le carnet vous attend une fois la livraison faite, ici même, mais vous n'aurez pas les copies. À prendre ou à laisser. Maintenant, je veux l'esclave.

De son autre main, Elena sortit un sablier qu'elle posa sur la table. Elle avait renoncé à essayer de trouver une montre ou une petite horloge ; ces instruments étaient vraiment trop chers pour ses moyens actuels.

— Ce sablier mettra une heure à couler. C'est le temps que vous avez pour me livrer ma part du marché. Faites vite...

Comme pour insister sur l'urgence pour le marchand d'aller s'acquitter de sa part du marché, un serveur approcha au signe de Janus, portant le manteau et le baudrier d'apparat d'Arhimad. Ce dernier se leva, attrapant ses effets rageusement, avant de fixer Elena, toujours attablée.

— Vous ne savez pas dans quoi vous vous fourrez...

— Si. Dans les affaires d'un homme qui ne dispose pas de l'immunité des maitres-marchands et qui, s'il venait à ne pas tenir ses engagements, serait trahi par sa propre famille et même par ses gardes du corps s'il arrivait qu'ils apprennent son secret.

Pour appuyer ses propos, Elena tapota le sablier :

— Nous vous attendons.

Le marchand s'éloigna d'un pas indigné, simulant tant bien que mal une dignité particulièrement mise à mal. Elena le regarda partir avant de revenir sur Janus. Si elle souriait, il ne risquait pas de le savoir, mais c'était son cas. Il attrapa sa pipe pour la préparer, le regard vers la porte d'entrée du chaleureux hall :

— Maintenant, c'est l'inconnue. Est-ce qu'il va accepter ton marché, tout en sachant que tu as les moyens de continuer à le faire chanter pour bien plus grave que perdre une esclave, ou va-t-il prendre les jambes à son cou et essayer de fuir et disparaître ?

— Tu m'a parlé des chasseurs de prime. Cinq cents andris suffiraient pour en jeter toute une meute à ses trousses, il a dû y penser. Sans compter qu'il n'aurait pas le temps de mettre sa famille à l'abri qui ferait les frais des révélations de ses crimes, non ?

— Tu sais, rien n'assure qu'il soit assez malin pour avoir songé à tout ça, répondit le voleur en tirant sur sa pipe pour embraser le tabac à la fumée bleue. Il va juste peut-être agir comme un idiot, parce que c'est ce que la peur fait faire aux gens.

Elena sortit une paille des poches de son manteau, un instrument un peu incongru à Armanth, quand elle en usa pour la plonger dans sa tasse et ainsi boire le thé sans avoir à retirer son masque. Janus en fut décontenancé, le temps de trouver que l'idée était finalement plutôt bonne :

— Ce serait même un truc à commercialiser !

— Si tu le dis... Je ne te crois pas marchand.

— Ha si... mais ça me fatigue, c'est tout. Mais pour en revenir à notre olibrius, on sera fixé dans une heure.

— Il viendra. Il avait déjà fait son choix, cela se lisait à ses yeux comme s'il hurlait sa défaite. Il n'a pas seulement peur de perdre son nom, sa situation, tout ce qu'il possède, s'il était découvert. Il a aussi une panique viscérale de perdre cette jouissance. C'est sa raison secrète de vivre.

Janus siffla :

— Et tu as vu tout cela à ses yeux ?

— Ses yeux, son visage, ses gestes... j'étais très concentrée à l'observer.

Le voleur resta songeur un moment, avant de redemander un verre de vin, puis reprendre après un moment, tandis qu'Elena observait distraitement le sablier, perdue dans ses pensées.

— En tout cas, Thin, chez nous, ceux qui savent faire cela, on les appelle les psykés ; ceux qui lisent les pensées sur le visage des gens. Tu en es peut-être une.

Elena le reprit de sa voix rocailleuse et grave :

— Un. En dehors du cercle privé, je suis un. Faudra que tu me reparles des psykés ; cela m'intrigue. Mais pour le moment, on a autre chose à se préoccuper.

\*\*\*

Le soleil descendait bas sur le ciel, tandis que Lisa, installée sur la terrasse des quartiers de Lilandra dans l'hospice de Duncan, dénouait et coiffait les cheveux blonds d'Azur, dont plusieurs mèches avaient roussi pendant l'incendie. L'appartement du médecin n'était pas sa demeure, seulement un refuge, au demeurant cossu, pour se reposer quand elle n'avait pas le temps de rentrer chez elle. Lisa savait seulement qu'elle parlait de sa maison comme du « manoir » et aurait été curieuse de voir à quoi cela correspondait.

Mais pour le moment, profiter des lieux, bien meublés, à l'abri et après un repas chaud, était un luxe des plus agréables. Elle avait dû raconter déjà deux fois l'histoire de ses exploits... et elle les racontait mal ; c'était Azur qui s'était chargé de l'expliquer, ce qui avait pour effet de la mettre à chaque fois mal à l'aise. Se sentir le centre de l'attention et le sujet de tant d'admiration ne la flattait pas du tout, bien au contraire : elle s'en sentait indigne et avait l'impression d'être coupable d'imposture. Elle n'avait rien fait de bien particulier, si ce n'est user du pouvoir qui lui valait d'être esclave sans aucun espoir d'affranchissement. C'était, selon elle, simplement pas plus différent que de s'être armé de seaux d'eau et de toiles pour éteindre les flammes. Simplement, le Chant de Loss était bien plus efficace et puisqu'elle le pouvait, elle l'avait fait. Elle n'y voyait pas de raison d'être une héroïne.

Mais pour tout le monde, elle en était une. Et elle allait devoir vivre avec cela et l'accepter, même si elle préférerait qu'on l'oublie. Sonia avait été amusée de sa gêne et l'avait taquiné à ce sujet, mais elle s'était en fait montrée moins intransigente ou cruelle que de coutume. Et à cet instant, l'éducatrice lézardait, perchée sur le toit de tuiles rouge, un mètre au-dessus de la tête de la terrienne. Alors qu'elle avait gardé le silence depuis un bon moment et que Lisa la pensait en train de faire la sieste, elle siffla pour attirer l'attention des deux filles de Jawaad :

— Le ciel. Regardez...

Lisa ouvrit des yeux étonnés en fixant le spectacle :

— Qu'est-ce que c'est ?

Lentement, mais de manière bien visible, l'entièreté du ciel, depuis le couchant jusqu'à son zénith, prenait une série de nuances vaporeuses de pourpre, de carmin, de vermillon et de violette, dessinant des stries filamenteuses de couleurs que la terrienne devinait être les courants de haute altitude. Ce n'était pas les nuages qui étaient embrasés par le soleil couchant, mais bien le ciel lui-même, qui en devenait lumineux au point de commencer à donner une teinte sanguine au soir.

— Un ciel de feu volcanique, s'écria Azur ! Il est superbe ! Je n'en avais plus vu depuis que j'ai quitté les prairies de mon pays natal !

Sonia sauta de son perchoir pour atterrir près des filles, admirant le spectacle vespéral rare. Mais si elle était fascinée, elle fronça les sourcils, son sourire se faisant plus sinistre :

— Mais il ne vient pas de chez toi ou des archipels, Azur. Il vient du Rift.

Lisa se tourna sur l'éducatrice, curieuse :

— Le Rift ?

— Oui... le lieu qui coupe la terre en deux et qui abrite les abîmes du monde, loin d'ici au sud-ouest par-delà la mer. C'est un lieu maudit, le refuge des monstres et des démons. Et quand les volcans du Rift se réveillent et enflamment le ciel, les saisons deviennent folles, les démons sortent pour ramper parmi les hommes et le sang coule dans les fleuves tandis que les cités plongent dans la guerre.

Azur déglutit et se tourna à son tour vers Sonia :

— Tu crois que les Hauts-Seigneurs du Concile sont ainsi tellement en colère que c'est l'annonce de leur courroux ?!

La San'eshe devint plus sinistre encore, son regard bleu se mettant à flamber face au ciel de feu :

— Ho non, esclave naïve, non. Ça n'a rien à voir avec le Concile Divin cela... Mais tu as raison sur une chose. C'est l'annonce de la colère...

## 7- *Le collier*

---

Zaherd observa ce qui restait des plats après qu'Eïm ait achevé sa collation. Le colosse venait d'engloutir une assiette de coquillages, des toasts, une salade d'algues, un pâté de canard en croute tout entier ainsi qu'une miche de pain. Il avait réservé le même sort à un gâteau de noix, tout en vidant trois chopes de bière.

—Tu n'avais pas mangé depuis combien de temps ?

— Ce matin, répondit le guerrier en picorant quelques noix au fond du plat. Les émotions, ça creuse. Mais cela me suffira ... enfin, peut-être que si tu as encore quelque chose comme ça plus tard, je ne refuserai pas.

Le Légide lâcha un sourire en réponse, levant son verre de vin vers son invité :

— Un appétit impressionnant ; à la hauteur de ta carrure et de ta légende, en tout cas. Tu m'en vois ravi.

Eïm rota sans manière, l'air rassasié et leva sa choppe pratiquement vide à son tour, avant de s'affaler un peu sur sa chaise rembourrée et confortable, avant de reprendre :

— Bon, je suis propre, soigné, j'ai prêté serment, les formalités sont faites et je suis bien nourri. En général, c'est à ce moment-là que les ennuis arrivent. Tu n'es pas venu me voir pour me regarder me bâfrer à ta table. Donc, je t'écoute ?

— Avant tout, répondit Zaherd en s'installant dans un fauteuil, faisant signe de déguerpir à une des esclaves de sa maisonnée, qui n'en menait pas large d'être dans la même pièce qu'une légende vivante à la renommée effrayante, sais-tu obéir à des ordres ?

— Cela dépend à qui tu demandes. Moi, je te dirais que oui, mais ça dépend quel ordre ; si je juge qu'il est stupide ou suicidaire, j'en aurais rien à fiche de désobéir sans hésiter. Mais après, parmi tous mes titres les plus discutables, il me semble qu'on me surnomme aussi le Déserteur, non ?

Mériaden, assis sur un banc matelassé de velours, près de l'une des baies qui jetaient depuis le crépuscule de puissants feux d'un rouge carmin surréaliste, fixait lui aussi le géant de côté, assistant à son repas à quelques mètres de lui. Jusque-là, il n'avait rien dit ; lui non plus n'était pas forcément des plus à l'aise. Il y avait tellement de récits qui couraient sur cet homme et tellement qui étaient aussi effrayants que fascinants qu'il aurait bien suivi le même instinct de survie que les esclaves de la maison qui avaient tous filés. Mais il avait trop de fierté pour s'abaisser à un tel choix et puis il était bien plus curieux qu'effrayé. Il finit par céder :

— Déserteur de quelle armée, demanda-t-il avant de rajouter : messire ?

— Oublie les titres de politesse. Et déserteur des rangs des Ordinatorii au service direct des Prophètes. J'étais un Quaesitori.

— Vous avez servi... dans les gardes d'élite des Saints Prophètes ?!

— Et je n'en garde pas un bon souvenir. Mais techniquement, j'ai été laissé pour mort et, constatant que j'avais survécu, je me suis donné une seconde chance, quand on m'a offert ma seconde vie.

Zaherd se pencha un peu plus face au colosse, écoutant la discussion. Fort curieux à son tour, il garda le silence pour voir comment son secrétaire aller s'en tirer de son interrogatoire.

— Je ne comprends pas ce choix, reprit Mériaden. C'est un honneur immense, réservé à une poignée d'hommes ; de ce que j'en sais, c'est une consécration dont beaucoup des plus valeureux légionnaires de l'Ordinatori ne peuvent que rêver.

— Crois-moi, et je ne te dirai pas gamin seulement par respect, mais c'est beaucoup moins romantique que cela. On prend les meilleurs et les plus implacables des Ordinatorii sélectionnés par les primarques, on les met à l'épreuve pas tous les formes de torture possible, on les fait se battre et tant pis pour les morts, ils n'avaient qu'à pas venir et, au bout d'un an, on prend ceux qui ont survécus ou n'ont pas abandonné et on les forme trois ans de plus à être encore plus implacables, impitoyables et insensibles. On est des tueurs, des assassins ; les bras armés de la volonté des Prophètes. Nos vertus n'ont plus aucun sens ; on finit par trahir tout ce en quoi on peut croire, même la foi dans les Hauts-seigneurs. Et tu sais le pire ? C'est qu'on ne se remet pas en question... pas sans une sacrée motivation. Moi, il a fallu que je meure, pour ça...

Mériaden tiqua, troublé :

— Mais votre honneur ? Comment avez-vous pu sacrifier votre honneur en trahissant votre serment ?

Eïm fixa le jeune homme et, pendant un instant, son habituel sourire s'effaça, avant de revenir après un moment :

— Je n'en avais pas d'autres que la fidélité à l'Eglise... parce que j'ai jamais rien connu d'autre. Je suis né sur un champ de bataille, j'ai été élevé dans l'Ordinatori pour devenir un bras armé, un chien de guerre à son service ; j'ai tué pour la première fois à quatorze ans et c'est tout ce que je savais faire. L'honneur n'existe que si tu sais ce que c'est et que tu le choisis. Moi, je ne l'ai appris qu'après avoir trahi mes maîtres... Tu comprends mieux ?

— Je ne me serai pas attendu à ça, répondit le secrétaire, perplexe. Mais oui, cela répond un peu plus clairement à la réalité derrière tout ce qui se raconte sur vous. Et alors... c'est vrai que vous avez tué seul à seul une grande Draekya à main nue ?

Eïm éclata de rire :

— Non, non, je l'ai tué armé de mes haches ! Mais ouais, j'étais tout seul... je te raconterai toute l'histoire si tu veux.

Zaherd rajouta :

— Et tu réponds aussi à mes interrogations. Tu as su obéir aux ordres et tu en es parfaitement capable, je peux donc compter sur toi. Parce qu'il va me falloir être sûr que tu suivras un plan audacieux, mais risqué et qui coutera forcément un certain prix en vies.

Eïm fronça les sourcils, curieux :

— Les armées de Nashera ne sont pas encore arrivées... tu comptes sortir des murs de la ville pour les attaquer ? C'est risqué ; on ne bat pas des légions Ordinatorii en face à face sans une supériorité écrasante.



— Pas exactement. Mais ces légionnaires ont une faiblesse : ils sont prévisibles. Je les ai combattus et étudiés, leur tactique est toujours exactement la même et nous allons l'exploiter pour les déstabiliser complètement avant la première bataille.

— Laisse-moi deviner : un raid, sur leurs arrières ou leur ravitaillement, juste avant que tu ne déploies tes troupes au pied des murs pour un assaut frontal tandis qu'ils seront encore en plein bordel à se demander ce qui leur est tombé dessus ?

Zaherd décocha un sourire en hochant la tête :

— Tu as tout à fait saisi l'idée. Mais un raid pareil doit être planifié avec soin... et tu sais aussi bien que moi qu'il faut un groupe limité, compétent, qui ne reviendra pas en entier, loin de là.

— Et tu me veux parce que tu comptes sur ma Légende pour motiver les hommes de ton raid à accepter le casse-pipe ?

— Je compte surtout que tu parviennes à réussir cette mission et en ramène le plus possible vivant, Eïm. Je ne suis pas en position où je peux sacrifier des soldats sans en payer le prix.

Eïm hocha la tête :

— D'accord, ça marche. Je prendrais la tête de ce commando, mais je veux choisir qui en fait partie. Je ne remettrai pas en cause les hommes que tu as choisis, mais je veux y ajouter ceux en qui j'ai confiance. Et pour avoir une chance qu'on revienne en vie, on va avoir besoin d'un soutien pour faire diversion... et je connais l'homme qui a l'air d'avoir les épaules pour assurer le commandement d'un groupe qui pourrait assurer cela.

Zaherd cacha sa méfiance :

— Qui donc ?

— Damas d'Armanth, qui est capitaine ou premier maître de la Callianis... et qui est surtout un sacré atout si tu veux réussir la raclée que tu espères mettre à Nashera. Et il faudra au moins cela.

\*\*\*

La nuit tombait en prenant son temps, enflammant le ciel nocturne d'un rouge orangé strié de nuance fantasmagorique. Azur en avait eu marre de rester inactive en attendant, angoissée, le retour de Jawaad et était allé voir si elle pouvait rendre service. Sonia lézardait toujours sur le toit, au-dessus de la terrasse des appartements de Lilandra. Un bruit feutré lui fit quitter la contemplation d'Ortentia qui luttait pour imposer son bleu céruleen au carmin du ciel et fixer la petite silhouette qui grimpa à son tour sur le toit, avec autant de maladresse que Sonia eut pu le faire avec aisance.

— Courageuse, mais faible. Une tare qu'il sera nécessaire de corriger...

Lisa se posa cul sur les tuiles, appuyée sur ses bras, les jambes ballantes et lâcha un sourire :

— C'est quand même un compliment, fit-elle, la voix encore un peu enrouée, tu... tu en es plutôt... avare, d'ordinaire.

Lisa avait choisi la plus grande simplicité pour se changer, avec une simple tunique de lin écrue, échancrée et lacée, quand Sonia avait pioché dans les pagens de soie et appareils de danse pour s'afficher demi-nue, toujours aussi arrogante d'érotisme. Elle esquissa un sourire venimeux et cruel à la remarque de la terrienne, mais le regard qu'elle lui lança était pourtant empreint de tendresse.

— Que t'auraient servi compliments et cajoleries pour te préparer à survivre à ce monde ? Cela, Cénis et Athéna s'en chargeaient, c'était leur tâche.

— Ne... ne parle pas de ma sœur, s'exclama Lisa. Elle... elle est sûrement morte... ou dans un endroit horrible en train de souffrir le martyr !

Sonia pouffa :

— Cela, j'en doute fort ! Et si c'est le cas, son sort est mérité. Mais fais-moi confiance sur ce sujet ; vous avez un point commun que vous ignorez...

Lisa fixa l'éducatrice en levant un sourcil, la moue surprise. Cette dernière répondit en retournant fixer le ciel :

— La pugnacité. Je t'ai soumise à Jawaad par le plus puissant des moyens d'assujettissement jamais créé ; la peur faisait le reste quant à ta servitude et ta docilité. Mais tu n'as jamais été une véritable esclave. Tu ne pourrais, pas plus que ta sœur, devenir Cénis, qui aura oublié aujourd'hui presque tout

de son arrogante vie de petite princesse pour se changer en animal docile, désirable et heureuse de son sort. La peur est un très bon outil de contrôle, mais, seul, il ne dure qu'un temps. Avec vous deux, il en aurait fallu bien plus et, vous ne seriez pas terriennes et rousses, la plupart des esclavagistes vous auraient revendu dans un bordel à houris pour essayer d'éponger les pertes, plutôt que s'entêter à vous dresser.

Lisa resta un petit moment pensive, avant de fixer à son tour le ciel. Elle avait beau la voir nuit et jour, elle ne se faisait pas encore à la présence imposante de l'immense lune qu'elle avait depuis longtemps deviné être une géante gazeuse. Elle reprit, toujours songeuse :

— Elena était... est pugnace. Elle a... elle a toujours lutté pour me protéger, même... même quand je l'ai trahie. Mais moi...

— Toi ? Tu ne te connais pas ; tu t'illusionnes et tu trouves cela douillet, stupide esclave. N'en sois pas choquée, tout le monde fait ça. Mais tu devrais te regarder en face ; tu ne cesses de faire preuve de courage et cela va grandir encore, tandis que la peur ne te sert plus que d'excuse. Tu te bats... pas encore pour toi, mais pour les autres et dans ton esprit cela ne fait guère de différence. Et plus tu comprendras l'étendue du pouvoir du Chant de Loss, plus tu te battras et plus tu seras libre.

— Tu... tu m'as torturé pour m'asservir... Tu n'as pas été plus... plus tendre avec ma sœur. Je... je sais que tu l'as fait pour que je survive, mais... mais je suis rousse et Chanteuse de Loss. Je ne serai jamais libre, tu le sais aussi bien que moi.

Sonia plissa les yeux pour fixer son élève sans sourire, soufflant à dessein un mépris agacé par le nez :

— Tu n'écoutes jamais. Il y a bien des facettes à la liberté. Tu les crois donc si libres, ces ouvriers des quais endettés à vie, qui triment de l'aube à la nuit avec pour seule récompense une paille, du poisson salé et quelques piécettes pour se payer leur seul réconfort, du mauvais vin et l'espoir vain de gagner un peu plus aux jeux de dés ? Ne te crois-tu pas immensément plus libre que les filles de joie enchaînées à leur couche dans les caves des bordels à houris, qui passent leur journée écrasée sous le poids et la queue d'hommes venue éjaculer tristement et s'enfuir la minute d'après ? Tu les crois donc libres, ces femmes au marché paradant dans leur belle tenue d'apparat qui cache toute la misère de leur vie morne, dont la seule raison d'être est d'enfanter sous le joug des hommes et de

l'Église ? Quant à l'Église, ses prêtres et ses légionnaires, dressés à obéir depuis l'enfance sans jamais remettre en question leur place et leur autorité, tu crois vraiment qu'ils savent même l'idée de liberté ? Et les marins de la Callianis, tu crois qu'ils sont libres ? Ils ont tous des dettes envers leur capitaine, leur famille, entre eux ; ils n'ont qu'à peine le choix de leur vie, si tant est qu'ils puissent même la changer ! Tout le monde traîne des chaînes et presque personne ne les a choisis. La liberté absolue n'existe que sans société. Et tu es dans une société organisée ; elle n'est que lois et codes et ne produit que des chaînes qui entravent tout le monde. Tu es esclave et tu le resteras, mais pas parce que tu es rousse et Chanteuse de Loss. Tu le seras toujours parce que je t'ai asservie à Jawaad ; le languoiri ne t'en laissera jamais le choix et désormais, tu l'aimes, de toute ton âme, que tu en aies conscience ou pas. Mais tu es déjà libre. Et cela ne fait que commencer.

Un autre bruit, suivi d'un son à mi-chemin entre le piaillage rauque et le feulement se firent entendre. Le lori de Lisa venait de rejoindre sa maîtresse, curieux de ce qui se passait et tenté de trouver une distraction amusante. La jeune femme tendit la main pour le caresser et agacer son museau pour le faire jouer, réfléchissant à la portée des propos de Sonia. Il était difficile de vraiment contredire son discours, mais ce dernier oubliait la différence entre les individus libres de Loss et leurs esclaves. Les premiers avaient des droits garantissant un minimum de liberté, même alourdie par leurs chaînes, quand les seconds n'étaient pour les Lossyans tout simplement pas autre chose que des animaux domestiques. Le lori se mit à mordiller le doigt de Lisa, avant de filer courir après quelques lucioles qui venaient hanter le bord du toit de leur bioluminescence orangée. Cette dernière finit par reprendre ses questions :

— Mais toi, pou... pourquoi as-tu fait tout cela ? Je... j'ai cru à l'évidence, que tu avais ainsi trouvé une ruse pour te choisir un nouveau maître, échapper à l'emprise de Priscius... Trouver une... une nouvelle vie. Mais tu aurais pu faire autrement, sans... sans tout ce stratagème, sans m'utiliser. Qu'y cherches-tu, Sonia ?

L'éducatrice esquissa un sourire satisfait. Lisa avait employé son nom sans hésiter. Elle ne le lui fit pas remarquer et répondit posément.

— C'est ce que tu es venu me demander ?

— Tu... tu savais depuis longtemps que je demanderais...

— Il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Elles doivent être vécues.

Sonia laissa retomber le silence, tandis qu'elle fixait le ciel nocturne. Lisa ne sembla pas souhaiter insister ; elle en fut presque déçue. Rien ne déranger la tranquillité du soir pour un moment, jusqu'à ce que Sonia n'entende un léger fredonnement. Elle tourna la tête tandis que le son léger prenait des harmoniques délicates et envoutantes. Lisa était toujours assise sur le rebord du toit, la main tendue. Au-dessus de sa paume voletaient, éclairées par une douce et fascinante lueur bleutée d'invisibles poussières changées en délicats filaments lumineux, dessinant des motifs en arc de cercle se réinventant sans cesse et qui avaient inmanquablement attiré l'attention du lori. Loin d'être effrayé, il était fasciné et reniflait l'air en approchant, hésitant à sauter joyeusement sur les arabesques.

Ce n'était pas pareil au Chant des Illusions. Sonia avait fréquenté assez de Chanteurs de Loss pour savoir faire la différence. Lisa manipulait à cet instant d'autres forces ; bien que le résultat paraisse similaire, il ne créait pas les hologrammes féériques et animés que les chanteurs asservis et formés à le maîtriser donnaient en spectacle dans les plus luxueuses soirées privées des propriétaires les plus riches. Pourtant, elle n'aurait aucun mal, de l'avis de l'éducatrice, à les concurrencer et de toute évidence presque sans effort. Elle maniait et comprenait le Chant de Loss comme une extension d'elle-même et non un pouvoir étranger à sa nature, prêt à mordre, ravager et détruire.

Sonia resta songeuse en fixant le ballet féérique qui ne cessait pas, malgré les petits couinements de plaisir du lori en train de tenter de donner des coups de patte dans l'air ; sa jeune élève rousse progressait chaque jour, en accomplissant de nouveaux exploits avec presque autant de facilité qu'elle respirait. Peut-être ce prodige était-il dû à sa nature de terrienne ? Après tout, elle n'était pas enchaînée par le carcan des croyances et des superstitions des lossyans qui faisaient de ce don une malédiction vous condamnant à être un démon à jamais. Ou bien, c'était tout autre chose... Sonia n'aurait su le dire, ses faibles connaissances sur le Chant de Loss s'arrêtaient là. Mais il y avait une évidence, qui la convainquit de rompre le silence et répondre à la jeune femme :

— Sais-tu combien de temps Jawaad a cherché une fille comme toi ?

La fantasmagorie cessa quand Lisa arrêta de fredonner pour répondre, surprise par la question :

— Je... heu... non ? Je ne le savais même pas, je... je ne suis pas sûr de comprendre.

— C'est une vieille rumeur à Armanth, connue par tous les esclavagistes avec un peu de renom. À ma connaissance, cela dure depuis près de vingt ans, mais je pense que cela date de bien avant encore. Il a cherché, sans trouver satisfaction, une terrienne rousse qui convienne à ses exigences ; une esclave et qu'importe le prix. De toute manière, il pourrait payer n'importe quelle somme s'il la juge appropriée. Sauf que personne n'a jamais su quelles étaient ses exigences ; il ne les a jamais expliquées et, que je sache, personne n'a jamais su quels étaient les critères de sa quête. Et puis, il tombe sur toi. Tu es brisée, peureuse, faible, tu ne sais même pas parler l'athémaïs, tu ressembles à une bête battue jusqu'à ce qu'elle craigne même la plus tendre caresse. Bien sûr, tu as le tatouage a ton sein, comme ta sœur, mais je savais qu'il ne venait pas de la Maison d'élevage des Tuna, contrairement à cet abruti de Priscius qui y a cru dur comme fer au début. Finalement, tu es si jolie, mais pas si belle que ça et, pour un lossyan, tu ressembles à une enfant chétive, de bien peu d'intérêt au premier regard... et il te choisit. Je connaissais bien Jawaad ; je l'ai vu bien des fois se promener parmi les estrades du Marché aux Cages ou assister aux grandes enchères du Celendaterio. Il n'est pas attiré par les esclaves juvéniles. Enfin, je suis prête à parier, qu'en vingt ans et sans doute bien plus que cela, il a dû croiser d'autres terriennes Chanteuses de Loss, aussi rares soient-elles. Mais il t'a choisi, toi. Ce jour-là, dans les bains du jardin des esclaves, j'ai compris toute l'étendue de ton importance, bien au-delà d'un étrange caprice typique des Maître-marchand. Ce jour-là, j'ai compris... et j'ai décidé que je ferais tout ce qui est nécessaire pour que tu restes en vie et que tu lui appartiennes à jamais et que tu sois à moi, autant qu'à lui. Je t'ai préparé au mieux pour m'assurer que tu aurais la force de ce qui t'attend et, puisque l'occasion se présentait, j'en ai profité pour te suivre.

Lisa resta coite, fixant Sonia surprise, tandis que son petit fauve décidait qu'il était plus amusant d'aller fureter sur le toit en chasse d'autres lucioles. Cette dernière ne s'étonna pas que la terrienne ne puisse saisir ce qu'elle venait de lui expliquer :

— Je te l'ai dit : tu ne peux pas comprendre, tu dois l'expérimenter. Et tant que tu ne seras pas libre là, rajouta-t-elle en se tapotant la tempe de l'index, tu ne pourras pas. C'est une question de foi et la foi ne s'explique pas, elle doit être vécue et ressentie.

— Mais... que se passera-t-il alors ?

Sonia se redressa, pour venir d'un bond souple faire face à la terrienne, la fixant intensément. Elle s'approcha encore tendant son cou jusqu'à ce que son souffle vienne caresser le nez et les joues de la jeune femme. Passé la surprise qui ne dura qu'un instant, Lisa se mit immédiatement à frissonner

de plaisir, enivrée par le parfum de l'éducatrice, au grand délice de cette dernière qui s'approcha encore, jusqu'à être peau contre peau, murmurant à son oreille, avec une voix caressante :

— Alors tu sauras pourquoi et tu n'auras plus besoin de me demander.

Puis, sans laisser à Lisa quelque latitude à réagir ou répondre, elle l'embrassa fougueusement, venant plaquer une main sur son ventre. La terrienne céda sans résister ; Sonia s'en délecta, bien décidée à occuper, à sa manière, le temps qui restait à attendre l'arrivée de Jawaad.

\*\*\*

— Vous saviez parfaitement comment cela allait se terminer, ce n'est pas faute de vous avoir prévenu ! Je vous avais dit que l'assaut frontal par le port n'avait aucune chance de réussir devant les défenses de cette cité et je vous avais dit pourquoi !

Asclepios n'avait pas pensé hausser le ton à ce point-là. Son exclamation surprit l'ensemble des officiers réunis à la table en imposant un silence brutal à ce qui jusque-là était surtout un brouhaha d'avis contraires et de remarques oiseuses pour faire le bilan de l'attaque du port de Mélisaren.

À bout-de-table, le premier amiral de la flotte Nasherienne, Argus Aristos, vexé d'avoir lui aussi été réduit au silence par la protestation tonitruante du jeune officier, pesta avec mépris, le ton autoritaire :

— Rappelez-vous votre rang, lieutenant ou je me charge de vous le remettre en tête ! Vous n'êtes ici qu'en tant que conseiller stratégique détaché par Anqimenès. Le Régent nous a imposé votre présence, à vous et toute votre clique d'experts, mais cela s'arrête là. Sur mon pont, devant mon commandement et au sein de ma flotte, vous vous bornez à votre tâche... et si vous n'en être foutrement pas capable, vous me foutez le camp de cette réunion.

Le petit groupe d'amiraux et capitaines, tous commandants de bord, Ordinatorii et membres des grandes familles des multiples princes de Nashera, opina avec satisfaction à voir le jeune lieutenant se faire remettre à sa place. À leurs yeux, il n'était qu'un va-nu-pieds. Malgré son rang et sa qualité de

stratège détaché par les puissantes autorités de l'Eglise pour assister l'effort de guerre de Nashera, lui ne portait pas la toge rouge flamboyante de l'aristocratie de l'Etéocle. Qu'importe alors sa valeur ou son expérience militaire, son extraction en faisait un subalterne encore plus négligeable que l'était son grade militaire à leurs yeux. Asclepios ne se faisait pas d'illusion : il pourrait répéter encore et encore quelles stratégies pourraient venir à bout du port et permettre un débarquement efficace par la mer, ce serait peine perdue. Mais quitte à partir en beauté et quitter ce conseil où il était condamné à faire figuration, il n'avait pas grand-chose à perdre...

— Sauf votre respect, amiral, ce n'est pas mon avis propre que je vous ai donné en avertissement. Toutes les stratégies étudiées par les écoles militaires d'Anqimenès le démontrent : personne n'est jamais parvenu à prendre un port d'eaux profondes convenablement fortifié. En tout cas, pas sans déployer des béhémots en première ligne et un soutien aéronaval capable de bombardement soutenu. L'assaut frontal en tentant une percée se heurte à la règle de la puissance de feu qui ne peut être à l'avantage d'une flotte face à une artillerie statique protégée par des casemates, des murailles et des tours. Cela ne peut jamais...

Il fut brutalement interrompu par un petit homme ventru à la morgue plus impressionnante encore que son embonpoint, qui souffla de mépris sous sa moustache en panache :

— La seule raison que je vois à l'échec de notre assaut est d'avoir eu la stupidité d'écouter les conseils d'un homme qui couche avec ses semblables. Nous aurions lancé toute notre flotte, nous les aurions écrasés comme un poussin dans sa coquille !

Asclepios vit immédiatement rouge :

— Vous vous abaissez à prétendre que le fait que je sois gillys puisse avoir la moindre incidence sur mes compétences ?!

Argus intervint en levant encore une fois le ton. L'insulte proférée, même basée sur une réalité, avait toutes les chances de mal finir s'il ne calmait pas les choses immédiatement. Il foudroya le commandant ventru du regard.

— Personne ici n'insinuera à cette table, que ce soit en ma présence ou non, qu'un gillys puisse être accusé de manquer à ses devoirs et son service pour quelque chose qui regarde sa vie privée,



Polinius ! Est-ce bien clair ? Si vous avez un problème avec ça, réglez-le en privé ou les armes à la main !

Il y eut un silence gêné, bien que plusieurs officiers ne cachaient pas leur mépris amusé à l'attaque sournoise de leur collègue contre le conseiller homosexuel. Asclepios n'était évidemment pas ce penchant en public, qui n'était de loin pas si rare. Mais la rumeur s'était rapidement répandue après une indiscretion lâchée à dessein par un de ses subalternes éconduit et elle avait fait le tour de la flotte. Il ne se serait pas attendu à ce qu'elle soit utilisée si ouvertement contre lui et ravala sa fureur de son mieux, pour garder la plus grande politesse possible, alors que les veines de son cou palpitaient au rythme de sa colère.

— Merci, amiral. Pour en revenir au point qui devrait nous préoccuper principalement, je vous demande la permission de me retirer à votre convenance de ma charge de conseiller et de rester simple observateur jusqu'à ce que vous en jugiez autrement. Je ne puis vous être utile puisque les stratégies que je pourrais vous proposer iraient à l'encontre des vôtres et je ne saurais admettre de vous faire perdre du temps.

L'amiral remarqua la finesse de ton et le prit avec tout l'honneur dû à son rang. L'hégémonien savait perdre avec panache et tenir sa place, ce qui sommes toute lui plaisait assez pour passer outre ses emportements :

— Permission accordée, mais restez à notre disposition, il n'est pas dit que votre avis ne nous soit pas utile par la suite... Vous pouvez vous retirer.

Le jeune officier s'inclina avec déférence vers l'amiral, avant de saluer le reste de la tablée d'un signe de tête qui, lui, assurait le strict minimum de respect. Il ne se fit pas prier pour quitter les lieux immédiatement après, son casque d'hoplite à panache rouge sous le bras et rejoindre en quelques pas et une volée de marche le pont du navire et l'air marin, qu'il gouta avec soulagement en le laissant lui apporter ses mérites apaisants. Il n'avait tué personne et songea que c'était presque un miracle. Ou bien avec l'âge s'assagissait-il un peu ou alors son instinct de survie lui avait rappelé que cela aurait fini très abruptement. La nuit se faisait sombre et rougeoyante, nimbée de lueurs fantasques que même Ortentia ne pouvait percer, ce qui ravivait plus encore les craintes superstitieuses des marins. Personne ne connaissait vraiment la cause du phénomène et si d'aucuns parlaient de volcans, pour beaucoup, cela restait un mystère effrayant, un message des cieux, peut-être même des Étoiles où siègent les

Hauts-Seigneurs, dont l'interprétation ne pouvait être que funeste. Car, oui, ce ciel nocturne avait des couleurs de sang.

Alors qu'il inspirait encore en se demandant quel bilan tirer de son échec et, surtout, quelles suites y donner alors qu'il ne pourrait de toute façon pas aisément se retirer des batailles à venir, il reconnut le pas puissant de la silhouette qui vint le rejoindre contre le bastingage. Il n'eut pas besoin de se retourner, il le connaissait bien. Dhuran était un puissant gaillard, de cinq ans son aîné, à la crinière blond feu qu'il ne faisait plus couper rase depuis qu'il avait quitté les rangs de simple légionnaire. Il dépassait Asclepios aussi bien de taille que de carrure et pourtant, des deux, il était sans doute possible le plus calme et doux. Il savait juste fort bien le cacher et il restait craint aussi bien des marins de son bord que de ceux de ses subalternes qui n'avaient pas encore su gagner son respect.

— Cela s'est aussi mal passé que je m'y attendais ?

Asclepios se retourna et hochait la tête, venant croiser ses mains pour appuyer ses coudes sur la rambarde de bois épais.

— Ils n'ont rien voulu savoir et tu ne devras pas être surpris si tu apprends que l'échec de l'assaut est dû à nos conseils de ne pas engager l'ensemble des forces en une fois.

Le puissant gaillard blond soupira, venant tapoter l'épaule du conseiller militaire en signe de soutien. Le geste paraissait fraternel, ce qu'il était. Mais pour eux deux, il s'agissait aussi de la limite à tout geste de complicité et de tendresse qu'ils pouvaient se permettre en public. Leur relation durait depuis un peu moins de dix ans, depuis la fin de l'académie militaire au sein des prestigieuses écoles de l'Eglise d'Anqimenès. Ils n'étaient, et de loin, pas le seul couple d'officiers Ordinatorii de leur promotion. L'interdit officiel de l'homosexualité, considérée comme une hérésie, n'était plus appliqué depuis bien longtemps, du moins, tant que la relation ne s'affichait pas publiquement. La rumeur qu'il y avait plus de gillys dans les rangs de l'Eglise que partout ailleurs n'était, selon Asclepios, sans doute pas si galvaudée que cela.

Dhuran retint donc tout autre geste affectueux pour venir tenir compagnie à son amant, le fixant un moment de côté avant de répondre :

— Tu ne sais pas dissimuler ta colère. Est-ce l'échec et ce qui risque d'arriver par la suite ou bien l'affaire est-elle arrivée à leurs oreilles ?

— Les deux. L'un des commandants n'a pas raté l'occasion de ramener en public le fait que je sois gillys.

— Je n'ai pas entendu de bagarre ni d'annonce de duel ; tu es vivant, il l'est aussi, c'est une bonne nouvelle que tu aies su te contenir.

— Cela aurait autrement fini par mon exécution sommaire, je pense. Je n'y tiens pas, je dois dire.

Dhuran lâcha un rire suivi d'un bref sourire tendre :

— Tu n'aurais pas eu cette sagesse il y a encore peu. Il marqua un silence avant de reprendre : ils vont à nouveau s'attaquer au port frontalement alors qu'il n'y a aucune chance que cela réussisse ?

— Orgueil et imbécilité. Les légions en marche sur la ville pourraient prendre ses murs en quelques jours, de leur avis. Ils veulent la gloire d'être les premiers à s'emparer de Mélisaren, avant les troupes terrestres. Une rivalité stupide qui va les mener au massacre.

— Quel est leur plan ?

— Ils vont attendre l'annonce de l'arrivée des légions par le fleuve et lancer une attaque à la fin de la première nuit. Ils pensent surprendre les défenses de la ville concentrées vers la plaine.

Dhuran opina, pensif :

— Bon, l'avantage d'être écartés du conseil de commandement, c'est que nous pourrons mettre l'Octoman et le Deridal à l'abri en arrière-ligne. Tant pis pour les rumeurs de lâcheté auprès des éteocliens, Anqimenès nous sera reconnaissant de ne pas sacrifier de navire dans une entreprise aussi démente.

— Et que fait-on pour les plus de quatre mille braves marins et légionnaires qui vont mourir à cause de l'orgueil d'une poignée d'amiraux parvenus ?

— Rien, répondit Dhuran en haussant les épaules, désabusé. Sauf sauver ceux que nous pourrons sauver à ce moment-là... Il y a des choses qui ne s'apprennent que par la plus dévastatrice des défaites.

\*\*\*

Elena fixait la jeune femme, à peine une adolescente, à travers son masque d'argent, se doutant bien de l'effet que son allure sinistre pouvait avoir sur elle. Arhimad ne s'était pas déplacé lui-même pour le rendez-vous ; il devait avoir préféré rester terré, prêt à disparaître, si jamais il était avéré que son vil secret était dévoilé.

Le métis frangien tenait la laisse qui retenait l'esclave par le cou. Il tendit un étui de cuir roulé. Il était tellement caricatural dans son rôle d'homme de main patibulaire, accompagné d'un gaillard non moins solide et non moins stéréotypé, qu'il prêtait à en sourire. Janus ne se gênait d'ailleurs pas du tout, même s'il avait, comme ses deux compères venus faire renfort en cas d'inattendu, la main posée sur le pommeau de son sabre court.

Elena referma la main sur l'étui, fixant le métis. Il ne voyait d'elle que les perles de deux iris verts, le blanc de ses yeux à peine visible, et un noir d'encre se confondant avec le masque de crâne grimaçant qu'elle portait. À vrai dire, il était persuadé d'avoir affaire à un homme, un peu petit, mais franchement inquiétant. Sa voix rocailleuse et sombre quand elle prit la parole acheva de le persuader.

— J'ose espérer que les documents de propriété sont en règle, ce dont je m'assurerais. Dans le cas contraire, Arhimad sait à quoi il doit s'attendre.

— Il a dit qu'tout était bon. Il a insisté.

— C'est dans son intérêt, en effet.

Affichant un air détaché, Elena réceptionna la laisse, qu'elle fit passer sans regarder vers Janus. Ce dernier, qui préférait si besoin avoir les mains libres, laissa Meerî se charger de l'esclave qui ne montrait pas plus de signes de rébellion que du moindre agacement apparent ; peut-être y'avait-il de l'inquiétude, en y faisant attention, mais rien d'autre. Le fait que le Haut-Art l'avait totalement conditionné à son sort était flagrant ; Elena en fut douloureusement émue de le constater, ce que son masque dissimula totalement. Elle s'attendait à quelque chose comme ça, mais difficile d'imaginer à priori que cela puisse être à ce point quand on ne l'a jamais expérimenté de visu.

Les gros bras attendaient quelque chose. C'était le moment risqué de la transaction et Elena se doutait que Janus et ses deux compères en avaient encore plus conscience qu'elle. Elle sortit des multiples couches de son manteau le carnet comptable, qu'elle tendit à son vis-à-vis d'une main gantée. Il s'en saisit et fut étonné que le petit homme masqué ait une poigne qui lui résiste. Elena vocalisait imperceptiblement tout en accentuant sa prise, modifiant juste autour de sa main les lois de la gravité. Elle ne le fit que pour s'assurer que le métis soit forcé de revoir son avis premier sur son interlocuteur. Vu sa surprise inquiète quand enfin il put saisir le carnet, c'était réussi. Pour parachever l'effet et clore l'échange, elle rajouta :

— Rappelez-lui, s'il en est besoin, qu'il existe deux copies bien cachées. Elles ne lui feront aucun préjudice si tient sa part de l'accord.

Le grand gaillard se sentit obligé de répondre par la menace, ne serait-ce que pour ne pas perdre la face devant son collègue :

— Et rapp'lez-vous d'tenir la vôtre, sinon, c'est nous qui irons vous retrouver. Ce s'ra pas bien dur et ça s'ra la dernière fois qu'vous vous frottez à un marchand d'Armanth.

Janus lâcha un grand sourire narquois en réponse, sans commenter. L'échange était à priori réglé et il fit un petit signe vers Elena pour lui faire comprendre qu'il était temps de quitter les lieux, des fois que le marchand ait eu des idées idiotes. Elle obtempéra sans rien perdre de son allure inquiétante et assurée, laissant Cénis guidée par sa laisse par le comparse de son camarade.

À son grand soulagement, il n'y eut aucune mauvaise surprise.

Une heure plus tard, elle était seule face à Cénis, dans la petite cellule d'un confort relatif qui lui servait pour l'heure de domicile. Durant le trajet, Janus avait plaisanté et lâché maints compliments sur l'esclave, tous plus ou moins gaillards, ce qui donna lieu à une sorte de concours de commentaires lubriques entre lui et ses deux compères qui, la chose avait été clairement clarifiée, ignoraient tout de la réelle identité d'Elena derrière le masque de Thin. Et bien sûr il tenta d'embarquer Elena dans le jeu, une façon, surtout, de cacher sa curiosité :

— Je retire ce que j'ai dit pour la somme, mais fallait prévenir qu'elle était belle comme ça et qu'en plus, on allait l'avoir déjà toute habillée ! Enfin... déshabillée à ce stade, parce qu'à part la capeline...

— Et tu t'empresserais de l'en débarrasser et d'y goûter tout ton saoul et dans toutes les positions, j'ai entendu ; tes amis aussi. Ils vont devoir se rabattre sur autre chose. On n'y touche pas.

Janus protesta énergiquement :

— Hey, tu déconnes ? Tu sais très bien que les esclaves des plaisirs sont dressées à cela et c'est tout ce qu'elles demandent ! Tu veux m'en coller une sous le nez et me dire de pas en profiter ?

Elena tourna la tête pour peser du regard sur le voleur, histoire de s'assurer qu'il n'ait pas la maladresse d'oublier qu'en dehors de la plus stricte intimité, il devait lui parler comme à un homme et la nommer Thin.

— Toi, peut-être, on en parlera. Eux deux, non. Ils se contenteront de leur prime.

Berrel, le plus maigre des deux compères lâcha avec agacement :

— Et pourquoi nous, on pourrait pas ?

Elena choisit le ton de ses mots avec soin ;

— Parce que vous ne comprenez pas l'intérêt qu'il y a à se laver et avoir des frusques propres.

La réponse, aussi sinistre que définitive, accentuée par l'aspect implacable du masque, mit fin aux ambitions du duo.

Cénis se tenait droite, cambrée et superbe, presque arrogante de beauté juvénile. Elle ne portait qu'un pagne de soie brodée, rehaussée de clochettes et de breloques d'argent et un large collier-plastron de tresses colorées décoré de perles de bois assorties, dissimulant à peine sa poitrine. Pas un instant, elle ne fit mine de jauger la pièce vétuste qui semblait tenir de logis pour son nouveau propriétaire. Elena n'était pas dupe de son impassibilité docile et sensuelle ; il y avait dans ses yeux de l'angoisse à son sort, ce qui rassurait quelque peu la terrienne. Cénis n'était pas tout à fait devenue une créature

pareille à Sonia, elle tentait juste de jouer le rôle qu'on lui avait imposé par tous les arts de l'asservissement.

Devant le silence du face-à-face, Cénis baissa les yeux et lâcha dans un murmure :

— Maître ?

Elena passa ses mains sur les côtés de sa capuche :

— Pas tout à fait...

Le masque glissa comme une seconde peau, révélant son visage délicat et métissé, au visage constellé de taches de rousseur. Une mèche auburn glissa sur son front tandis qu'elle fixait Cénis de ses yeux d'un vert profond, encore plus frappant avec l'épais khôl qui les entourait et bavait sous ses paupières.

L'esclave murmura encore, pas de déférence cette fois, mais de surprise, le souffle presque coupé :

— Athéna ?

— Désormais mon nom est Thin, Cénis...

\*\*\*

Jawaad fixait Lisa, à genoux devant lui, comme il le lui avait ordonné. Elle ne cachait pas très bien qu'elle n'aimait pas forcément cette posture, mais cachait encore moins bien que, pour lui, elle n'hésiterait pas à attendre ainsi, tête basse, des heures entières sans bouger s'il en exprimait le souhait.

À son arrivée, il avait trouvé ses deux esclaves en train de rire joyeusement, jouant avec Kato, le petit lori de Lisa, en compagnie de Sonia qui semblait, bien qu'autrement pareille à elle-même, satisfaite et repue. Le maître-marchand, qui avait examiné ses deux propriétés sous toutes les coutures

pour voir l'état de leurs blessures tout en interrogeant le trio sur leurs péripéties, avait noté la morsure au cou de Lisa. Elle en avait rougi de honte, comme prise sur le fait, quand il la vit inmanquablement. Celle-ci était si marquée, presque au sang, que Jawaad comprit l'intention de Sonia de signer son passage ; il n'eut pas de mal à en conclure le reste. Il ne trouva pourtant aucun intérêt à commenter sa découverte, retirant à la licenciée et indocile esclave le plaisir supplémentaire qu'elle eut pu goûter à éveiller la possessivité du marchand.

Jawaad envoya Sonia et Azur préparer le souper, en leur confiant le contenu du sac de victuailles qu'il avait apporté avec lui. Il n'avait pu saluer au passage Duncan et quant à Lilandra, il ne l'avait vu qu'en coup de vent alors qu'elle s'assurait de la prise en charge des derniers blessés de l'incendie. Tous les hospices de la ville avaient fort à faire et beaucoup étaient aux limites de leurs moyens. À la grande surprise de la noble femme médecin, Jawaad proposa son aide pour la nuit, sans même mentionner celle de ses esclaves.

— Vous avez quelques notions médicales, demanda-t-elle, un peu étonnée de la généreuse proposition ?

— Celles qu'on acquiert sur un bateau au bout de quelques années.

Lilandra opina, avec un sourire de gratitude :

— Reposez-vous un peu, cependant, et allez voir vos filles ; elles se languissent de vous et ont vécu une journée fort difficile. Mais si vous venez nous prêter main-forte, votre aide sera des plus bienvenues.

La conversation s'arrêta là, Lilandra appelée par une de ses assistantes. Les couloirs étaient encore encombrés de blessés et de traumatisés, heureusement maintenant plus clairsemés que dans la journée. Quand Jawaad rejoint les appartements de la doctoresse, le brouhaha de l'hospice n'était plus qu'un murmure.

Lisa attendait sans un mouvement, le regard sur les pieds de son maître, sa vaste masse de cheveux roux retombant en cascade depuis le demi-chignon qui avait pour rôle de les discipliner un peu. Quelques mèches avaient roussi, d'autres brûlés. Jawaad s'accroupit et en attrapa une, sourcils



froncés. Il n'avait besoin de rien dire, Lisa se doutait bien qu'il était mécontent de constater que sa chevelure avait été abimée aussi bien que le reste de son corps, même si c'était sans gravité. Il attrapa le menton de son esclave, pour la forcer à le fixer. Le regarder sans détourner les yeux lui demanda un effort plus lourd encore qu'elle l'avait imaginé. Elle avait peur, mais se demandait de quoi véritablement. Elle ne le craignait plus vraiment, tout du moins pas comme on pourrait craindre un tortionnaire ou un bourreau. Tandis qu'il la fixait de son regard noir et dur qui semblait la percer, elle réalisa : sa peur, c'était, bien plus qu'autre chose, celle de le décevoir. Un étrange constat, poignant et irréprouvable, qui fit battre son cœur d'une manière douloureuse et lui brûler les yeux dans des larmes naissantes.

— Pourquoi ?

Le ton de Jawaad était sec et, comme souvent, la question lapidaire semblait attendre qu'elle se suffise à elle-même et soit comprise sans hésiter. La moue perdue et paniquée de Lisa ne laissait aucun doute qu'elle n'avait pas su l'interpréter, comme le confirmèrent ses balbutiements :

— Pa... pardon, mon maître, je... je... je ne voulais pas...

— Shut !

Lisa resta encore plus décontenancée, alors qu'elle n'avait pas su retenir ses larmes, que Jawaad regarder glisser le long de ses joues. Elle aurait eu du mal à dire s'il en était attendri ou satisfait, mais il ne semblait pas en colère. Juste pareil à lui-même, comme bien souvent. Il précisa sa question, achevant de désarmer encore Lisa :

— Tu as pris des risques pour sauver beaucoup de gens. Pourquoi ?

La réponse vint péniblement, après que Lisa ait dégluti de son mieux en essayant de ravalier sa panique naissante :

— Pa... parce que je... je ne pouvais pas les laisser mourir !

— Si, tu pouvais. Tu n'aurais ainsi pris aucun risque pour toi, ce que je t'ai ordonné de faire. Qu'as-tu ressenti ?

— De... de la peur, avoua-t-elle en baissant les yeux.

Jawaad hocha la tête en réponse, toujours aussi impassiblement :

— Tu aurais pu être blessée ou mourir et tu le savais, mais tu as sauvé des gens. Un démon Chanteur de Loss a sauvé des gens innocents aujourd’hui, c’est la rumeur qui court. Qu’est-ce qu’avoir peur, mais avoir agi quand même ?

Lisa déglutit, relevant les yeux avec peine :

— Vous...vous ne... n’êtes pas en colère que... que j’ai désobéi, mon maître ?

La voix de Jawaad se fit plus sèche :

— Réponds.

— Je... je... Lisa faillit répondre qu’elle ne savait pas, mais osa pourtant sortir le terme qui s’avérait le plus évident, alors même que lui revenait en tête les paroles de Sonia, dans cette même soirée : du... du courage ?

Jawaad opina encore, esquissant un bref sourire :

— On ne punit personne pour son courage, pas même une esclave. Azur dormira avec moi et pas toi, pour que tu te rappelles de mon ordre. Mais tu m’as fait honneur. Montre-moi ton cou.

Lisa se pencha en avant, croisant ses mains dans son dos et relevant la tête, les yeux clos, avant même de réfléchir à l’ordre donné, suivant une posture enseignée de force pendant son séjour au domaine de Priscius. Jawaad se servait peu des ordres-clefs employés dans ces dressages pour conditionner les réactions instinctives et l’obéissance des esclaves, mais il ne s’étonna pas que Lisa y réagisse aussi mécaniquement. Après tout, il avait appris lui-même à Azur à obéir ainsi au doigt et à l’œil.

D’une main, Jawaad repoussa quelques mèches de cheveux, passant ses doigts sur la nuque de la jeune femme, qui frémit immédiatement. Malgré un autre sourire, il ne s’y attarda pas. Lisa ne bougea pas, tandis qu’il posait près de lui une vieille boîte de bois précieux, qu’il ouvrit d’un geste. Elle ne vit rien, mais sentit le froid du métal tandis qu’il glissait, de chaque côté de son cou, les deux parties d’un torque plaqué de platine, forgé et travaillé avec un art consommé, malgré une absence totale du moindre ornement. Un petit cliquetis mécanique confirma que le collier était désormais scellé au cou

de Lisa. Jawaad avait cessé de compter les années depuis lesquelles il avait fait fabriquer cet ensemble de bijoux, un collier et deux bracelets, auprès de l'un des plus réputés orfèvres d'Allenys. L'artisan y avait passé près d'une année, dont une bonne partie consacrée à perfectionner les serrures pour que les torques puissent être verrouillés sans espoir de pouvoir les ôter, à moins d'y mettre beaucoup de moyens. Mais leur plus grande valeur ne résidait ni dans leurs complexes serrures, ni dans le platine pur qui recouvrait leur corps d'acier dragensmanns.

Désormais tout contre sa peau, Lisa frémit à nouveau de la présence du collier, mais pour une autre raison que sa caresse. Jawaad vit la légère réaction, la petite moue intriguée de son esclave et eut un autre sourire avant d'ordonner :

— Tes mains !

Toujours intriguée par ce qu'elle ressentait et qui lui paraissait désormais évident, Lisa se redressa, le dos cambré, tendant ses mains, paumes vers le ciel. Elle avait rouvert les yeux, suivant timidement du regard les gestes de Jawaad tandis qu'il venait sceller chaque bracelet à ses poignets. Il commenta :

— Tu l'entends...

Ce n'était pas une question, juste une évidence. Lisa fit oui de la tête.

— Tu as une langue.

— Ou...oui... je... je l'entends, mon maitre. Il... il y a du loss-métal dans les bijoux... Pourquoi ?

— Sans loss, pas de Chant. Répondit Jawaad, accroupie devant son esclave, lui tenant fermement un poignet. La guerre ne faisait pas partie de mes plans, mais tu vas devoir la vivre. J'avais prévu, si tu répondais à mes attentes, que tu portes ces bijoux. Ce sera simplement plus tôt que je l'avais estimé.

Lisa détailla un instant Jawaad. Il y avait mille questions dans ses yeux, des interrogations qui faisaient écho aux révélations de Sonia. Mais elle savait bien que Jawaad ne daignerait répondre qu'à sa manière, si tant est qu'il jugerait d'intérêt de même y répondre. Elle décida surtout de parer au plus important, qui se justifiait immensément au vu du cadeau qu'elle venait de recevoir. Elle se pencha,

sans tenter de dégager son poignet, et s'inclina jusqu'à ce que son front touche la botte de son propriétaire, avant de murmurer : « merci, mon maitre. »

Jawaad laissa faire son esclave et la fit même patienter quelques instants dans cette situation de totale servilité, avant de la tirer par le poignet pour qu'elle se redresse avec lui. Amusé par la différence de taille et le regard de la jeune femme qui se serait bien jeté sur elle, il afficha cette fois un large sourire, alors qu'Azur et Sonia revenaient avec les plats du souper.

— Cela risque d'être ta seule occasion avant longtemps, alors qu'attends-tu ?

Lisa se ne fit pas prier. D'un saut, elle se jeta sur Jawaad, s'accrochant à sa taille par les jambes en lâchant un rire, pour venir sans hésiter chercher ses lèvres, qu'il lui céda non sans un petit mouvement de réprobation purement symbolique.

À quelques pas, Azur vit la scène ; mais bien plus le regard de Jawaad que celui de Lisa attira son attention de Psyké. Et ce qu'elle vit, même dissimulé dans toute l'impassibilité apparente du Maitre-marchand, lui réchauffa le cœur.

C'était de l'espoir.

## *8- Le gué d'Arcis*

---

Eïm releva la tête, avec pour unique paysage sonore un sifflement suraigu. À trois pas de lui, le cîma centenaire, planté avec les siens pour faire de l'ombre à la voie de halage, n'était plus qu'une souche éclatée dans une forme surréaliste. Il se pencha sur son buste, pour constater qu'une sorte de pulpe rouge cerise maculait son plastron de linotorci et la vaste écharpe blanche et bleue qui lui barrait le torse.

Tendant d'apercevoir ses hommes à travers le déluge de branchages et de feuilles qui retombait dans un silence assourdissant, il vit hurler un gosse dont il ne se rappelait pas du nom. Le jeune homme était blessé, mais ce n'était pas ce qui motivait son cri. Lui aussi était couvert de la tête au pied de la même sorte de viande hachée sanguinolente et il venait de comprendre. C'était ce qui restait de ses frères d'armes qui s'étaient mis à l'abri derrière l'arbre. L'explosion avait éparpillé leurs corps en une bouillie rouge qui maculait les herbes et le talus. En découvrant la mort et l'horreur dont elle était capable, il venait de découvrir la guerre.

Eïm s'en sentit coupable ; il n'eut cependant pas le loisir de développer cependant ce sentiment. Une seconde salve vint faire son office de ravages de part et d'autre du talus où tentait de se terrer la centaine d'hommes dont il avait la charge. Les boulets frappaient avec imprécision, mais cela ne changeait cependant pas grand-chose à l'affaire : ils décapitaient les arbres et dévastaient la crête de pierre et de terre battue en projetant des éclats en masse. Les projectiles sifflaient, comme autant de balles qui se chargeaient de tailler dans les chairs et les armures, jusqu'à parfois changer les os des morts en nouveaux éclats meurtriers qui venaient déchirer les vivants.

Le gamin terrifié fut interrompu dans son cri par un éclat de bois aussi gros qu'un madrier qui le trancha en deux par le bassin, dans une gerbe de viscères, d'os et de cuir. Eïm eut à peine le temps de sauter au bas de la tranchée qu'une autre explosion le précipita pratiquement jusqu'à la berge du fleuve en lui arrachant des lambeaux entiers de peau. Se relevant encore, il beugla sans même s'entendre pour que le commando quitte le talus et se réfugie près de lui.

La masse des combattants profita d'une brève accalmie dans le bombardement d'artillerie pour suivre l'ordre du colosse, dans le plus total désordre, essayant de trainer les blessés avec eux. Mais à ce

rythme, il n'y aurait guère plus grand monde à sauver ; les légionnaires devaient déjà former leurs carrés de l'autre côté du talus pour se lancer à la curée et achever le massacre.

Faisant des grands signes tout en commençant à longer la berge vers l'estuaire de l'Étéocle, Eïm maugréa :

— Damas, bouge-toi le cul ou cette histoire va s'abrégéer très vite...

\*\*\*

Affalé, coudes sur les genoux, sur le banc de marbre taillé de la vaste salle de l'Agora, Jawaad n'essayait pas le moins du monde d'imiter le port altier des officiers militaires de Mélisaren, qui occupaient tous les premiers rangs. Exceptionnellement, des femmes étaient assises sur ces banquettes, même si elles n'étaient qu'une poignée. Erzebeth qui, elle non plus, ne faisait pas trop cas d'afficher quelque rigueur martiale, était du nombre.

— Ce n'était pas censé être un entretien stratégique pour nous donner nos ordres, lui demanda le maître-marchand ?

Depuis une heure, les orateurs des bancs centraux, dévolus aux représentants politiques de la ville, se relayaient pour discourir sur l'estrade et faire état de leur point de vue sur la guerre et la manière de la mener ou d'y mettre terme, le plus souvent avec des avis creux et déjà mille fois rebattus quand ils n'étaient pas tout bonnement totalement contradictoires. Mais ce qu'il en ressortait était qu'une bonne moitié du gouvernement de la ville tremblait de peur depuis l'arrivée des troupes et était prête à céder à ses conditions, quand l'autre moitié, à raison, hurlait à la démente des exigences de Nashera et prétendait préférer mourir avec les habitants de la cité plutôt que de céder à cette folie. Et pour présider ces débats que Jawaad jugeait plus inutiles encore que ceux du Conseil des Pairs d'Armanth, il y avait Zaherd, forcé à écouter et tenir compte de l'avis de chaque tribun, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus un pour parler ou que le gong de la mi-journée retentisse, mettant à jamais fin au temps de parole des politiques jusqu'à la fin de la guerre.

Erzebeth écoutait les échanges, dont la teneur l'agaçait par moment de manière frappante. Elle répondit à voix basse :

— Même si l'Impérius est seul à décider, la loi l'oblige à écouter tous les avis. Mais je pense qu'il a décidé à dessein que tous les officiers soient présents pour qu'ils puissent être au courant de visu de ce qui va motiver sa décision. Cette demande de Nashera est complètement folle... je ne sais même pas comment on peut l'envisager autrement.

Depuis avant l'aube la rumeur avait enflé. Qui voulait le vérifier n'avait eu qu'à grimper au sommet d'une des nombreuses tours de la ville ou se hisser sur les remparts : la fumée des villages incendiés et la poussière soulevée par les légions en marche s'étaient vues bien avant que les voiles blanches de leurs navires d'escorte, les suivant par les airs et le fleuve, ne puissent être aperçues.

Dans la nuit, les éclaireurs et les soldats en poste dans la banlieue rurale de la cité avaient afflué avec des cortèges de réfugiés blessés et en état de choc. Du crépuscule à l'aube, les routes autour de Mélisaren avaient vu défiler plusieurs dizaines de milliers de personnes tentant de fuir au plus vite l'avancée inexorable des armées de Nashera. La plupart avaient pris la direction des petits ports ou des chemins côtiers, vers le sud et les cités-États voisines. Comme un présage funeste, ils préféraient tenter leur chance sur les pavés, au risque de servir de proie à des pillards occasionnels, que de se réfugier dans la ville bientôt assiégée. Un autre signe sinistre avait motivé les plus superstitieux et ils étaient nombreux : le rouge de sang qui avait teinté le ciel toute la nuit précédente ne pouvait signifier qu'un massacre prochain. Et face à des légions en marche, ce ne pouvait être que celui qui viendrait sceller inexorablement le sort de Mélisaren.

Depuis la cité, personne n'avait pu apercevoir l'armée conquérante de Nashera, restée postée autour d'un hameau abandonné, à large distance de ses fortifications. Mais dès les premiers feux du soleil levant la brume matinale, sinistrement teinté de rouge, une délégation imposante s'était campée devant les portes de Mélisaren. Lances et étendards d'un carré complet de pas loin de cinq cents *Ordinatorii* en parfait ordre de marche accompagnaient une douzaine de notables à cheval et leurs valets et esclaves, affichant tous une débauche de luxe et d'apparat qui rendait malaisé de distinguer la fonction de chacun. Pour ajouter à l'impression de puissance martiale, cornes, trompettes et tambours accompagnaient les pas de cette vaste troupe, assurée ainsi que personne n'ait pu ignorer son arrivée.

Mais Zaherd aimait à être facétieux. La stratégie d'envoyer une telle délégation en position de force obligeait en général à y répondre avec les mêmes artifices. C'était la coutume, ô combien respectée ; une affaire d'honneur entre belligérants. Mais Nashera n'avait pas jugé bon de déclarer officiellement de guerre et de motiver son attaque avant de lancer sa flotte sur le port de la ville. Zaherd n'allait donc pas les traiter avec quelques égards militaires que ce soit ; le panache, il allait l'afficher autrement, en même temps que son dédain pour cette débauche de moyens.

C'est ainsi que l'Imperius fit ouvrir les portes de la cité sans fanfare aucune, pour aller au-devant de la délégation, à cheval, uniquement suivi d'une escorte réduite à ses quatre meilleurs vétérans, ainsi que de son secrétaire et un jeune tribun volontaire, chargé de témoigner des discussions à venir. Bien sûr, les remparts étaient en alerte et plusieurs centaines de tirailleurs et de servants de canon étaient à leur poste. Mais il avait fait interdire que soient levées les couleurs de la ville plus que de coutume. Pas avant son signe, que ses hommes attendaient donc, se demandant bien ce que leur capitaine et désormais chef suprême avait en tête. Zaherd, quant à lui était, n'avait cédé au protocole que pour sa tenue d'apparat, une armure de plate entièrement ciselée, rendue légère par l'usage expert que les armuriers étéocliens faisaient des meilleurs linotorci. Le vernis noir du métal poli contrastait avec le rouge flamboyant du manteau porté en cape, tombant sur les flancs de son cheval, lui aussi à la robe d'un noir de jais.

Casque sous le bras, il tira sur les rênes de sa monture devant la délégation en force. Et l'entrevue commença. Elle ne dura pas longtemps. Passé les formules de politesse et les introductions nécessaires à céder aux lois de l'étiquette et que personne ne faisait ici avec la moindre once de bonne foi, le héraut annonça les exigences de Nashera.

Zaherd ne put y répondre que par un rire tonitruant :

— Et vous ne voulez pas que je vous ouvre mon cul, après l'avoir badigeonné d'huile, non plus ?!

Face à la vaste assemblée réunie dans l'Agora, Zaherd ne riait cependant plus. À vrai dire, devant les conditions exigées par l'armée qui campait désormais devant les murs, il en aurait bien



pleuré. Un retardataire demanda quelles étaient ces conditions si inacceptables et l'Impérius fit taire les réponses qui fusaient de partout pour les résumer d'une voix forte et sinistre :

— Ils exigent, dans l'ordre : la soumission de Mélisaren à Nashera par un accord de vassalité non négociable ; qu'on leur livre maître Duncan le Doyen et tous ses assistants, pour avoir défiés le Concile Divin en cherchant un remède à la Rage et, enfin, une rançon de mille cinq cents barres de loss-métal, cinq mille barres d'argent, mais aussi mille cinq cents de nos filles de quatorze à vingt ans et mille de nos garçons du même âge, comme butin.

— Et ils ne veulent pas qu'on leur offre nos culs et le ventre de toutes nos femmes, tant qu'ils y sont ?! aboya un des tribuns parmi les officiers de l'aristocratie.

— C'est en substance ce que je leur ai répondu, lâcha Zaherd, le ton cependant grave. Et qu'ils devraient venir se servir eux-mêmes s'il leur restait encore quelque armée pour s'emparer de nos trésors et de nos femmes, quand ils se seront brisé l'échine sur nos murailles.

Le général Tulbagnus, autoproclamé puisque sa famille en était le principal contributeur financier, des cavaliers de la Garde du Blanc-Roc, symbole de la coalition des forces militaires des princes de Mélisaren, intervint d'un éclat de voix puissant :

— Le refus était évident et c'est ce qu'ils veulent ! Aucune cité-État ne céderait devant de telles conditions de paix ! Ils veulent la guerre et c'est tout, donnons-la-leur !

Jawaad dérida un sourire noir vers Erzebeth, en commentant pour elle :

— Il a deviné cela tout seul, le fleuron de l'armée ?

La capitaine-corsaire souffla d'agacement :

— Mais que croient-ils, vraiment ?! Qu'on va négocier sur des exigences pareilles ? Autant les laisser piller la ville, je ne sais même pas si Mélisaren aurait de quoi payer un tel tribut.

— Ce n'est pas la question. On ne déplace pas une aussi vaste force de guerre pour négocier. Ils veulent prendre la ville par les armes ; une démonstration de puissance. Ainsi, toutes les autres cités-état de la côte accepteront les conditions de Nashera sans hésiter.

— Tu parles d'une invasion des cités libres de toute l'Étéocle ?

Jawaad opina, écoutant les échanges de l'Agora, secouée de clameurs et de cris vains, avant de répondre :

— Une annexion. Une fois Mélisaren tombée, les autres cités-États préféreront prendre les devants. Elles ne tenteront pas de s'unir contre une force qui a tout l'appui de l'Hégémonie. Ils viennent pour raser la ville.

Erzebeth hoqueta :

— Que dis-tu ?!

— Je dis que le Régent Onaxaphore n'a pas envoyé toutes ses troupes pour simplement prendre Mélisaren. Il va la raser, pour s'assurer que toutes les autres cités-États cèdent sans même essayer de résister.

\*\*\*

Les cornes et les tambours de guerre remplacèrent le feu de l'artillerie, annonçant la charge imminente. Eïm se prit brièvement à penser que l'aube naissante verrait peut-être bel et bien sa dernière heure, après tout. Il se l'était souvent dit, en plus d'un siècle, sans que ce ne fût jamais le cas au final, mais, à chaque fois, revenait la pensée fugitive de la mort. Car, après tout, si elle se dérobait à lui, elle ne se gênait pas pour happer dans ses mâchoires compagnons, camarades et amours. Un jour, elle se laisserait bien et ce serait son tour ; pourquoi pas ce matin ?

Le colosse suivait du regard l'évacuation désordonnée de la petite colonne qu'il avait mené jusque-là et qui avait réussi brillamment sa mission. À cinq douzaines, sous le couvert de la nuit et portant le plus léger possible, ils avaient pu parvenir au mouillage des navires de soutien et de ravitaillement de la puissante armée de Nashera. En une poignée de minute, une fois chacun des groupes en position, il avait suffi d'un ordre pour bouter le feu aux quais, aux barges et aux navires à l'ancre dans le bras calme du fleuve. Cela représentait une grosse dépense de poudre noire et de sang

de feu, mais pour le résultat escompté, ce n'était pas cher payé. Ce qui eut un prix autrement plus dramatique survint quand les légionnaires nashériens, trop confiants et réveillés brusquement dans un chaos dantesque, se ressaisirent pour s'organiser puis repousser l'assaillant. Et celui-ci n'était constitué que de soixante hommes faiblement armés, qui n'avaient presque aucune chance de faire retraite face aux plusieurs centaines de légionnaires et d'auxiliaires qui leur tomberait dessus dès leur mission de sabotage menée à bien.

Cela, Eïm ne leur avait pas dit. Les plus jeunes de sa colonne de volontaires n'avaient pas besoin de le savoir, les vétérans n'avaient pas besoin qu'on le leur rappelle. Ce qu'il leur avait promis, cependant, c'est que Mélisaren viendrait les chercher à l'aube et ne les laisserait pas tomber. Mais le soleil perçait déjà la brume matinale en chassant la pénombre et rien ne venait. Le colosse serra les dents ; encore une promesse qu'il ne pourrait donc tenir ? Il se prit à maudire les premiers feux qui frappaient la surface du fleuve en un miroir aveuglant et annonçaient sans équivoque la fin prématurée de ces braves qu'il aurait donc conduits à la mort.

Le colosse eut juste le temps d'agonir d'injures les Étoiles quand quelque chose de massif voila les rayons de l'aube, se détachant au-dessus des eaux, tel un mastodonte imposant toute la masse de sa puissance écrasante. La seconde d'après, le colosse s'annonça bruyamment, dans le rugissement de ses moteurs à lévitation sollicités à plein régime pour gagner en altitude, assourdissant la clameur de l'assaut des légionnaires. Eïm hurla de joie, suivi par les survivants de son commando, en voyant surgir de la brume la forme massive du Cap-brisant, le plus puissant galion lévitant de Mélisaren. Et le redoutable navire n'était pas seul ; derrière lui, Eïm pouvait entendre aussi bien que distinguer deux autres colosses de bois et de toile quittant les eaux pour s'élancer dans les airs, eux-mêmes suivis de silhouettes plus petites et indistinctes.

Immédiatement, un des vétérans à ses côtés s'écria : « Le Défiant ! et là, le Bergamos ! ». Eïm n'attendit pas de reconnaître les autres navires, poussant le premier homme devant lui, attrapant un second par le bras pour le diriger vers la berge, hurlant de toute sa voix de colosse :

— Ils sont venus nous chercher ! Rassemblez-vous, faut pas traîner ! Si vous devez choisir entre vos armes et vos camarades blessés, tant pis pour vos armes !

Un roulement de tonnerre assourdissant, strié de sifflements suraigus, dévora la fin de la phrase du guerrier. À quinze mètres au-dessus de sa tête, le Cap-brisant venait de faire feu de ses quatre-vingts

canons de bâbord, dont plusieurs avaient vomi des boulets d'alarme, leur hurlement strident se propageant loin dans l'air matinal. La canonnade fut rapidement suivie de deux autres, tandis que les navires achevaient leur manœuvre de couverture pour aligner leur flanc face aux troupes ennemies. En un instant, les champs moissonnés de l'autre côté des rangées d'arbres se changèrent en un enfer de mort, de fumée et de terre retournée. Le massacre changeait de camp.

\*\*\*

— Bien sûr que tu pourrais changer leur sort, idiote ! Personne ne le peut plus que toi, tu n'as pas conscience de ce que tu es capable de faire !

— Mais... mais ça... ça veut dire tuer, Sonia ! Je ne veux pas !

Lisa et l'éducatrice se trouvaient dans les jardins faisant face à la vaste volée de marches menant à l'Agora, d'où bruissaient encore les échanges animés, maintenant concentrés sur les stratégies militaires et la répartition des missions des forces armées de la ville. Assise dans l'herbe fraîche avec elles, Azur, depuis le début de l'échange, écoutait sourcils froncés, en apprenant autant par les non-dits de Sonia que par ses mots sur là où elle voulait en venir. Jawaad avait chassé ses esclaves dès que l'assemblée avait commencé. Il aurait pu laisser les intendants locaux leur trouver une occupation dans les communs de service, où tournaient nombre d'esclaves s'assurant que les tribuns et les invités aient à disposition le boire et le manger ; mais le maître-marchand n'était guère prêteur et préférait les savoir non loin, à son service exclusif.

Azur allait faire une remarque, mais elle n'en eut pas le temps ; Sonia attrapa la terrienne par le cou et l'attira violemment nez à nez face à elle :

— Que crois-tu avoir fait en sauvant Jawaad sur le bateau ?! S'il vit, c'est que tu as tué les hommes qui allaient l'abattre ! Et ne t'excuse pas de n'avoir pas voulu ça ; tu le voulais ! Tu as tué et c'est ce que tu feras encore s'il le faut !

— NON !

Il y eut une sorte d'impulsion dans l'air, comme s'il commençait à vibrer. Même à plus de trente mètres de l'Agora, il y avait assez de loss-métal dans les armes des gardes non loin pour alimenter le Chant de la jeune rousse. Sonia en fut pourtant surprise ; elle ne se serait pas attendue à ce que son élève soit capable d'entrer en résonance avec le loss de si loin. Mais elle coupa court à tout ce que pourrait faire Lisa en comprimant violemment sa trachée :

— Pas de souffle, pas de son, pas de Chant ; maintenant, tu vas m'écouter, terrienne stupide, lâcha-t-elle d'un ton venimeux.

Azur siffla de colère à son tour :

— Sonia, arrête de suite !

— Sinon quoi ? Elle peut sauver ton maître, te sauver, nous sauver, alors décide-toi : tu veux continuer à la mater comme une petite fille fragile ou qu'enfin elle prenne conscience de ce qu'elle peut faire ?

— Arrête de l'étrangler !

Sonia lâcha un rire, dégageant d'un geste dédaigneux du bras les mains de Lisa qui tentaient de lui faire céder prise, tandis qu'elle étouffait :

— Ça, oui, si tu y tiens ; je ne vais pas la tuer de suite. Puis elle reprit pour la jeune rousse, après avoir desserré son étreinte : écoute très attentivement... Tout ce que tu peux croire sur tes limites est vide de sens. Tu n'es pas un petit ruisseau chétif qui louvoie entre les prés ; le Chant de Loss coule en toi comme le courant d'un océan sous la tempête. Tout ce qu'il te faut, c'est du loss-métal en quantité, des barres entières, pour y puiser ton pouvoir. Et ça, sur les remparts de la ville, il y en a plus que ton esprit pourra même en ressentir, plus que tout ce que tu pourrais harmoniser. Et avec tant de loss-métal, rien n'arrêtera la puissance et la portée de ton Chant. Briser une troupe en charge, ce n'est rien de plus que le pouvoir qu'il t'a fallu pour souffler les flammes de l'incendie et repousser les décombres comme des fétus de paille. Demain, des hommes vont se battre et mourir, ton maître et le mien vont risquer leur peau pour nous ! Moi je compte bien aider mon idiot de maître à ne pas mourir ! Et toi, que vas-tu faire ? Pleurer avec les femmes en priant à l'abri des murs ? Soulager les mourants parce que tu ne sais même pas soigner qui que ce soit ? Servir la soupe aux blessés ? Foutaises !

— Ce... ce n'est pas mon monde ! je n'ai pas choisi de... d'être ici, Sonia !

La claque, violente et sonore, de l'éducatrice, frappa comme si elle-même avait oublié que la jeune terrienne, en retour, pouvait l'envoyer d'une seule note valdinguer à travers le parc... ou pire, si elle ne se contrôlait pas.

— Foutaises ! Tu y es, pourtant ! Personne n'a choisi et demain, personne ne décidera de mourir parce que ça l'amuse ! Ce sera la guerre, ce sera l'heure des fauves et des proies ! Alors tu choisis ! Tu veux être une draekya ou rester une pauvre sika ?!

Azur s'étouffa à voir la gifle rougir la joue de Lisa sans pouvoir arrêter Sonia et osa, fait exceptionnel, cogner sur l'épaule de l'éducatrice, assez durement. Celle-ci fronça un sourcil de surprise, mais s'en amusa plus qu'autre chose :

— Quoi, toi aussi tu aurais quelque chose à prouver ? Reste à ta place, ton talent ne sert à rien à la guerre. Pas comme elle.

— Et que crois-tu obtenir avec des gifles, hein ?! Oui, tu as raison ! Moi je serai derrière les murs, à prier et avoir peur, à essayer de soigner les blessés de mon mieux ! Je ne pourrais rien faire d'autre ! Oui, tu as raison, à la place d'Anis, pour sauver mon maître, le tien, nous sauver tous, je monterai sur les remparts et je ferais tout ce que je peux pour envoyer tous ces hommes aux Abîmes ! Mais elle n'est pas nous ! Je n'ai jamais tué personne, je ne sais même pas si j'en aurais le courage, Sonia !

Sonia se tourna sur Azur, tandis qu'Anis se remettait du coup, la tête sonnée :

— Et si tu avais le choix entre eux et ton maître chéri, psyké, que ferais-tu ? Tu crois vraiment que ce serait le moment de te poser des questions de morale et de sensibilité ?

Azur soupira :

— Non, bien entendu. Mais arrête de la gifler. Crois-moi, à cet instant, ça ne sert à rien, avant de se tourner sur Lisa, l'attrapant doucement par le bras, pour l'aider à se redresser et attirer son attention :

— Et cependant, Sonia a raison, Anis. Je ne sais pas bien ce que tu pourras faire et notre maître te dirait sûrement de ne rien faire sans qu'il l'exige et surtout pas de te mettre en danger ! Et je te dirais pareil : les règles sont claires, un esclave qui fait du mal à un homme libre risque la mort. Mais pas quand c'est pour protéger son propriétaire ou ses proches, encore moins face à un ennemi quand c'est la guerre. Alors, oui, je t'en conjure, petite Anis, si tu peux faire quelque chose, demande à notre maître et fait-le. Tu nous as sauvées, c'est beaucoup te demander, de recommencer encore. Mais on a vu ton courage... tu l'auras encore et, moi, j'ai confiance en toi.

Il y eut un long silence, que même l'éducatrice respecta. Sur les herbes du parc, celui-ci restait relatif ; cela continuait de clamer et crier non loin, derrière les colonnes et les murs de l'Agora, sans compter le brouhaha de la petite foule éparse de soldats et de civils qui eux aussi, à l'extérieur, attendaient des nouvelles et une proclamation publique. Lisa, la joue rougie, regardait vers les bâtiments, semblant absorbée dans ses doutes. Et il y avait de quoi ; la peur la tenaillait à un point tel qu'elle n'aurait pu parvenir à l'expliquer avec clarté. Cependant une chose était claire et elle en avait à cet instant une conscience aigüe : oui, elle pouvait et devait faire quelque chose. Ce monde était le sien, elle n'avait jamais perdu l'espoir d'y retrouver un jour sa sœur, si celle-ci était vivante quelque part. Ce monde était tout ce qui lui restait, qu'elle le veuille ou non. Elle devrait y survivre et se battre, désormais et plus simplement le subir docilement. Elle savait trop bien ce que c'était que de fuir et d'abandonner ; c'est ce qui l'avait conduite à la déchéance et aux portes de la mort sur Terre.

Un serpent vint lui mordre le cœur et se lover dans ses entrailles, tandis que l'idée se frayait un chemin dans son esprit. Tout ce qu'elle avait fait jusqu'ici, ces fameux actes de courage largement facilités par l'usage du Chant de Loss, qui faisait d'elle un démon autant qu'une sauveuse, elle ne l'avait jamais anticipé. Il était plus facile de se laisser guider par les événements et de réagir simplement sans réfléchir, en laissant l'instinct prendre le pas ; mais plus ici, plus maintenant. Désormais, Azur et Sonia lui intimaient de choisir et de prendre la décision et elle ne pouvait pas leur dire que c'était impossible. Parce qu'elle était la première à savoir qu'elle avait, ô combien, les moyens de se battre avec autrement plus de force que tous les gens enfermés derrière les murs de Mélisaren.

Mais elle allait avoir besoin de l'aide d'Orchys, plus que jamais. Elle finit enfin par rompre le silence, sans lever les yeux vers les deux filles :

— Vous... vous êtes... c'est tout ce que j'ai. Vous êtes mon monde... je le défendrais. Même si je dois tuer pour ça.

\*\*\*

La canonnade, même à près d'un mille du fleuve, s'entendait avec un fracas assourdissant. Le feu de l'artillerie illuminait la brume matinale en la perçant de dizaines d'éclats bleus. De l'autre côté des champs, par-delà le vaste campement où stationnaient les légions de Nashera, c'était l'enfer qui se déchainait.

— Par les morpions qui hantent les couilles de mon aïeul ! Bientôt il n'y aura que les plus pouilleux des toshs pour survivre encore à ce foutoir !

Damas eut une brève mimique de surprise au franc-parler de Riargos, le vieux capitaine de fusiliers qui venait de lâcher la tirade. L'effet jurait aussi bien avec l'uniforme que le port altier du vétéran qui jusque-là avait plutôt impressionné le Jemmaï par son sens du commandement ; ceci dit, cela le rendait d'autant plus humain et sympathique. Après tout, il avait raison, tout le monde allait crever, là-bas, si le signal de la diversion n'était pas donné au plus vite.

Soudain, alors que la canonnade avait cessé, plongeant la compagnie entière du capitaine dans l'attente angoissée, un nouveau vacarme lointain se fit entendre, strié des sons suraigus de boulets sifflants. C'était le signal. Damas maugréa, épaulant son long mousquet :

— C'est pas trop tôt !

Le Jemmaï ne fut pas le premier à tirer, réservant cet honneur à Riargos, qui arma juste après avoir donné l'ordre du feu. Deux cents fusils crachèrent leurs balles de cuivre, en même temps que retentissaient les bruits sourds des mortiers dirigés sur le flanc du campement des légionnaires. À un peu plus de cent pas de là, les troupes et l'intendance, mal réveillés au petit matin par le premier assaut lointain ne comprirent pas ce qui leur arrivait et se firent faucher par la première salve. Le temps de réaliser d'où provenait l'attaque, chaque fusilier avait changé d'arme ; la seconde salve fit quasi autant de morts, semant panique et dévastation parmi des troupes d'auxiliaires peu accoutumées au feu.

Abrités derrière les talus et les haies bordant les vastes champs, les fusiliers de la compagnie de Riargos préparaient la troisième salve, mais Damas voyait accourir les légionnaires hurlant leurs ordres



et saisissant leurs scutum, leurs grands boucliers d'acier et de linotorci. La vitesse à laquelle ils s'organisaient était effarante et le Jemmaï réalisa que ses camarades n'auraient jamais le temps de recharger avant la riposte.

— Riargos, faut se barrer !

Le vieil homme, campé sur un coude, achevant de charger son fusil en s'aidant de la prothèse de bois et de fer lui tenant lieu de main gauche, aboya rageusement :

— On les aligne comme à la foire, pas question de manquer l'occasion !

— Ce sont des Ordinatorii ! Regarde ! Le temps que tu pointes ton flingue, ils auront formé leur mur de fer et tu auras à peine fini de tirer qu'ils chargeront ! On va se faire massacrer !

— Tu pisses donc dans tes jupes comme une pucelle devant sa première trique ?! Fais ton devoir et ferme-la !

Damas grimaça en se redressant légèrement, pour glisser en arrière de la butte qui lui servait d'appui :

— Tu as raison ; je vais faire mon devoir.

Sans prévenir, le Jemmaï étourdit le vétéran d'un coup sec sur la nuque avant d'asséner dans le même mouvement une droite cinglante à son officier en second, prêt à tirer, qui n'eut pas le temps de réagir. Attrapant le cor pendant au cou de Riargos, il y souffla à plein poumon avant de hurler :

— Feu de barrage ! On se replie !

Une centaine de pas en arrière, vers les remparts de Mélisaren, une autre compagnie d'archers de métiers, qui attendait l'appel du cor avec anxiété, lâcha ses traits, dans une mortelle pluie de flèches enflammées, chargée de couvrir la retraite des fusiliers. Attrapant le capitaine qu'il avait sonné, Damas s'attarda pour crier avec les autres sous-officiers et faire hâter la retraite. Comme il l'avait pressenti, les légionnaires s'avançaient déjà et formaient leurs carrés en un mur de boucliers impénétrables, se protégeant des balles et des flèches dans une parfaite coordination. Les premiers tirs de leurs lances à impulsion fendaient l'air et, chaque seconde, les carrés se renforçaient de nouveaux hommes se précipitant à la rescousse. Face à ça, les fusiliers, jusqu'ici chasseurs, allaient rapidement devenir les

proies. Mal organisés, rendus trop confiants par leur succès initial, ils se repliaient en désordre ; déjà, les plus téméraires, ou simplement malchanceux, venaient de tomber aux premières salves.

Cependant, quelque chose clochait ; les légionnaires ne chargeaient pas. Pas que Damas s'en plaignit, tandis qu'il courait le long de la butte pour faire presser les retardataires, son lourd fardeau humain jugé sur son épaule ; mais les Ordinatorii semblaient attendre, dans un flottement incertain, un ordre qui ne venait pas. Le Jemmaï parvenait enfin à s'assurer de l'évacuation des derniers blessés quand il entendit des éclats de voix surpris et enthousiastes provenant des premiers fourrés derrière les champs en contrebas, dans la direction que prenaient tous les fusiliers pour faire retraite. Ayant enfin pu confier son fardeau humain à un solide gaillard qui ne voulait pas trainer sous les tirs, Damas fila voir la source de ces cris d'étonnement joyeux.

Traversant les fourrés, ce qu'il vit le figea net : au milieu d'un petit groupe de tirailleurs trônait Sonia, couverte de sang, vêtue d'une tunique et de bottines de toile et tendant à bout de bras la tête encore casquée d'un officier Ordinatori ! La scène était si incongrue que personne n'avait encore réalisé que son autrice était une esclave, mais ça ne tarderait pas. Damas aboya :

— On n'a pas le temps d'acclamer un exploit ! Évacuez, je veux voir tous vos culs passer les remparts indemnes !

Donnant l'exemple, il attrapa le poignet de Sonia pour l'entraîner à son tour, sans se retourner tant qu'il n'avait pas rejoint la compagnie d'archers qui se repliaient elles aussi vers les murailles et les deux poternes qui attendaient leur arrivée, avant d'enfin la regarder et lui parler :

— Tu avais un ordre, esclave, et ce n'était pas celui-là !

— Attendre de savoir si tu vis ou tu meurs à la fin de la journée ? C'est ce que ton ordre voulait dire, mon maître... quel gâchis alors que j'aurais été si utile à tes côtés.

Damas fronça les sourcils et lâcha le poignet de son esclave pour lui agripper durement les cheveux et lui tordre le cou jusqu'à la mettre nez à nez avec lui. Sonia en gémit de manière équivoque.

— Tu aurais dû me le dire, Sonia. Tu sais ce que tu risques et je ne parle pas d'avoir joué avec ta vie en allant couper cette tête !

Sonia soupira encore et lâcha un sourire venimeux :

— Si tu avais su que je savais me faufiler et tuer comme un vrai petit sicaire, tu m’aurais cru, mon maitre ? Il était plus sûr que je t’en fasse la démonstration, l’occasion était fort belle.

Damais tira sur les cheveux de son esclave, avant de la lâcher brutalement. Son regard assombri se changea en amusement :

— Je ne vais pas oublier de te faire payer ça et je sais très bien que tu adoreras. Mais tu as sauvé du monde avec cette tête. Si on te demande, tu m’as obéi ; moi c’est ce que je dirais. Et ne me refais jamais cela sans me prévenir !

Sonia éclata de rire, suivant Damas qui traversait les champs vers les premiers sentiers au pied du socle rocheux sur lequel était bâti Mélisaren. Il n’y avait pas eu trop de morts en fin de compte, mais beaucoup d’archers et de tirailleurs ramenaient des blessés... et il manquait au moins la moitié des mortiers, laissés sur place pour ne pas finir massacrés par les légionnaires. Ce fut Sonia qui brisa le silence, tandis que Damas rejoignait la troupe hétéroclite qui passait la poterne en désordre.

— Je dois donc mentir, mon maitre ?

— Comme si cela te dérangeait ...

Sonia lâcha encore un rire, tandis qu’elle montrait la tête du lieutenant Ordinatori, tel un trophée aux hommes présents. Elle ajouta, pour Damas :

— Parfois, c’est plus facile de se faire pardonner, que de demander l’autorisation, n’est-ce pas ?

Cette fois, ce fut au tour du Jemmaï d’éclater de rire. Après tout, lui-même s’était causé assez d’ennuis pour endosser ceux de Sonia sans trop avoir à s’en préoccuper.

\*\*\*

Eïm se laissa tomber sur le pont, dos vers le ciel, après avoir achevé de hisser le dernier blessé. Il crut pouvoir goûter enfin à un peu de repos, mais il eut à peine le temps de reprendre son souffle qu’il reçut un plein seau d’eau sur la face et le torse.

— Ha, mais foutraille, qui a fait ça ?!

Le coupable se tenait droit, le seau en main, fixant le colosse avec un sourire en coin :

— Ce n'est pas le moment de te reposer.

— C'est toi, qu'on appelle Jawaad, le maitre-marchand, c'est ça ?

Jawaad hocha à peine la tête et tendit le bras pour aider Eïm à se redresser. La comparaison entre les deux hommes, une fois le colosse debout, était frappante. Les bras du géant devaient faire le double de ceux du marchand et, alors que Jawaad faisait environ deux mètres de haut, Eïm le dépassait encore d'une tête.

— C'est ça, commenta seulement Jawaad. Il lâcha la main du colosse pour se diriger sans l'attendre vers la passerelle, lui lançant au passage : bouge-toi avec tes hommes. On doit dégager !

— Tu ne serais pas aussi un sale con ?!

Jawaad répondit sans se retourner :

— On le dit.

Rejoignant la barre, Jawaad donna ses ordres pour diriger la manœuvre en ignorant le géant. Il était urgent de redescendre le fleuve vers Mélisaren. Le maitre-marchand s'était proposé d'être en tête des trois navires d'évacuation qui seraient escortés par des galions de guerre, pour ramener en sécurité le commando dirigé par Eïm. Les deux autres étaient des caravelles lévitanes, moins bien armées encore que la Callianis. Chaque bateau tirait une barque fournie en rameurs, chargée d'aller chercher les soldats survivants. Le tout devait se faire sous les canonnades de l'escorte et les ripostes de l'artillerie adverse. Les balles sifflaient de toute part, passant très près des marins. Quant aux boulets, ils explosaient en gerbes violentes dans les eaux du fleuve et commençaient à se faire plus précis et plus nombreux.

Eïm réalisa que la situation risquait en effet de déraper rapidement. Il suffisait que deux ou trois des vaisseaux d'escorte des légions de Nashera soient plus véloces que prévu et contournent les trois galions de Mélisaren pour les prendre de flanc ; il ne donnerait alors pas cher des navires d'évacuation. Le colosse aurait bien souhaité prendre cinq minutes pour souffler et s'occuper de ses plaies cuisantes, mais il y renonça pour venir prêter main-forte aux marins qui achevaient de hisser tout le monde à bord et amarrer la barque.

Pour la barque, l'effort fut réduit à néant. Alors que les marins s'activaient pour préparer la Callianis à redescendre le fleuve, un tir plus chanceux, ou plus précis que les autres, désintégra l'embarcation en autant d'éclats qui vinrent entamer la coque du skipper et blesser plusieurs hommes. Depuis la barre, Jawaad hurla :

— Pleine puissance aux moteurs ! Poussée arrière !

L'ordre fut relayé avec les mêmes cris, tandis que les boulets sifflaient toujours plus, sans pouvoir couvrir le grondement assourdissant du feu roulant des trois galions qui vomissaient l'enfer à l'aveugle sur les champs. La Callianis se leva brutalement, creusant un trou dans les eaux calmes de l'Étéocle comme si elle voulait en percer les profondeurs, avant de remonter sa proue puis tout le reste de son élégante structure vers le ciel, en prenant lentement de la vitesse, malgré une brise bien trop faible pour la pousser à bon port.

Sur le pont, c'était la cohue. Les soldats sous les ordres d'Eïm n'avaient, pour la plupart, jamais mis un pied sur un navire lévitant et voilà qu'ils se retrouvaient à bord au moment d'une des manœuvres les plus périlleuses que pouvaient faire ces embarcations. Pour la plupart épuisé, en état de choc ou blessés, ils s'agrippaient là où ils pouvaient, compliquant la tâche des marins qui eux-mêmes avaient déjà fort à faire. Et le chaos s'amplifia quand, loin depuis l'autre côté du chemin de halage et des premiers champs, des boulets vinrent se fracasser contre la Callianis, jetant encore d'autres débris mortels sur le pont et semant une confusion de plus en plus incontrôlable parmi les hommes déjà rudement secoués.

Mais le colosse ne pouvait qu'assister au spectacle, sans rien pouvoir y faire, sauf crier des ordres, retenir des bras tendus, se pousser pour dégager le passage et relever des hommes tombés. Toute sa force, toute sa vaillance et son expérience centenaire des champs de bataille ne lui servaient à rien. Sur un bateau et sous le feu, on ne pouvait que prier sa chance et essayer de rester en vie : il n'y avait nul ennemi à portée de ses haches, seulement la mort aveugle qui fauchait au hasard de qui se tiendrait sur sa route.

Jawaad attrapa la barre pour aider son timonier à la faire tourner, forçant sur la gouverne, pourtant soutenue par des mécaniques servoélectriques chargées d'orienter les flux de lévitation. Au final, ils n'étaient pas trop de deux à pousser de tout leur poids pour forcer la Callianis à virer de bord. Les marins se démenaient pour ramener les voiles et suivre la manœuvre lof pour lof ; tous saisi par la

peur de se retrouver sous le feu direct des navires de l'ennemi, ils n'avaient sans doute jamais travaillé si vite, mais Jawaad ne les attendait pas. Tant pis si leur tâche deviendrait autrement plus complexe quand le clipper serait face au vent ; il n'avait pas l'occasion de s'en soucier dans l'immédiat.

La vigie se mit à hurler en gesticulant de toutes ses forces :

— A un demi-mille, à sept heures !

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. Depuis la poupe, une bonne partie du monde pouvait voir se dresser par-dessus les rangées d'arbres les silhouettes massives de deux galions d'escorte nasheran, tous les sabords ouverts. Ils étaient encore trop loin pour faire feu, mais avaient pris bien assez d'élan pour parvenir à déborder les vaisseaux de Mélisaren. Et il n'était pas difficile de deviner que leur cible privilégiée, c'étaient les caravelles d'évacuation et la Callianis.

Jawaad lança ses ordres sans lâcher la barre :

— Levez les fanions ! Qu'ils couvrent notre repli et nous suivent, on décroche maintenant !

Eïm cavala en grimant les marches vers la passerelle quatre à quatre :

— S'ils nous suivent, ils vont lancer leurs légions ; pour eux, la bataille a commencé !

Jawaad se redressa en regardant son vaisseau prendre enfin de la vitesse. Les caravelles suivaient la manœuvre péniblement, mais le Défiant avait vu les fanions d'alarme et se décalait en couverture, flanqué du Bergamos :

— Et ils auront prévenu la flotte navale... On fonce droit sur le port fluvial, Zaherd nous attend.

— Misère, soupira le colosse. La journée va être longue.

\*\*\*

Lisa fixait Orchys dans le silence surnaturel de fin du monde qu'était le décor de leurs rendez-vous oniriques. À l'horizon, une explosion aux proportions hors-norme était figée dans sa dévastation, à la seconde où elle oblitérait Antiva, en même temps que des dizaines de milliers d'hommes, qu'ils soient les assiégés ou les assaillants prêts à marcher sur la cité.

La jeune terrienne avait bien tenté de changer ce décor d'un effort mental soutenu, mais rien n'y faisait. C'était le seul paysage possible à ces rencontres, où les deux seuls êtres à sembler vivre étaient l'antique combattante de légende et elle-même. L'apocalypse comme seule perspective visuelle était troublante, mais, cette nuit, cela l'affectait particulièrement. Orchys le sentit :

— Quelque chose te perturbe profondément.

— Tu sais que c'est la guerre ici...

— A-t-elle commencé, Lisa ?

La jeune femme fit un oui de la tête, soupirant profondément :

— Tu ne vois pas mon état réel ; sinon tu n'aurais pas posé la question. Hier, des bateaux ont bombardé la ville... et les armées de Nashera sont devant les murs de Mélisaren. J'ai... j'ai aidé des gens, j'ai sauvé mes amis, j'ai fait ce que j'ai pu. Je... voudrais tellement être ailleurs, loin d'ici !

Lisa se laissa tomber, assise sur le talus herbeux, dos au spectacle de mort, figé dans le temps, qui remplissait le ciel. Orchys suivit son mouvement dans le tintement métallique de son armure, et se pencha sur la terrienne, bien plus petite qu'elle, comme pour venir la couvrir d'un élan protecteur :

— La guerre a tellement fait partie de ma vie que j'ai parfois du mal à me rappeler l'époque où nous étions en paix. Pourtant, jamais je ne l'ai souhaité, je n'en voulais pas, pas plus que de devenir commandeur d'une armée avec la responsabilité de mener des hommes au combat et, souvent, les envoyer à la mort. Mon dernier acte funeste, je ne l'ai pas fait pour gagner, pas plus que pour détruire mon ennemi. Je l'ai fait pour mettre fin aux ravages de la guerre, une fois pour toutes, parce qu'il n'y avait plus d'autre solution... enfin, je le croyais. Nous savons toutes les deux à quel point cette décision fut démente, maintenant. Personne de sensé ne souhaite la guerre. Il n'y a aucune sagesse, là-dedans.

Orchys fit une pause et passa finalement son bras autour des épaules de Lisa, avant de continuer :

— Tu n'es pas moi et ton époque n'est pas la mienne, je le sais. Mais tu n'as rien choisi, la guerre n'est souhaitée que par les fous et tous les autres ne peuvent que la subir et trouver comment y mettre fin. De toute manière, rajouta Orchys d'un sourire entendu et tendre, tu ne peux pas fuir, n'est-ce pas ? Jawaad a décidé qu'il ne le pouvait pas non plus et nous savons toutes les deux que, lui, tu n'auras jamais la force de l'abandonner.

— Ma décision était... enfin, tu le sais déjà, tu es dans ma tête. Il n'y a pas que pour lui, mais aussi toutes ces personnes que j'apprends à aimer et moi, je peux changer les choses... enfin, je crois.

— Alors, quels conseils es-tu venu me demander ?

Lisa soupira encore, hésitant presque à sa question, avant de tourner la tête pour se retrouver nez à nez avec celle de sa compagne onirique :

— Comment faire pour arriver à... tuer des gens ?

Orchys opina et resta songeuse, un instant. La question était vaste et lourde de sens. Bien plus encore que son élève pouvait le penser :

— Tu as appris à ressentir et voir à travers le Chant de Loss... les fils de pouvoir et les lignes de force qu'il dessine partout, y compris à travers les êtres vivants. C'est un outil merveilleux et utile, mais il ne va pas sans de terribles contreparties. Faire du mal aux êtres vivants avec le Chant de Loss impose un lourd prix à payer.

— Quel prix, Orchys ?

— Tout ce que tu fais subir par le Chant de Loss, de manière directe, aux gens que tu vas blesser... tu le ressentiras. Pas comme si tu étais à leur place, non. Mais tu le vois, tu l'entends, tu le sens, comme si tu regardais de près. Tu assistes à leur agonie avec une conscience aigüe que tu leur arraches leur si précieuse vie et de quelle manière elle les quitte.

Lisa grimaça d'effroi :

— C'est horrible !



— Oui, c'est pour cela que je te dis ce qui t'attend si un jour tu le fais. Mais tu ne vis pas cet effet quand le Chant de Loss modifie l'environnement, de manière aussi violente soit-il, et que ce sont les choses que tu affectes qui leur font mal, et non directement ton Chant. Ironiquement, c'est aussi souvent de cette manière-là que le Chant est le plus puissant, comme le Chant de Rage. Mais ce dernier ne suffirait pas à contrecarrer une armée.

Orchys fit une pause, détaillant le regard de la jeune terrienne, aussi vert que le sien, presque comme s'il en était le reflet, seulement altéré par la différence d'assurance entre les deux femmes :

— Je vais t'apprendre le Chant du Gouffre, Lisa. Il n'y avait pas beaucoup de Chanteurs à mon époque à être capables d'appréhender ce Chant, encore moins d'en user. Mais tu as appris vite jusqu'ici et tu résonnes avec le Chant de Loss comme vous ne faisiez qu'un. Cependant, tu dois avoir conscience, avant de t'y essayer, qu'il mettra ton esprit à l'épreuve, autant que ta résistance physique... et que tu devras bien choisir quand tu voudras en faire usage, car tu en payeras le prix, que tu réussisses ou que tu échoues.

\*\*\*

Dans l'obscurité nimbée du voile bleu d'Ortentia, Jawaad gardait les yeux ouverts, fixant sa jeune esclave terrienne endormie tête sur son torse, sa masse de cheveux roux tombant en cascade contre son bras. Ce qui le tenait éveillé n'était pas l'angoisse de la bataille à venir. Celle-ci allait exiger que tout le monde soit fin prêt au cœur de la nuit et, sur le pont, dormait, pour encore une poignée d'heures, une partie de la troupe de commandos qui allait tenter de passer les lignes Nashérienne pour saboter leurs navires de ravitaillement. Jawaad connaissait assez précisément le plan : faire paniquer l'intendance et les auxiliaires, puis déstabiliser les légionnaires par deux fausses attaques-surprises ; enfin, évacuer le commando une fois sa mission achevée. L'armée ennemie se croirait attaquée et répliquerait en marchant sur la ville. Zaherd achèverait alors de refermer le piège, au pied des murs de la ville, avec ses cavaliers lourds, ses légions d'artilleurs et de fantassins et les armes secrètes d'Yvain sur lesquels il comptait particulièrement. Zaherd était sûr de son plan ; Jawaad en était moins convaincu. Cela dépendait de trop d'aléas dont l'Imperius avait décidé de ne pas tenir compte.

Non, ce qui gardait Jawaad éveillé était autrement plus intrigant et étrange aussi. Et sans comprendre réellement les détails du phénomène, il se surprit à l'observer avec passion, mais aussi avec une véritable crainte respectueuse et pour cause. Car malgré toutes ses vastes connaissances théoriques sur le Chant de Loss, il ignorait que ceci puisse arriver.

Azur, roulée en boule de l'autre côté du lit, s'éveilla à son tour, avant de se figer, surprise, en fixant la chambre. Elle ne réalisa pas tout de suite ce qu'elle voyait, encore embrumée par le sommeil et manqua pousser un hoquet, interrompu par un signe silencieux du maître-marchand.

Tous les objets légers flottaient dans la pièce, comme s'ils étaient mus d'une vie propre, au gré d'une danse paresseuse, dans un lent mouvement rotatif. Se joignaient à cette farandole presque fantomatique aussi bien les bottes de Jawaad, que sa chemise ou encore les sandales d'Azur et sa tunique de soie, mêlé aux papiers et plumes du bureau et à un service à thé complet, lui-même précédé par un bouquet de fleurs, vase inclus, qui se joignait à la ronde. Autour du cou et des poignets de Lisa, ses bijoux luisaient d'une faible lueur bleue, comme le pendentif posé sur la poitrine de Jawaad. Le silence n'était percé que d'un seul son, un doux fredonnement, mais dont la gamme, même aussi faible, semblait inhumaine.

Azur réalisa alors et murmura, la voix angoissée :

— Maître... elle... elle Chante ?! En dormant ?

Le maître-marchand fit un signe de tête en répondant dans un souffle :

— Orchys est en train de lui montrer quelque chose, dans son rêve. Je n'ai aucune idée de quoi...

## *9- le Labyrinthe*

---

Abba se pencha lentement sur la rouquine, lui montrant qu'il tenait la chaîne de sa laisse, comme une pique de rappel qu'elle ne pouvait aller nulle part. Elle gardait le regard rivé à ses moindres gestes, attentive et méfiante ; elle avait bien fini par baisser sa garde, à force de bons soins et d'autorité mêlées, mais elle restait encore sauvage. L'esclavagiste commençait à croire que rien ne changerait cette facette de sa nature, en surface en tout cas. Il songeait d'ailleurs à exploiter ce trait pour en faire son charme, tant qu'il pouvait s'assurer qu'elle resta docile et conditionnée à son statut d'esclave.

Abba s'arrêta face à face avec la terrienne, qui baissa instinctivement ses yeux verts devant le regard bestial du colosse, qui faisait aisément trois fois son poids. Le géant gronda :

— Tu seras sage ?

La fille hocha lentement la tête, sans relever les yeux. Elle commençait à bien comprendre l'Athémaïs, en ce qui concernait les mots et les phrases simples, grâce aux efforts conjoint de Joran et Airain. Mais la réponse ne satisfaisait pas Abba. Il aboya :

— Parle !

Jaspe, la voix maladroite et boudeuse répondit après une hésitation :

— Je sage, oui maître.

— Bien... alors, prouve-le-moi.

Les mains de l'esclavagiste allèrent au bout de la laisse, pour la détacher du collier. Il la laissa ensuite tomber au sol et se releva. La terrienne était à genoux à ses pieds et, si elle avait compris ce qu'Abba attendait d'elle, elle resterait ainsi sans bouger tant qu'il ne lui donnerait pas la permission de se relever.

Alterma assistait à la scène, non loin, installée dans un des fauteuils de la vaste terrasse donnant sur les jardins du domaine de Jawaad. Penchée sur une écritoire posée sur la table basse, flanquée d'un boulier et d'une règle à calcul, elle faisait les comptes des affaires du maître-marchand, une tâche

répétée constamment tant l'étendue des avoirs à gérer était vaste. Abba avait trouvé l'idée saugrenue, comme à son habitude. La comptable avait le plus confortable bureau privé du domaine et il était convenablement chauffé. Depuis quelques jours, la température se dégradait à Armanth, plus vite que de coutume en cette saison d'automne ; d'aucuns disaient que cela avait un rapport avec les nuages rouge feu à l'aube et au crépuscule, apparus depuis peu et que les plus savants attribuaient à une nouvelle colère du Rift. Mais restée enfermée aurait privé Alterma de pouvoir assister aux progrès de la jeune terrienne sauvage, qu'elle n'avait plus revue depuis que l'esclavagiste l'avait racheté. Le géant aurait pu tenter tous les arguments pour la convaincre qu'il valait mieux rester au chaud, il savait que cela aurait été vain : la comptable s'était prise d'affection pour Jaspe et il ne le lui aurait pas reproché. Lui-même n'aurait pas pu cacher que la jeune femme l'avait autant ému qu'impressionné, par sa combativité et sa volonté. Mais il était du métier ; elle était une marchandise et il comptait bien l'exploiter comme tel.

Abba posa sa large main sur la tignasse couleur de feu de la jeune femme. Il avait fallu lui couper les cheveux, ceux-ci trop abîmés pour avoir une chance de les remettre en état. Sa nouvelle coiffure mi-longue encadrait son visage en l'adoucissant, accentuant aussi bien ses traits candides que son allure rebelle. Désormais, Jaspe était vêtue, soignée et parfumée et Abba constatait qu'Airain et les esclaves étaient parvenues à la convaincre de se laisser maquiller ; ses paupières étaient colorées de brun rose et ses yeux soulignés d'un peu de khôl. Sans surprise, il avait entendu que la jeune femme avait pleuré d'émotion quand elle avait pu se laver dans un vrai bain et enfin pouvoir s'habiller. Elle n'avait même pas protesté au côté diaphane et échancré de la courte tunique de lin qui mettait sensuellement en valeur les courbes de ses seins.

Le géant héla Joran, qui jouait avec les chiens de la maisonnée, accompagnée de quelques esclaves autorisées à quitter leur enclos. Son esclave personnelle cavala à ses pieds, tout sourire, pour s'agenouiller et attendre son ordre.

— Accompagne-là, mienne, et qu'elle participe aux corvées avec les autres filles. Si elle se rebiffe, ne fait rien pour l'arrêter, mais vient m'en rendre compte de suite, compris ?

Joran regarda en coin sa nouvelle sœur de chaîne, qui attendait toujours à genoux, la tête basse. Il y avait chez elle quelque chose qui donnait toujours à craindre qu'elle n'éclate à tout instant et se rebelle, même alors qu'elle semblait patienter docilement. Mais la jeune femme, rousse elle aussi, hochait la tête joyeusement, confiante :

— Oui, mon maître. Je vais l’emmener aider à soigner les animaux ! Tout le monde aime ça, les animaux.

Abba dérida un sourire attendri envers son esclave amoureuse, ce qui donnait un effet assez perturbant sur son faciès bestial, en général plutôt patibulaire :

— Bonne idée, mienne.

Il fixa Jaspe :

— Debout.

La fille obtempéra, hésitante, se demandant de toute évidence ce qui allait lui tomber dessus. Abba lui souleva le visage par le menton :

— Arrête d’avoir peur. Soit sage et suit Joran. Fais ce qu’elle te dit.

Jaspe fronça les sourcils et montra la chaîne au sol :

— Pas laisse ?

— Non, pas de laisse. Si tu es sage, plus de laisse dans le domaine, tu pourras te promener librement. Tu as compris ?

La terrienne fronça les sourcils, essayant de comprendre le sens des mots du géant, baissant encore le regard pour éviter d’affronter son allure de de prédateur. Elle voulut hocher la tête, mais Abba lui tenait toujours le menton. Elle finit par répondre enfin :

— Je sage, suivre Joran, pas laisse. Oui, maître.

L’esclavagiste acquiesça et lâcha un autre sourire en guise d’approbation. Il lâcha un « allez, va » à la terrienne, avant de rejoindre Alterma, qui avait délaissé son travail pour observer ce moment tout à loisir.

— Je suis impressionnée, fit la comptable quand Abba vint s’installer sur un fauteuil voisin en claudiquant, ses blessures encore sensibles.

— Par quoi donc, demanda le colosse, en plongeant sa grosse main dans un bol de noix salées ?

— Je ne m’attendais pas à... hé bien, à ses progrès, en si peu de temps ? Elle semblait encore prête à mordre et déchiqueter n’importe qui il y a une semaine.

— Le dressage des femmes et un art subtil... heu... je veux dire des esclaves, Alterma. Tu n’es pas concernée. Ce que je voulais dire est qu’il n’est pas donné à tout le monde de savoir comment adapter le Haut-Art et ses finesses à un sujet donné pour en tirer toute la valeur marchande et le rendre docile et exploitable. Encore moins ensuite d’en tirer le meilleur usage pour le meilleur prix.

La comptable tira un sourire en secouant la tête, poussant son écritoire de côté, pour attraper sa tasse de thé :

— Nulle offense, je vous pardonne bien la maladresse. Ce sont des esclaves. Elles sont barbares et animales, dénuées de vertus ; je suis une lossyenne libre et responsable de mes vertus. Je ne me compare pas à elles, nous n’avons rien de commun même si nous nous ressemblons et que je ne vois aucune honte à cacher que je les affectionne. J’avoue, je ne ressens pas de réel mépris pour ces filles, pas plus que de pitié. Mais Jaspe m’a émue, c’est vrai.

Abba lâcha un rire :

— Airain dit de cette petite sauvage qu’elle donne l’impression d’avoir fait la guerre et de ne pas en être encore sortie ! Et c’est vrai qu’elle est toujours prête à se défendre. Quand les esclaves ont voulu lui couper les cheveux, il a fallu que je la secoue et que je l’attache ; elle aurait déchiqueté les filles à mains nues, sans cela, je crois. Mais ça va mieux. Elle comprend sa place, mais elle comprend aussi qu’elle est en sécurité, maintenant.

— Vous pensez qu’elle sera prête à en faire un présent pour Franello ? Elle a encore l’air fragile et elle est très loin de commencer même à ressembler à une esclave des plaisirs.

— Je la veux docile, c’est tout ce qui importe. Je dois la secouer encore un peu pour cela, mais d’ici une semaine, elle le sera assez pour faire illusion.

— Hé bien, c’est mal parti !

Raego s’avança sur la terrasse, après sa remarque, affichant son sourire débonnaire et moqueur coutumier. Vêtu avec une élégance certaine, il avait même fait l’effort de raser sa barbe pour retrouver un bouc bien taillé, ce qui était aussi surprenant que le voir cheveux lavés et presque coiffés. Abba avait

remarqué que l'espion profitait sans gêne des largesses du domaine, à commencer par les esclaves de la maisonnée, qui devaient être en grande partie responsables de son allure soignée. Mais vu l'utilité de ce nouvel et étonnant allié, il laissait faire, non sans lui avoir rappelé qu'il n'était pas un invité, mais un employé.

L'esclavagiste se leva pour l'accueillir, fronçant les sourcils à sa remarque :

— Tu as des nouvelles fraîches ?

Raego serra la main du colosse, fit une courbette élégante pour saluer Alterma et s'affala dans un fauteuil, lâchant le soupir soulagé de celui qui a passé un bon moment à marcher :

— Ouais, et il a pris la tangente, le prévôt. J'ai claqué tous les andris que tu m'avais confiés pour arriver à savoir où il avait disparu et comment. Ça n'a pas été simple ; il a fallu chercher loin pour savoir où il était parti. Il est en mer, en route pour Mélisaren ; là-bas, c'est en train de devenir l'œil de la tempête, une sorte de chaos en pleine ébullition où se précipite tout ce qu'on peut compter de mercenaires et de sabres à louer pour tenter de profiter du bordel. Et Franello y est allé avec un navire de l'Eglise, le meilleur de ses Ordinatorii et toute une escorte armée triée sur le volet !

Alterma jeta un regard vers Abba dont le faciès se rembrunissait à vue d'œil. Elle fronça les sourcils, réfléchissant à voix haute :

— Et c'est à Mélisaren qu'est coincé Jawaad et peut-être même en danger... S'il venait à mourir, les Hauts-Seigneurs l'en préservent, son pendentif serait sans doute perdu. Je serai à la place du prévôt, je mettrai en œuvre tous mes moyens diplomatiques pour extraire Jawaad du conflit... et qui est mieux placé que Franello pour cela ?

Raego haussa les épaules :

— Ben, de ce que je sais, y'a des légions de l'Église de Nashera dans les forces qui attaquent Mélisaren. Un fidèle de l'Espicien n'est pas censé soutenir tous les Ordinatorii ?

— Ça ne fonctionne pas ainsi, répondit Alterma. Si les Prophètes avaient déclaré une croisade, Franello serait forcé de faire corps, mais c'est une guerre entre Cités-États. L'Église de Nashera agit pour elle, sans doute y-a-t-elle son intérêt, mais l'Église de Mélisaren verra son intérêt à protéger sa ville, y compris contre d'autres Ordinatorii et Franello peut très bien décider d'agir contre un adversaire

qui menace la cible qu'il convoite. Ce ne serait pas étonnant qu'il soit parti là-bas dans l'optique de sauver Jawaad et, ce faisant, loin d'Armanth et du pouvoir des Maitres-marchands, mettre la main sur son pendentif !

Abba gronda sombrement :

— Et Jawaad qui ignore tout de cela. Autant jeter mon plan aux latrines, j'aurais acheté Jaspe pour rien. Il faut aller à Mélisaren !

Raego souleva un sourcil dubitatif :

— Heu, bon, je n'ignore pas que vous êtes péte d'andris, mais l'argent ça n'arrête pas les balles. C'est la guerre, là-bas ! Tu comptes t'y prendre comment ?

Abba posa un regard complice sur Alterma, avant de répondre :

— Ho, crois-moi, ça ne sera pas un problème...

\*\*\*

La cour était vaste et, si le temps n'avait pas été à l'orage, elle aurait été éclairée sans mal par l'éclat d'Ortentia. Mais ce soir, cette dernière jouait à se cacher derrière de lourds nuages et ne laissait poindre que quelques fragments fantomatiques, nimbés de filaments vaporeux d'un carmin sinistre et de mauvais augure. Même les bourgeons bioluminescents des plantes rampantes, s'agrippant aux moindres interstices entre les pavés dans une irrépressible invasion du lieu délaissée, ne luisaient que faiblement, comme affectés eux aussi par le poids de l'obscurité.

Elena observait les lieux, toujours décontenancée par ce trait si surprenant de la flore lossyane à émettre des luminescences chamarrées que finalement personne, sauf elle, ne semblait admirer. Les individus présents pour cette réunion nocturne étaient nés ici, rien n'était plus commun à leurs yeux que ce spectacle. Et d'ailleurs, ils avaient clairement autre chose à faire que s'attarder sur le décor ; le ton ne montait pas encore, mais la tension entre les factions présentes de membres de la Cour des



Ombres était palpable, presque électrique. Le fait que tout le monde y apparaissait armé, même pour ceux qui tentaient d'être discrets, n'arrangeait en rien l'ambiance.

— C'était mon territoire, Ezio ! Tu as laissé des hommes sous ton contrôle faire chanter le marchand Ahrimad sur mes plates-bandes et tu pensais que je n'en saurais rien ? Ils ont foutu le bordel dans mes affaires, n'ont pas daigné présenter leurs hommages et demander ma permission et ne m'ont pas versé un andri en tribu. Je réclame ma part et mon dédommagement !

Ezio se tenait en avant de ses hommes de confiance, encadré par deux brutes solides, portant plastron de linotorci et baudriers à pistolets-impulseurs. À ses côtés, qu'il gardait à genoux en tenant court la laisse à son cou, se trouvait Cénis, un des enjeux de la confrontation de ce soir, qui n'en menait pas large à réaliser que son sort allait encore se jouer sans qu'elle puisse rien à contrôler. Le Prince de la Cour des Ombres ne semblait pourtant pas outre mesure inquiet, et il eut fallu être Psyké pour parvenir à cerner à cet instant ses émotions. Il lissa son bouc après avoir fourragé un instant dedans pour se gratter le menton, presque dédaigneusement, devant la colère de son Baron.

— Rappelle-moi, Omar, il se peut que ma mémoire défaille, mais tu as été prévenu qu'un coup allait avoir lieu sur mon ordre, n'est-ce pas ? Et tu as bien reçu ma proposition de toucher ta part puisque ce coup avait lieu sur le quartier dont je t'ai confié la responsabilité, non ? Dis-moi, car si je me fie à tes mots, je commence sérieusement à me demander si je ne deviens pas sénile ?

— Mais rien n'a été dit sur le chantage, tu t'es bien gardé de m'en avertir. Et eux, ajouta-t-il en désignant Elena et Janus, ont mis en péril un trafic juteux ! Je me retrouve avec des gars qui ne me servent plus à rien et des clients mécontents. Et l'esclave à tes pieds, elle vaut une belle somme et je n'en ai pas vu ma part !

Le Prince leva un sourcil, fixant son baron à quelques pas de lui. Ce dernier était aussi bien plus vieux, en apparence, que plus massif que lui. Et à la différence d'Ezio, il tenait à montrer sa richesse, non dans ses atours, mais dans la quantité de breloques d'argent et d'or qu'il affichait à son cou, ses mains et ses doigts, et jusqu'aux ornements de sa boucle de ceinture. La moindre de ses épingles aurait pu lui payer une soirée de luxe dans une bonne auberge. Mais ce qui agaçait le Prince, même s'il ne le montrait pas, est que son vassal était venu armé, alors qu'il n'avait pas lésiné quant à son escorte, composée de coupe-jarrets en nombre présents pour jouer le rôle de gros bras menaçant et appuyer la puissance de leur patron. Omar venait montrer sa force et tester celle de son interlocuteur, histoire de

confirmer ce que tout le monde savait : il voulait reprendre le titre de Prince et ne plus avoir à endosser le rôle de vassal et, ce soir, il ne s'en cachait pas. Ezio inspira, tout en tirant sur la corde pour forcer Cénis à devoir coller sa joue contre sa jambe, sans se soucier de ce que pouvait bien ressentir l'esclave ; il se tourna vers Janus, qui se tenait de côté avec Elena, toujours cachée derrière son effrayant masque d'argent en forme de crâne :

— Dis-moi... Quel serait donc ce trafic juteux que Thin et toi auriez mis à mal, selon toi ? Tu dois être le premier au courant, non ?

Janus grimaça sérieusement et regarda Omar du coin de l'œil un moment, avant de souffler un coup et répondre :

— Hé, bien, je n'ai pas la moindre idée de qui trempe dedans et je me garderais bien d'accuser qui que ce soit, mais... Ahrimad est salement mouillé dans un trafic d'enfants. On l'a fait chanter comme un pinson quand on lui a mis ça sous le nez et on a eu ce qu'on voulait en échange de ne pas divulguer son secret. Après ça, il aura eu, je pense, la bonne idée de mettre sa famille à l'abri et de quitter Armanth.

— Thin, tu confirmes ses dires ? Tu étais avec lui, que je sache, et Janus a beau être malin, je sais qu'il ne serait pas tombé là-dessus sans ton aide.

Elena eut le même réflexe que Janus, avant d'acquiescer et de répondre de la voix rauque et sinistre qu'elle travestissait quand elle jouait son rôle masqué :

— C'est exact. En échange de notre mansuétude, nous lui avons extorqué une esclave. Mais il me semble que le Baron oublie de mentionner que je l'ai achetée. Je vous ai même montré le contrat signé, Ezio. Elle m'appartient légalement et ne devrait pas faire partie de cette négociation.

— On va régler cela, Thin.

Ezio afficha un sourire faussement triste devant Omar, secouant la tête comme s'il voulait faire croire être déçu :

— Omar, Omar, Omar... Dis-moi que ce n'est pas de ce trafic-là que tu parles et dont tu aurais perdu le fruit ?

Le Baron se dressa dans un mouvement de dédain :

— Et si c'était le cas, qu'aurais-tu à y redire si tu y touches ta part, hein ?

Le sourire d'Ezio se fit sinistre en réponse :

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé, je crois, non ? Cela fait deux fois que tu esquives mes questions alors que tu m'as convoqué pour régler un problème. J'en conclus deux choses : tu ne veux aucun arrangement autre que ce qui t'intéresse et tu savais pour ce trafic d'enfants sans que cela te pose le moindre scrupule ! Tu me prends pour quoi ? Un mora qui se délecte de sa bauge sans se soucier de se laver ?!

— Je n'ai rien à voir avec ce trafic, c'est une histoire qui se fait en dehors de la ville avec des hommes puissants. Je prends ma part quand on aide à faire passer des livraisons en douce et tu reçois ton dû ! Depuis quand on cause de scrupules dans la Cour des Ombres ?! Toi qui n'en as jamais aucun quand il faut égorger, enlever ou piller ! Nous sommes des voleurs, c'est notre honneur et on l'assume fièrement !

Il y eut des réactions houleuses de part et d'autre de chaque groupe des malfaiteurs réunis dans la cour. Si certains auraient vendu pères, mères et enfants sans broncher si cela pouvait rapporter gros, beaucoup d'entre eux, la plupart en fait, ne pouvaient pas considérer le trafic d'enfants comme autre chose qu'une abomination inacceptable. Elena observait ces réactions, dont Janus lui avait expliqué la nature et une évidence lui sautait aux yeux : les hommes du Baron, sans surprise, étaient moins nombreux à s'offusquer de cette histoire que ceux du Prince. L'homme s'était entouré, comme attendu, de comparses qui partageaient ses vues. Elena se demanda, sans se faire d'illusion quant à un éventuel épilogue heureux, comment cette affaire allait tourner. Un regard de Janus l'informa qu'il se préparait à ce que cela dégénère.

Ezio lança un bref regard, en apparence anodin, sur sa troupe, mais Thin vit quelque chose qu'elle interpréta immédiatement comme un signe de connivence adressé à Janus et sans doute à ses sbires armés. Puis il toisa Omar, dans un échange de défi qui, pour qui savait voir, ne laissait aucun doute que chacun était ici pour régler définitivement ses vieux comptes en suspens :

— Ne parle pas d'honneur quand tu craches sur une de nos règles sacrées ! On ne touche pas aux enfants, tu le sais, c'est dans nos codes, c'est dans l'esprit même des vertus ! Ton honneur aurait

dû te dicter d'arrêter cette ignominie et ne me dit pas que tu n'en avais pas les moyens ou que ça t'aurait couté trop cher ! Tu règues sur le trafic des épices, la prostitution et la contrebande sur tout le nord-est et les quartiers huppés. Tu n'aurais même pas vu la différence ! Et tu viens me demander des comptes et me réclamer un dédommagement pour ça ?! En plus de ton honneur, tu as donc jeté toute sagesse aux chiottes, Omar ?!

Ezio ne laissa pas son interlocuteur répondre. Il s'avança droit devant lui, ses gardes lui emboitant le pas, faisant signe à Janus d'approcher à son tour avec sa comparse. Il tendit vers Elena la laisse de Cénis, qui soufflait maintenant d'angoisse à en trembler, et se dressa devant Omar, entouré de ses hommes de main :

— Tu veux régler tes comptes ? Tu veux être dédommagé d'un affront à ta prérogative de Baron de la Cour des Ombres ? Alors voici ceux à qui tu dois le réclamer, puisque c'est leur esclave que tu veux reprendre, non ?

Pendant un instant, Elena se demanda si Omar avait conscience du piège. Il était évident, trop gros pour être ignoré. Janus s'approcha du Baron, comme pour venir répondre lui-même aux exigences de ce dernier, qui affichait un faciès méprisant et hostile. Puis tout s'enchaina très vite ; Ezio tira brutalement à lui Elena, comme s'il anticipait qu'elle ait pu faire une évidente bêtise à cette seconde. Janus sembla vouloir enlacer Omar en signe de réconciliation, dans un geste presque affectueux. Il lui enfonça sans hésiter une longueur d'acier sous les côtes en lui perçant le cœur.

La réaction fut immédiate ; le corps du Baron n'avait pas touché le sol que les gardes du corps d'Ezio avaient déjà sorti leurs pistolets et abattaient les plus proches lieutenants d'Omar. Elena cria de surprise, alors qu'Ezio ne lâchait pas sa prise et fut entraînée au sol par Cénis qui lui sauta dessus en hurlant de peur, tentant aussi bien de se protéger que de mettre à l'abri la terrienne de son mieux. Des deux groupes, des armes furent sorties et pointées dans un échange de tirs qui ne dura pas plus d'une poignée de secondes avant de cesser, laissant au sol une dizaine de morts et de blessés.

Elena fixait le spectacle abasourdi voyant Janus, qui s'était jeté au sol dès le premier coup de feu, se redresser prudemment, apparemment indemne. Elle réalisa qu'Ezio, en l'entraînant, l'avait délibérément empêché d'user du Chant de Loss, ce qu'elle aurait fait, elle n'avait même pas besoin de se poser la question ; ça aurait été instinctif. Elle se dégagna de l'étreinte du prince brutalement, gardant contre elle Cénis, qui ne pouvait plus retenir des sanglots de peur, et gronda rageusement :

— Ne refaites jamais ça !

Ezio ne cacha pas sa surprise, avant de croiser le regard vert à demi caché par l'ombre du masque d'argent de la terrienne. Il y avait dans ses yeux autant de peur que de hargne ; il comprit assez vite et, en d'autres circonstances, s'en serait sans doute amusé :

— Je t'ai sauvé la vie, mais je compte bien ne pas avoir à recommencer.

Le Prince s'avança au milieu des hommes encore debout pour leur faire face, enjambant quelques corps. La tension était vive et il y avait, parmi les voleurs présents, un bon nombre qui était prêt à filer prestement et disparaître avant l'arrivée des Elegiatorii :

— Nettoyez-moi ça et emmenez les blessés. Personne d'autre ne paiera pour le crime d'Omar, ainsi en ai-je décidé ; aussi le premier qui veut faire vengeance en répondra de son sang devant moi. Janus ! Viens ici...

Le roublard ne se fit pas attendre, approchant de son Prince, non sans un regard vers Elena. Après tout, elle était devenue sa complice d'une manière presque officielle. Peu de gens savaient que derrière le masque d'argent de Thin se trouvait une femme et c'était tout aussi bien comme cela. Par contre, tout le monde commençait à savoir que, là où il y avait Janus, on ne tarderait pas à y apercevoir aussi l'homme au sinistre masque de crâne argenté. Il avait remis son long poignard dans sa cachette, sous le kilt qu'il portait par-dessus son pantalon bouffant. Il commenta, en tentant un bon mot pour alléger la lourdeur de l'ambiance :

— Si c'est pour tuer un autre Baron, Prince, je passe mon tour.

— Cela pourrait bien t'arriver, s'amuser à répondre Ezio. Je te nomme Baron, ce soir ; tu devais t'en douter, non ?

— Ho, putrechiasse ! Prince, tu plaisantes ?! Je veux dire, comment je peux, heu... c'est un honneur, mais est-ce que je mérite de... enfin, je veux dire, merci, mais, whaw ?

Ezio aboya pour faire taire son volubile vassal :

— Tu as fini ? Je reprends le territoire d'Omar sur l'Île aux Églises et je te laisse le Delatio jusqu'au Pont des Soies. Mais je te garde à l'œil ; tu as un an pour faire tes preuves, après quoi tu seras

adoubé officiellement. Évite de me décevoir et, surtout, réfléchis bien aux trafics que tu laisseras faire. Tu vois ce que je veux dire ?

Janus acquiesça prestement :

— Personne ne va oublier la leçon que tu as donnée ce soir, Prince. Moi le premier.

\*\*\*

— Tout avait été prévu par avance et tu ne m'as rien dit ?!

Elena fulminait. Elle donna un coup de pied rageur contre le premier fauteuil d'osier venu qui décorait le salon confortable de ce qui était la veille encore la confortable demeure d'Omar. Son personnel, surtout composé de quelques sbires, avait préféré prendre la fuite pour la plupart, et seuls deux ou trois d'entre eux avaient osés se présenter devant le nouveau Baron pour faire allégeance. Quant aux esclaves de l'ancien maître des lieux, ils avaient déjà tous été refourgués à bas prix à quelques négociants peu regardants du Marché aux Cages. Désormais, la maison appartenait à Janus, qui avait encore du mal à s'y faire. Il s'affala dans le plus confortable des fauteuils, sans égard pour le risque de salir le tapis de ses bottes boueuses :

— Mais non, Thin. C'était seulement une option, à laquelle Ezio m'avait dit de me préparer si cet enfoiré d'Omar avouait qu'il avait fermé les yeux sur le trafic d'enfants. Le Prince ne pouvait pas laisser passer ça, c'était impossible. Et le reste tu l'as vu, tu y étais.

— Mais tu savais que tu allais le poignarder et prendre sa place !

— Alors, le suriner, ouais. C'était mon boulot si Ezio me faisait signe. Mais je ne savais pas pourquoi il voulait que ce soit moi ; ça permet de légitimer sa décision de me coller comme Baron. Moi, je pensais qu'il allait désigner un de ses proches, tu vois. Ou plus logiquement qu'il reprenne pour lui tout le territoire et nomme quelques Chevaliers comme administrateurs des combines des rues en son nom. En fait, il a repris le territoire le plus riche d'Omar et nous laisse l'autre moitié.

Elena souffla d'agacement, avant de jeter son masque sur la table basse et venir à son tour s'installer dans le fauteuil qu'elle avait bousculé :

— Nous ?

— Ouais, nous. Ezio a compris qu'on forme un duo efficace. Il ne te nommera jamais Chevalier, tu n'es qu'une nouvelle et tous ses proches savent qui et ce que tu es. Mais... moi j'ai le droit d'adouber ! Et il a juste besoin de confirmer ma décision. Ce qu'il ne fera que dans un an quand je serai officiellement adoubé à mon tour. Tu vois ce que cela veut dire ?

— Que tu m'entraînes dans ta combine, oui.

— Dis-moi que ça t'emmerde, aussi ?! Dès maintenant, tu es Chevalier de la Cour des Ombres et tu es officiellement mon bras droit. Une plus grosse part sur les coups que nous faisons et une part sur toutes les activités qui ont lieu sur notre territoire. Qui veut faire ses petites affaires doit passer à la caisse comme tout le monde, s'il veut être tranquille.

Janus afficha un grand sourire et se pencha en avant, vers la terrienne, qui gardait des traits endurcis par la colère et la méfiance qui jamais ne s'estompaient. Il aurait pu prétendre le contraire, dire qu'elle était commune et qu'il s'en foutait royalement, que seul son talent à l'activité criminelle l'intéressait, il aurait menti effrontément. Par les Etoiles, elle était sacrément belle, même avec l'épais noir qui entourait ses yeux pour en cacher la féminité quand elle portait son affreux masque. Il lâcha enfin, comme un aveu, la voix plus tendre :

— Sans toi, je n'aurais pas eu cette chance avant des années, tu vois ? Mes comparses ont toujours été des gars dont l'esprit ne flottait pas beaucoup plus haut que l'eau croupie des canaux de la ville. J'avais pas la meilleure des réputations et pas de moyens de prouver que je valais mieux que ça. Et voilà que t'arrives, qu'on fait équipe et que tout se met à aller bien pour moi ! Foutrepute, regarde cette baraque, quoi ! T'y as ta place, si tu veux. Pour moi, c'est réglé... à toi de voir, Thin.

Elena tourna la tête pour échapper au regard de Janus, sourcils froncés. Il n'y eut même pas une esquisse de sourire pour laisser espérer croire au voleur qu'il avait pu l'émouvoir :

— Tu as bien conscience, Janus, que, pour moi, tu es un allié et un collègue de travail et rien d'autre ? Et que tu ne seras jamais rien d'autre ?

L'intéressé eut un sourire entendu en réponse ; il n'allait pas cacher sa déception, mais il s'y attendait :

— Je ne me fais guère d'illusions, Thin. Mais un jour, tu devras avoir confiance et, ce jour-là, tu me trouveras toujours près de toi, comme un ami.

\*\*\*

Dhuran retint Asclépios tandis que ce dernier posait le pied sur la passerelle qui permettait d'accéder d'un pont à l'autre des deux navires bord à bord. L'Agalhan, hissant les couleurs de l'Église d'Armanth, était un galion notoirement plus petit que l'Octoman, taillé pour la course et en rien pour la guerre. Mais la grande majorité de son équipage était composé d'Ordinatorii, dont une imposante escorte de légionnaires vétérans qui auraient fait regretter au plus sanglant pirate l'idée de l'aborder. Le reste du navire était tout à fait à l'avenant ; il était surarmé malgré sa relative modestie.

Le lieutenant, en tenue d'apparat s'arrêta à la main de son amant sur son épaule et se tourna sur lui, curieux :

— Tu doutes encore ?

Dhuran avait le même grade que lui, mais sauf devant témoin, leur relation dépassait toutes les normes de la hiérarchie et du rang et la seule différence entre eux tenait à l'âge. Ce dernier fixait Asclépios avec un regard doux, presque paternel, mais inquiet :

— Une convocation par le prévôt d'un Espicien ne se refuse pas sans d'excellente raison, mais il est d'Armanth. Étrange visite, alors même que nous devons participer à une guerre contre une Cité-État qui ne cache en rien son alliance avec cette ville de dépravés. Je crains ce qui peut t'attendre...

— As-tu une excellente raison sous la main ? Je n'en vois aucune qui justifierait de pouvoir nous défiler. Encore ton instinct ?...



— Ho que oui, mon doux ami... Et tu sais combien je tiens à m’y fier ; il m’a sauvé la vie bien des fois et à toi aussi. Soit prudent, car il m’alerte avec insistance...

Asclépios hocha la tête, posant sa main sur celle de son amant en une caresse furtive, avant d’enjamber la passerelle, jetant quelques regards vers les occupants du pont sur lequel il déboucha, suivi par Dhuran. Les marins du bord avaient clairement été triés sur le volet et étaient autrement plus disciplinés, jusqu’au soin de leur apparence et de leur hygiène, que son propre équipage, si on excluait ses légionnaires. Rien ne l’aurait moins surpris que ces hommes fassent soudain montre de redoutables talents martiaux autant que d’érudition. L’Espicien qui avait affrété ce navire n’avait pas lésiné sur les moyens ; Asclépios s’attendit à être confronté à d’autres singuliers spectacles et regretta même ne pas pouvoir parier avec son compagnon. En d’autres occasions moins formelles, il ne se serait pas gêné.

Accueilli par un légionnaire en tenue, le couple fut invité dans la plus grande cabine du château arrière. Asclépios nota mentalement qu’il aurait perdu alors un des paris qu’il aurait bien lancés ; malgré un confort indéniable et un gout savant dans l’ameublement de la pièce, qui faisait office à la fois de bureau, de salle de réunion et de salle à manger, elle ne jetait au regard aucun luxe ostensible. Debout derrière son bureau se tenait un homme sec et âgé, portant le blanc, le noir et l’argent de la tenue épiscopale de l’Église. Son visage parcheminé avait un teint cireux, presque mort, qui contrastait fortement avec un regard puissant de vie, au bleu glacial typique des hommes du nord de l’Hégémonie. À ses côtés, quelques pas en arrière, contre les vitres à carreaux de la cabine, se tenait un légionnaire aux galons de lieutenant, dont la stature était de celles qui imposent le respect au premier aperçu. Portant son casque sous le bras, il fixait les deux officiers qui venaient d’entrer dans la pièce d’un unique œil noir, l’autre crevé par une cicatrice qui barrait un visage austère et barbare.

Asclépios s’inclina avec respect, imité par Dhuran. Ni l’un ni l’autre n’allait poser genou au sol, il eut fallu que leur interlocuteur soit au moins Primarque et encore : que le contexte eut exigé pareille marque de déférence. Les Lossyans détestent poser genou à terre en signe de respect ou de dévotion, c’est une posture d’esclave. Le plus souvent, le signe de déférence se fait en effectuant une révérence et en s’inclinant, main sur le cœur. Et ceci, plus encore pour les Ordinatorii que partout ailleurs, qui placent l’honneur au-dessus de toutes les vertus.

— Mes respects, votre seigneurie. Vous avez demandé à rencontrer les délégués militaires de l’Hégémonie d’Anqimenès pour une affaire de la plus haute importance, nous voici. Je suis le lieutenant Asclépios, conseiller stratégique naval et voici mon aide de camp, le lieutenant Dhuran.

— Mes respects, lieutenant. Je suis le prévôt Franello, au service de son excellence l'Espicien Paratus, de la cité d'Armanth, et voici Phillipus, le chef de mon escorte et mon bras droit. Prenez place, je vous en prie.

Le vieux prévôt appuya sa proposition d'un geste, tandis qu'il s'installait lui-même sur un fauteuil garni de cuir, au confort relatif. Asclépios le remercia d'un hochement de tête en se posant sur le rembourrage sommaire. Un coussin n'aurait pas été du luxe, songea-t-il, mais il vint directement au fait ; autant vérifier rapidement si l'intuition de Dhuran se justifiait ou non :

— Je ne vous l'apprends pas, nous sommes en guerre. Votre arrivée en battant le pavillon de l'Église d'Armanth a été pour le moins surprenante, votre demande de convocation au nom de votre Espicien encore plus étonnante et j'ai failli la refuser eu égard aux circonstances. Donc, sauf votre respect, votre seigneurie, je suis très curieux d'en apprendre le contenu et comprendre la nature de son urgence ?

— C'est cette guerre qui constitue l'urgence de ma venue, lieutenant Asclépios ; ainsi que la nouvelle que vous avez décidé de rester en arrière avec vos navires tandis que toutes les forces de Nashera prennent la ville d'assaut, depuis ce matin même, c'est bien cela ?

— Vous êtes bien renseigné, votre seigneurie. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Et je suis au regret de vous avouer que je ne vais pas y répondre de suite, mais patience, si vous permettez ; je vais y venir.

Franello posa sur le bureau une boîte marquetée, de bois précieux et de ferrures dorés. Il l'ouvrit, avant d'en saisir le contenu de sa main parcheminée et le poser dans son écran de velours, devant le duo qui lui faisait face. Enfin, avec des gestes délicats de qui dévoile un trésor, il ôta l'écrin pour laisser tomber dans sa main un disque d'argent à l'éclat brillant, gravé d'un très complexe et savant motif. Aucun Ordinatori, même le plus rustre, ne pouvait ignorer ce qu'il signifiait.

Asclépios écarquilla les yeux et se demanda si sa mâchoire n'allait pas venir heurter bruyamment le sol en tombant. Dhuran n'en menait pas plus large :

— Un... sceau Prophétial ?! Quelle espèce d'affaires exige un tel sceau sacré ?!

Asclépios resta coi un instant, tandis que le vieil homme posait le disque sur le bureau. Il jeta un œil vers le garde balafré qui observait la scène, debout, sans un seul mouvement. Il n'était pas surpris de ce qu'il voyait et était clairement dans la confiance. L'officier finit par demander, sourcils froncés, une fois l'étonnement passé :

— Il y a trois Prophètes et leurs sceaux sont toujours nominatifs. Duquel émane celui-ci ?

Franello retourna l'objet, tout en répondant :

— Sa Sainteté Namerius. Son sigle et sa signature l'attestent.

— Un prévôt porteur d'un sceau sacré qui lui ouvre toutes les portes de tous les temples et même les plus secrètes archives... qui me dit que ce n'est pas un faux, sauf votre respect ?

Le vieil homme répondit de suite, sans sembler en prendre ombrage. Ne pas mettre en doute un tel objet à cet instant eut, au contraire, été pour lui un signe de bêtise :

— Vous savez comment le vérifier, j'en suis certain ; il vous suffit d'une barre de loss-métal, ou même d'une amorce.

— J'en ai une, fit Dhuran, en tendant à son amant une petite amorce de pistolet.

Asclépios remercia d'un signe de tête et posa la fine barrette de fer dans laquelle était sertie une minuscule quantité de loss-métal. Le test était simple et connu de tout officiel de l'Église ; après tout, les sceaux Prophétiaux étaient trop rares pour ne pas exiger une prudence minimum quand on en voyait un. Il suffisait d'approcher un peu de loss-métal du sceau. Ce dernier était composé lui aussi de loss-métal avec un cœur de loss-cristal. Deux pôles du précieux minéral se repoussent, et d'autant plus vivement qu'on insiste au mouvement de les rapprocher, mais le loss-cristal a cette particularité supplémentaire de vibrer en émettant un son cristallin quand il est soumis à cet exercice. Le lieutenant poussa l'amorce vers le disque ; il eut le bon réflexe de la retenir, car immédiatement la répulsion voulut prendre le dessus. Insistant un peu, c'est le sceau qui commença à glisser sur la table tandis qu'un faible bruit cristallin, comme la note d'un verre qu'on eut fait savamment tinter, se faisait entendre. Il n'y avait guère de doute sur la nature de l'objet, dès cet instant ; Asclépios en fronça d'autant plus les sourcils, intrigué :

— Il est authentique ; autrement dit, vous pouvez exiger de nous tout ce que vous pourrez considérer utile à l'œuvre des Prophètes... alors, de quoi s'agit-il donc ?!

Franello observa les deux hommes qui lui faisaient face avant de répondre. Leur méfiance, autant que leur perplexité, était évidente. Il se serait bien passé de devoir en arriver à une telle extrémité, qui le forçait à sortir de la confidentialité maniaque à laquelle il s'astreignait depuis le début de sa mission, mais en l'occurrence, il n'avait guère d'autre alternative s'il voulait la mener à bien :

— J'ai ordre de m'assurer qu'un homme, qui se trouve actuellement dans Mélisaren, en soit exfiltré au plus vite et par tous les moyens. Avant de vous expliquer ce que j'attends de vous, sachez que ce Sceau me permet d'exiger de vous la plus haute discrétion. Ainsi, tout ce que je vais vous expliquer, ainsi que la nature de la tâche que je vous demande d'accomplir pour les Prophètes, doit être traité dans le plus grand secret, sur votre serment fait aux Hauts-Seigneurs du Concile.

— J'entends bien, votre seigneurie. Et toi, mon ami ?

— Les souhaits des saints Prophètes sont nos ordres, répondit Dhuran. J'espère cependant que ce n'en soit pas un qui nous fasse rejoindre les Étoiles trop tôt. Maintenant, dites-nous ?

— Vous devez permettre à Phillipus et ses hommes de débarquer sans éveiller le moindre soupçon, pour aller sauver un maître-marchand d'Armanth qui se trouve à Mélisaren. Il doit être évacué indemne et surtout, il doit l'être avec le médaillon qu'il porte au cou. Il est aisé à reconnaître, c'est un petit bijou en forme d'astrolabe, constitué de loss-cristal. La survie de cet homme dans le meilleur état de santé possible est le souhait des Prophètes. Si jamais Phillipus venait à échouer, lui et ses légionnaires, vous devez poursuivre leur mission par tous les moyens possibles. Il doit survivre et il doit être sauvegardé avec son médaillon !

Asclépios fronça encore les sourcils, croisant le regard de son amant qui sans aucun doute se posait les mêmes questions que lui. Il posa la première qui lui vint, elles lui arrivaient dans le désordre :

— Pardonnez ma curiosité, mais cet homme sait-il qu'il doit être sauvé, a-t-il conscience de son importance ?

Franello répondit avec toute l'apparence d'une franchise assumée :

— Jawaad est connu pour avoir une très haute opinion de lui-même et de son importance. Mais c'est un impie, un hérétique, qui ignore les Dogmes et méprise ouvertement les traditions de l'Église ; il ne sait pas que les Prophètes ont besoin de sa personne et exigent qu'il reste en vie et il ne le croira pas, d'autant qu'il a été la cible de plusieurs tentatives d'assassinat malheureusement organisées par l'un de nous.

— Donc, que ce soit votre bras droit ou nous si nous devons nous en mêler, ajouta Dhuran, il ne nous suivra pas de son plein gré ?

— Non, il résistera, même, et il est réellement dangereux. Il est toujours entouré d'hommes talentueux dont un certain Damas, connu pour être un tueur redoutable. Mais, même seul, il ne doit jamais être sous-estimé, car il pourrait fort bien massacrer qui n'aura pas agi avec la plus grande prudence.

— Dangereux comment ?

— Dangereux comme le démon Chanteur de Loss qu'il est.

\*\*\*

— Ça va, Cénis ?

— Eh bien, je suis sous terre, dans des tunnels jamais creusés de la main d'un lossyan, il y fait aussi noir que l'abîme et nous nous enfonçons dans le repaire des démons d'où nul ne revient jamais. Je ne peux pas dire être rassurée, maitresse.

— C'est toi qui as voulu venir et cesse de m'appeler maitresse !

Elena se tourna sur l'éteoclienne, pour éclairer de sa lampe au mellia le visage de la jeune femme. Cénis avait clairement peur, mais elle n'avait pourtant pas hésité à la proposition de s'enfoncer au cœur du labyrinthe quand elle le lui avait proposé. Elle avançait en suivant la terrienne et Janus, qui lui non plus n'en menait pas large. Mais pour ce dernier, s'enfoncer au cœur du Labyrinthe, ce réseau

d'égouts, de tunnels et de boyaux sans âge parcourant tout le sous-sol d'Armanth, était presque coutumier. Tous les malandrins de la Cour des Ombres et tout ce que la Cité-État comptait de crapules en connaissaient les accès les plus pratiques pour aller et venir par les souterrains en toute discrétion et éviter les postes de garde. Pourtant, même Janus ne jouait plus les fiers-à-bras, alors que le trio descendait toujours plus bas, suivant la carte de Franello, bien au-delà de tout ce qui était connu et exploré de ces galeries plus vieilles que la ville elle-même.

Cénis trébucha contre une margelle humide et se rattrapa à Elena de son mieux, en hoquetant, lâchant un instinctif « pardon, maîtresse », avant de se redresser, réajustant son sac à dos. Elena grogna, à se faire encore appeler d'un terme qu'elle détestait et Cénis détourna les yeux, en répondant la moue coupable :

— Mais tu es ma maîtresse, que je le veuille ou non n'importe pas ! Je... tu sais bien, tu étais là. Je suis paralysée par la peur d'être punie si je te nomme autrement ; je n'ai pas le droit ! je n'arrive même pas à penser faire autrement... et... maîtresse, si je fais autrement en public, même toi, tu pourrais avoir de terribles ennuis.

Janus rajouta, ajustant son lourd sac, en profitant de la pause pour soulager son épaule endolorie :

— Écoute-là, Thin. Elle a été dressée et agit comme une bonne esclave. Que ça n'ait pas marché avec toi, c'est autre chose, mais le Haut-Art n'échoue presque jamais. Elle fait ce qu'on attend d'elle et elle a intérêt à le faire bien, parce qu'il y va de ton honneur.

Elena aida Cénis à se redresser et ajuster son sac plus confortablement, avant de se retourner sur Janus :

— Je sais cela... on me l'a fait répéter jusqu'au vertige. Mais je n'aime pas cela.

— Que tu aimes est sans importance. Tu veux être une lossyenne ? Comporte-toi comme telle, même si cela t'arrache la gueule. Bon, on reprend ou on se trouve un coin sec pour souffler un peu ?

Elena afficha une moue brève, mais bien visible de dégoût, avant de poser un regard plus tendre sur Cénis :

— Quand ce sera le moment, je trouverai comment t'affranchir, si tu peux le supporter. Appelle-moi comme tu dois le faire, en attendant. On continue, Janus ! Je veux voir où ces hommes se sont arrêtés et pourquoi ils n'ont pas pu aller plus loin.

Cénis se glissa dans le bureau d'Elena, pour s'arrêter près de la cheminée, où ne brûlait aucun feu. La terrienne, guère amatrice d'obscurité avait recouvert le linteau de bougies qui jetaient des feux dans toutes la pièce. Il y avait encore un grand candélabre posé sur une table basse, des chandeliers sur le rebord de la fenêtre et, sur le tablier du bureau, une lampe à mella jaune. L'éteoclienne avait rarement vu quelqu'un exiger autant de lumière.

Elena leva la tête vivement. Cénis, pieds nus, ne faisait aucun bruit et il avait fallu qu'une latte du plancher grince pour alerter la terrienne, qui était immédiatement passé sur le qui-vive. Mais elle esquissa un sourire bref, avant de faire signe à l'esclave d'approcher et s'arrêter face à elle :

— Hm, c'est mieux. Mais les sandales ne t'allaient pas ?

Cénis était plus vêtue qu'elle ne l'avait jamais été depuis qu'elle avait été capturée dans les Plaines de l'Étéocle, il y avait presque une année en arrière. Elle portait un sarouel chamarré de couleurs chaudes à la coupe confortable, retenu par une ceinture de soie, avec une tunique courte assortie et un boléro brodé de rouge et jaune. Elle avait noué ses cheveux aux reflets d'or en tresse et elle souriait, pouvant enfin se détendre un peu, pour la première fois depuis longtemps, à vrai dire.

— J'ai perdu l'habitude, maîtresse. Les sandales me vont bien, mais il y a trop longtemps que je marche pieds nus.

Elena lâcha un autre sourire ; ils étaient rares, sauf avec l'éteoclienne, qu'elle affectionnait. Après tout, elle était la seule à pouvoir témoigner directement de l'enfer qu'elles avaient partagé toutes deux :

— Tu t'y feras, comme de cesser de m'appeler maîtresse. Tu trouves tes marques ? J'ai bien précisé à Janus que tu m'appartiens et que tu dois être traitée avec égard. Sans toi, je ne serai pas là...

— N'en parlons plus, maîtresse. C'est une autre vie ; je suis heureuse de voir que tu as survécu et que tu as trouvé un moyen de devenir libre.

Cénis se pencha sur le bureau, où étaient étalées la carte du Labyrinthe et les notes volées chez Franello :

— Qu'est-ce que c'est, maitresse ?

— Une énigme. Je comprends assez bien la carte, mais elle est complexe et il y a des sortes de notes, qui doivent se référer à ces carnets, sur comment s'y retrouver sans se perdre ou indiquer des dangers. Mais je n'y comprends rien, je ne sais pas lire ces signes-là. Et ce ne sont pas Janus et ses camarades qui vont m'aider ; ils sont tous illettrés.

— Ho ? Mais c'est de l'Hellensa ancien. La langue écrite des érudits et des princes de l'Étéocle.

Elena ouvrit des yeux ronds :

— Tu sais le lire ?!

Cénis eut un sourire entendu, où brilla furtivement toute sa fierté d'ancienne aristocrate étéoclienne :

— Oui, mais même en sachant le déchiffrer, tu n'y comprendrais rien, maitresse. C'est le code d'Allegias, je pense.

— Expliques-moi ?

— Dans toute l'Étéocle, les grandes familles aristocratiques emploient des codes pour crypter leurs écrits, pour qu'il soit ardu de déchiffrer une lettre qu'on aurait volée ou interceptée. Écrire en vieil Hellensa ne suffit pas toujours ; après tout, n'importe qui peut l'apprendre dans une bonne école. Il y a donc tout un tas de codes créés pour faire un cryptage assez aisé à employer ; sans doute un par grande famille. On nous apprend dès notre plus jeune âge à connaître notre code familial, mais aussi celui des autres grandes familles, pour que nous soyons en mesure de déchiffrer les messages de nos adversaires. Je connais six codes et celui-ci en fait partie. Il est assez classique, à vrai dire.

Elena lâcha un rire ; il sonnait quelque peu comme empreint de cynisme ; pourtant, quand elle fixa Cénis, son regard vert était franc et reconnaissant :



— Alors, va chercher le tabouret, installe-toi et déchiffre tout cela avec moi. Si tu y parviens, ce que nous allons trouver, si tant est que tout ce que j'ai compris et ce que Janus me raconte sur le Labyrinthe soient vrais, va assurer notre richesse.

La terrienne se leva, en s'étirant longuement. Elle n'avait pas précisé à Cénis qu'elle ne visait pas que la richesse, mais cherchait la clef qui reliait ces plans, les esquisses des astrolabes que Franello appelait des Artefacts Anciens et l'homme qui en portait un en médaillon et qui avait acheté et emmené sa sœur. Et elle ne lui en parlerait pas ; Cénis était peut-être de confiance, ou tout du moins la personne dont Elena aurait le moins à se méfier, mais elle restait une lossyenne et pour la terrienne, cela restait synonyme d'ennemie. Elle commenta juste, se dirigeant vers la sortie du bureau :

— Je vais nous faire du thé. La nuit va être longue.

Plus le trio, guidé désormais par Elena depuis que Janus avait avoué être totalement perdu, loin de tout ce qu'il connaissait du réseau des tunnels, s'enfonçait dans les profondeurs, plus le silence devenait oppressant. Avant tout, le Labyrinthe constituait, pour ses trois ou quatre premiers niveaux, un enchevêtrement de caves, de celliers, de carrières souterraines, de déversoirs d'égouts et de canaux d'évacuation bâtis sur les bases de cavités artificielles plus anciennes encore. Qui savait s'y retrouver dans ce labyrinthe dont les niveaux inférieurs étaient tous partiellement inondés pouvait déboucher n'importe où dans Armanth, exception faite, selon Janus, de la majeure partie des quartiers riches de l'Alba Rupes. On y avait condamné le plus grand nombre possible d'accès. Mais au sud, les tunnels s'étendaient si loin que le voleur assurait qu'il avait même pu y trouver une sortie qui débouchait dans les marais de l'Argas, à près de dix milles du centre-ville d'Armanth.

Elena avait beau savoir que sa ville natale sur Terre, Paris, avait un réseau souterrain similaire dont le plan n'avait jamais pu être entièrement dessiné tant il était complexe, elle avait du mal à imaginer l'étendue de celui de la cité des Maitres-marchands. Ce dernier avait le trait presque prodigieux de traverser un delta, à l'origine marécageux, sur lequel était bâti la ville. Elle savait qu'une partie de ce delta était sis sur un socle de pierre dure, là où s'élevait la colline et les palais de l'Elegio et du Conseil des Pairs. Mais tout le reste n'était que terrains meubles et à demi noyés, rendus constructibles à force de remblais et d'efforts. Et comme elle l'avait appris, et Janus n'en démordait pas, le Labyrinthe était là bien avant la ville. Plus on s'enfonçait dans ses profondeurs, plus on remontait le temps, jusqu'à ces

Anciens dont même Cénis ne savait pas grand-chose, à part qu'ils auraient vécu avant l'ère du Long-Hiver et même l'arrivée des lossyans depuis les Etoiles.

— Comment se fait-il avec toute l'eau qui se déverse dans ce truc que le Labyrinthe ne soit pas noyé ?

Janus haussa les épaules, tenant sa lampe vers ses pieds, pour s'assurer d'où il les posait. La corniche sur laquelle s'avavançait le trio avait beau être large, elle était encombrée de pierres vives, certaines couvertes de concrétions calcaires amassées avec toute la lenteur des temps géologiques. Et du côté du précipice, il ne semblait y avoir que le trou noir d'un vide tombant dans les profondeurs de Loss. Même la bioluminescence présente partout dans le Labyrinthe s'était éteinte ici, comme si les mousses et les champignons avaient déserté un abîme trop profond pour eux.

— Pas la moindre idée, Thin, répondit Janus. Mais je peux te dire qu'on est vraiment très bas en dessous du fleuve. Mon père extrayait de l'argile et me disait que c'est sous le niveau de l'Argas que se trouve les gisements les plus riches et épais. Peut-être qu'une grande partie de l'eau ne se déverse pas et retourne à la mer ?

Elena fronça les sourcils, peu convaincue, mais n'ajouta rien. Sous la terre, pas de boussole et de toute façon, elle avait appris que personne n'en usait vraiment. Loss n'avait pas de pôle Nord comme sur Terre. Les seules choses qui permettaient au trio d'assurer qu'ils n'étaient pas irrémédiablement perdus était la copie de la carte, sur laquelle ils reportaient leur parcours à la craie rouge et les marques que Janus avait eu la bonne idée de tracer en s'armant d'un pot de peinture et d'un pinceau. Mais il commençait à devenir nerveux : le pot arrivait à sa fin et la carte n'était clairement pas à l'échelle. Impossible de dire au bout de combien de temps le trio arriverait à leur objectif.

— Reprenons, lança Elena. Ça fait des heures qu'on est là-dedans. Si on n'arrive pas au bout de ces galeries, on pourra revenir en suivant tes marques, Janus.

— Je suis pour ! Parce que, crois-moi, je n'irais nulle part dans les tréfonds de ce truc si mon pot de peinture est à sec.

Cénis ajouta, la voix nouée d'angoisse :

— Je sais que je dois obéir, maitresse... mais je partage le même avis que le maitre Janus.

Elena acquiesça sans commenter, mais reprit la route ; la corniche descendait encore en pente dans les profondeurs et tandis que le trio progressait lentement sur le sol glissant et inégal, les derniers bruits, écoulements d'eau et tintement des gouttes frappant le calcaire, finirent par mourir eux aussi.

La lampe d'Elena accrocha les bords ravagés par le temps et les tremblements de terre d'une structure dont le matériau était pour elle évident à reconnaître. Elle en lâcha le mot en français, ce qui eut pour effet de laisser perplexe ses deux camarades :

— Tu as dit quoi, demanda Janus ?

— Ça, là, répondit Elena en montrant la roche dense, au gris bleuté. C'est de la pierre artificielle. Cela devait être une sorte de couloir qui se prolongeait encore, il s'est effondré dans le précipice qu'on vient de longer.

— Tu as raison... on dirait du ciment. Mais je n'en ai jamais vu comme cela.

— Du ciment ?

Cénis expliqua :

— Tu as parlé de pierre artificielle, ma maitresse. C'est du ciment, on s'en sert depuis longtemps, on le fabrique avec un mortier calcaire, de la chaux et de la poudre de cendres volcaniques. Pour le rendre plus solide, on le coule avec des galets et on peut ainsi remplacer de gros blocs de pierre.

Elena se pencha vers l'entrée de la cavité et éclaira de près ce qui l'avait intrigué et lui avait fait lâcher le mot « béton » en français :

— Mais cela, ce sont des tiges de fer, tout un treillis coulé dans le ciment. C'est ainsi que nous fabriquons nos bâtiments les plus solides, sur mon monde. Vous connaissez cette pratique ?

Janus se pencha, éberlué :

— Tu veux rire ?! Tu imagines la quantité de fer qu'il faudrait, la somme d'artisans pour fabriquer ces barres, les attacher ensemble et les emboîter comme ça ? Même les hauts-fourneaux de l'Hégémonie et leur armée d'esclaves et d'ingénieurs ne pourraient pas produire cela !

— Mais qui alors ?

Cénis inspira, soudainement saisie d'une crainte respectueuse :

— Les Anciens. Nous sommes arrivées à leurs ruines, comme le disait la carte, maitresse !

— Oui, souffla Elena. Nous y sommes presque. Je veux savoir ce qu'il y a au bout !

Dans la lueur blafarde des lampes, le couloir aux murs nus et rongés par le temps semblait sans fin. Pourtant, la terrienne s'y élança sans hésiter, suscitant aussi bien l'admiration que l'effroi de Janus dont la nuque se hérissait de peur à l'idée d'approche de si près des fantômes et des monstres tapis dans toutes les Ruines Anciennes. Mais il se décida à avancer lui aussi ; il n'allait pas rester figé par la trouille quand une femme osait s'y aventurer ! Cénis le rattrapa et se retint à son bras, dévorée par la même peur que le voleur. Pour les deux lossyans, approcher de ces ruines, c'était défier les ordres du Concile Divin et les malédictions des dieux anciens ; tôt ou tard, en étaient-ils convaincus, spectres et démons leur tomberaient dessus pour les entraîner dans les abîmes. La seule chose qui les poussait à avancer malgré tel péril était la curiosité. Car, Janus l'aurait avoué sans peine, il ne s'agissait même plus de fierté, pour sa part. À cet instant, il aurait détalé comme un tosh au premier bruit et tant pis pour son orgueil masculin.

Elena se tenait à l'extrémité du couloir, ouvert sur une vaste salle partiellement creusée dans un granit sans âge. Le sol était bétonné, comme une partie de la paroi lui faisant face. Cette dernière était striée de rigoles creusées par l'action lente de l'eau et du temps. On pouvait distinctement voir les traces laissées par des explosifs et par des outils qui n'avaient pu entamer l'épaisseur du béton, malgré des efforts soutenus pour y parvenir. Encastré dans cette masse grise, il y avait un gigantesque seuil d'un métal si sombre qu'il semblait manger la lumière et une énorme porte noire et ronde, de la même matière, gravée de motifs sinistres où l'esprit se perdait à essayer de reconnaître quelque forme qu'il eut pu identifier. Rien ne semblait humain, rien n'apparaissait avoir été créé par une main lossyenne et, dans l'obscurité, les reflets métalliques de la porte jetaient de sinistres feux rouges-orangés, comme les derniers éclats terre de Sienne d'un soleil avalé par un horizon d'orage.

Janus lâcha un juron sonore, avant de se signer et adresser une prière muette aux Hauts-Seigneurs. Cénis n'osait pas plus que lui approcher devant cette chose si noire, ornée de motifs si improbables et inhumains qu'ils semblaient avoir été gravés là pour prendre vie et dévorer le premier intrus qui passerait.

— Mais qu'est-ce que c'est ?! s'écria Janus.

Elena posa la main sur le métal de la structure massive, le visage songeur, inspiré. Elle ferma les yeux un instant, comme si elle écoutait quelque chose :

— C'est la porte. Là où leur exploration a cessé. Ils ont essayé d'attaquer le mur, en vain.

— Alors, c'est la fin ? Si l'Église n'a pas réussi se frayer un passage, on a aucune chance.

Elena pencha la tête, fermant à nouveau les yeux, sa main caressant le métal noir et sinistre :

— Ho si, Janus, croit-moi. Car je sais comment l'ouvrir.